

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
Légendes du**

Louise Weiss

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



LOUISE WEISS

CONTES ET LÉGENDES DU GRAND-NORD

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

CONTES ET LÉGENDES DE TOUS PAYS

CONTES ET LÉGENDES
DU
GRAND-NORD

Par
Louise Weiss

Éditeur : Nathan
Année de parution : 1959

AVANT-PROPOS

Les fantastiques récits réunis dans ce livre se répartissent en trois groupes différents, chacun précédé d'une courte préface explicative situant les régions où ils ont été recueillis et les peuplades qui se les transmettent, de générations en générations, depuis des siècles. Malgré leur diversité d'origine, ils s'apparentent par plus d'un trait commun. La vie est dure dans l'Arctique. La famine sévit pendant les longs mois d'hiver dans ses forêts et ses toundras. Un bon chasseur y devient donc naturellement un héros et la capture d'un gibier gras est le rêve dominant des hommes qui ont imaginé ces cruelles histoires. La force, le courage, la ruse et, par voie de conséquence, la fraternité en cas de danger ainsi que l'aide aux vieux parents y sont exaltés. Les sorciers y apparaissent tout-puissants. On recourt à leur magie pour apaiser ou combattre les éléments. En tous ces récits, les animaux sont d'importants personnages. À force de les poursuivre et de les piéger, Esquimaux et Indiens ont fini par leur découvrir une âme et, ce faisant, par imaginer qu'ils pourraient prendre leurs formes. Poissons, oiseaux ou mammifères leur semblent capables de se métamorphoser en créatures humaines. L'amour est relégué au dernier plan des préoccupations quotidiennes des habitants du Septentrion. Une femme est utile, certes, pour préparer les aliments ou tanner les peaux de bêtes. Elle est indispensable pour la procréation des enfants, mais quand elle a cessé de plaire l'homme la chasse ou en change. Vieille, il la laisse mourir de faim. C'est tout et c'est simple. Les exceptions confirment la règle.

I. CONTES ESQUIMAUX

Les Mangeurs De Viande Crue

D'origine asiatique, les 30 000 Esquimaux du Groenland, du Canada, de l'Alaska et de la côte arctique de Sibérie comptent parmi les populations les plus primitives du monde. Leur nom signifie : « mangeurs de viande crue ». Les plus sauvages habitent les îles de l'Océan Glacial et, jusqu'en 1868, n'avaient ni bateaux, ni arcs, ni flèches. Leurs engins de pêche étaient rudimentaires.

Les Esquimaux sont en général de petite taille. Ils portent des vêtements en fourrure de phoque, renne, de renard, d'ours et de chien. Les femmes raffolent des ornements en plumes d'eider. Avant l'arrivée des Blancs, la malpropreté des Esquimaux était incroyable. Nombre d'explorateurs virent, pour toute toilette, les mères lécher leurs enfants avant de les fourrer dans leurs sacs de plumes à usage tout à la fois de couvertures et de berceaux. En été, les Esquimaux habitent des tentes de peau et, en hiver, des huttes, mi-souterraines, faites de glaise, d'os de bois ou des Igloos construits en cubes de neige. Ils tirent la plus grande partie de leur nourriture de la mer. À part quelques baies et racines, ils mangent rien de végétal. Baleines, morses et rennes leur fournissent aliments, vêtements, éclairage, ustensiles et même coques et voiles de canots. Ils sont adroits et doués pour la mécanique des Blancs. Leur appétit est formidable. En période d'abondance, un homme consomme jusqu'à dix livres de viande ou de poisson par jour. Familles et tribus se déplacent pour la chasse et la pêche. Avant leur conversion au christianisme, la religion des Esquimaux consistait en un vague animisme. Ils plaçaient toute leur confiance en des sorciers qui intercédèrent pour eux auprès des puissances surnaturelles ou « esprits » qu'ils croyaient maîtres de toutes choses. Leur langage est du type agglutinant. Ils n'ont pas de littérature.

Les petits contes publiés dans cette première partie relèvent du folklore oral des Esquimaux habitant les côtes du détroit de Behring. Recueillis, avec mille peines, par Edward L. Keithahn, instituteur des écoles administrées par le Service des affaires indiennes du gouvernement des États-Unis, auquel j'adresse ici mes remerciements, ils représentent un choix parmi de nombreux récits, tous dominés par la furie des éléments, la difficulté de vivre, la ruse des animaux et la puissance des magiciens ou « hommes de la médecine ». Je les ai traduits et adaptés après mon séjour en Alaska, tant ils m'ont semblé caractéristiques du désolé monde polaire

qui fascine aujourd'hui les heureux habitants de nos terres tempérées.

Les joues rondes



ADIS des Nains vivaient avec les Esquimaux. Ils se ressemblaient, à la différence que, beaucoup plus petits, les Nains étaient cependant beaucoup plus forts que les Esquimaux. Un Nain pouvait traîner un morse, ces gros animaux aux belles défenses d'ivoire et qui pèsent des centaines de kilos. Deux Nains suffisaient au lancement d'un oumiak, la grande embarcation en peau de phoque familière aux pêcheurs du détroit de Behring. Bons chasseurs, les Nains attrapaient facilement quantité de petites baleines blanches et même de grandes baleines bleues. Mais, fait curieux, ils ne pouvaient prendre, tirer ou pousser aucun objet, aucun animal touché par un Esquimau.

Or, voici ce qu'il advint : deux Nains venaient de capturer une belle et grande baleine bleue et l'avaient poussée jusqu'à la côte. Ils s'apprêtaient à la hisser au sommet d'une colline, sous l'auvent qu'ils avaient préparé, et à la dépecer tranquillement, lorsqu'ils aperçurent une vieille Esquimaude et son petit-fils qui les observaient.

— Mère-grand, lui dirent-ils, ne touchez pas à notre baleine ! Et toi non plus, marmot.

— C'est promis.

Rassurés, les Nains rentrèrent dans leurs igloos – leurs bien-aimées huttes de neige – pour se reposer avant de reprendre leur travail. Ils n'avaient pas tourné les talons que, poussés par une force mystérieuse, la grand-mère et le petit garçon, d'un doigt timide, touchèrent la baleine. Les Nains revinrent.

— Ho !

— Hisse !

Malgré tous leurs efforts, les Nains ne purent déplacer la baleine. Elle semblait fixée au sol par des crampons. Furieux, les Nains se précipitèrent vers l'igloo de la vieille Esquimaude. Ils écartèrent la peau de caribou qui en masquait la porte et menacèrent la vieille femme ainsi que son petit-fils de leurs menus poings crispés.

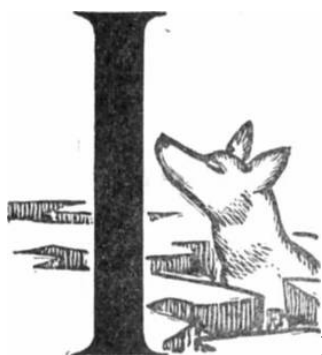
— Nous nous vengerons !

Terrifiés, la vieille et l'enfant s'étaient réfugiés derrière leurs lits de fourrures, pensant être assommés. Mais les Nains se contentèrent de cris et d'insultes. Ils ressortirent de l'igloo et, emmenant toute leur tribu, disparurent à jamais vers le Nord.

Alors la figure de la vieille Esquimaude commença d'enfler et ses joues rougirent comme si elle avait été battue. Le visage du garçonnet enfla également et ses pommettes se colorèrent de vermillon. Pour comble de drôlerie, leurs têtes se creusaient de fossettes à leur première envie de rire. Ils demeurèrent ainsi et tous les Esquimaux, jeunes ou vieux, filles ou garçons, finirent par leur ressembler. Les Nains étaient bien vengés. Les voyageurs de l'Arctique qui voient les Esquimaux tout ronds sortir de leurs igloos sont obligés de rire, eux aussi. C'est pourquoi les habitants du Septentrion sont si gais et pourquoi demeure, sur les côtes de l'océan Glacial, le souvenir de l'imprudente grand-mère et de son désobéissant petit-fils qui, manquant à leurs promesses, touchèrent jadis la grande baleine bleue harponnée par les Nains.



Le Renard et le Corbeau



L faisait très froid. Maître Corbeau, l'oiseau le plus rusé du Grand-Nord, et Maître Renard Rouge, le quadrupède le plus malin de l'Arctique, se haïssaient depuis de longues années. Toutefois ils n'en laissaient rien voir. Voilà qu'un jour, Maître Corbeau sautilla jusqu'à l'igloo, sa ronde demeure de neige, où dormait Maître Renard Rouge. Il le réveilla.

— Bonjour, Maître Renard Rouge.

— Bonjour, Maître Corbeau.

— Le soleil brille sur la neige. Vous plairait-il de vous promener avec moi dans les collines ?

— Beaucoup.

— Et un concours de glissades vous amuserait-il ?

— Certes.

Le Renard et le Corbeau partirent. Devisant gaiement, ils atteignirent le sommet d'une colline au pied de laquelle s'étendait un petit lac gelé du matin.

— Glissez le premier, ami Corbeau.

— Que non, à vous !

— Je n'en ferai rien.

Le Corbeau se décida. S'engageant sur la pente neigeuse, il glissa bientôt tellement vite que, même s'il l'avait voulu, il n'aurait réussi à s'arrêter. Maître Renard Rouge se tenait les côtes de rire.

— Ah ! Ali !

Et il pensait, le traître :

— La glace du lac est encore fragile. Le méchant se noiera.

Mais, arrivé au bord du lac, Maître Corbeau, d'un puissant coup

d'aile, quitta la neige et vola se percher sur une autre colline. Il lui cria :

— À vous, gentil Renard.

— Heu !...

— Seriez-vous poltron ?

— Poltron, moi ?

— Sauteriez-vous moins bien que je ne vole ?

La vanité de Maître Renard Rouge l'emporta.

Piqué au vif, il partit sur la pente de neige. Vite ! Vite ! le vent sifflait à ses soyeuses oreilles. Lui non plus ne pouvait s'arrêter. Arrivé au bord du lac, hop ! d'une détente de ses quatre jarrets il bondit, mais il ne réussit qu'à retomber au milieu du lac sur la glace fragile ; elle se brisa et Maître Renard Rouge s'enfonça jusqu'aux moustaches dans l'eau.

— Au secours, ami Corbeau ! je me noie !

— Croâ ! Croâ ! Que m'importe ?

À son tour Maître Corbeau du Septentrion ne se tint pas de rire. Il croassa, laissant le Renard Rouge des Neiges se débattre, seul, sous les glaçons. Le Renard se noya. Maître Corbeau croassa longtemps... longtemps. Et c'est pourquoi ses cris, qui veulent être de joie, déchirent l'air de façon affreuse.



Nanook



OUCHÉE dans son igloo, une maman esquimau venait de mettre au monde deux jumeaux. Elle gémissait :

— Comme ils sont affreux ! Eyâ-Eyâ-Eyâ-Eyâ ! Je ne pourrai pas m'y habituer. Aya-aya-a !

— Ne te désole pas, lui répondait son époux. Ce sont de solides garçons, ils deviendront de bons chasseurs.

Mais la jeune femme continuait de gémir. Jamais elle ne serait fière de sa lignée comme les femmes des autres igloos. Ses jumeaux étaient si velus que l'on voyait tout juste, à travers les poils qui recouvraient leurs joues, briller leurs petits yeux. Révoltée, la jeune mère refusa de les allaiter, les emporta hors de son igloo et les abandonna dans la neige. Ils s'appelaient Nanook. L'un des petits garçons rampa vers l'Océan et ses banquises. Il devint Nanook, l'ours blanc. L'autre rampa vers la toundra et ses marécages. Il devint Nanook, l'ours noir. Encore aujourd'hui personne n'ose nier que les Esquimaux ne soient leurs cousins, car voici ce qui arriva peu de temps après leur abandon.

Le chasseur Uluksak suivait une piste sur l'Océan gelé, lorsque soudain retentirent les terrifiants craquements d'un dégel prématuré. Uluksak partit à la dérive sur une banquise. Des jours et des jours passèrent. Uluksak avait mangé son dernier morceau de pemmican et pour ne pas mourir de faim rongait ses mocassins de cuir. Tout à coup, surgissant hors d'une crevasse, un grand ours blanc apparut. Uluksak crut que le fauve se jetterait sur lui. Il le supplia :

— Épargne-moi, je t'en prie !

Ô surprise ! Un doux grognement lui répondit. Nanook, l'ours blanc, s'étendit près de lui et, d'abord, s'efforça de le réchauffer.



Tout à coup, surgissant hors d'une crevasse, un grand ours blanc apparut.

— Ne crains rien, Uluksak, je ne te veux que du bien. Je suis ton ami.

Nanook partit à la pêche chercher du poisson. Ils vécurent ensemble quelques jours heureux. Bientôt le vent tourna et la banquise vogua dans la direction de la côte, vers l'endroit précis où se trouvaient les igloos des Esquimaux. L'heure de la séparation approchait. Uluksak dit à Nanook :

— Cher cousin, donne-moi un souvenir, sans quoi aucun Esquimau ne croira à notre rencontre.

— Par tous les *williwaws*, – ces vents du diable – Uluksak, cette précaution est sage. Laisse-moi réfléchir.

Comme chacun sait, les *williwaws* sont les dangereux vents glacés qui soufflent à l'imprévu du pôle et gèlent sur place les imprudents. Nanook détacha un lacet de ses bottes de fourrure et le donna à son cousin. Alors la banquise heurta les sables de la côte et Uluksak bondit à terre.

— Adieu, Nanook.

— Adieu, Uluksak.

Tout le village s'était porté à la rencontre du revenant. Uluksak fit part de son aventure à ses amis et parents. Aucun ne voulut le croire. Il leur montra le lacet de Nanook, l'ours blanc. Comme personne n'avait jamais vu de semblable lacet et que personne ne pouvait expliquer la manière dont il avait été fait, Uluksak convainquit ses auditeurs et son histoire s'accrédita dans tout le Grand-Nord.



Apukecna, le grand chasseur



UR les berges du détroit de Behring existait jadis un grand village esquimau. Les hommes de ce village prenaient souvent la mer dans leurs kayaks et leurs oumiaks pour chasser morses et baleines. Quand ils revenaient bredouilles leurs familles pâtaient de la faim. Toutefois pareille malchance n'arrivait jamais au jeune Apukeena, réputé le meilleur chasseur du détroit. Au village, Apukeena n'habitait pas avec ses parents, mais dans un igloo séparé, avec sa belle jeune femme. Voici qu'un matin Apukeena partit à la chasse. L'Océan était désert. Il pagaya longtemps et se trouvait déjà fort loin de la côte lorsqu'il aperçut un phoque. Il harponna l'animal, le hissa dans son kayak et, tout joyeux, mit le cap vers le rivage. Soudain, le phoque revint à la vie et mordit Apukeena dans le dos. Sa seule chance de salut étant de regagner la côte, Apukeena fit force rame. Son kayak volait littéralement sur les vagues. Mais le phoque mordit une deuxième fois Apukeena et si profondément qu'Apukeena expira avant d'avoir atteint la plage. Cependant une grande tempête s'était levée et tous les autres chasseurs du village avaient été jetés à la côte par l'Océan déchaîné. Ce soir-là, quand ils se réunirent dans le kazhgie – la salle commune – ils s'aperçurent qu'Apukeena manquait et ils s'en tourmentèrent, car Apukeena était diligent et rentrait toujours le premier de la chasse.

Aussi dès la fin de la tempête les parents d'Apukeena coururent-ils à la plage. Ils n'y trouvèrent que le kayak de leur fils échoué sur le sable et, au fond du kayak, le phoque toujours vivant qui se vautrait dans une mare de sang. Ils devinèrent le drame. Folle de chagrin, la mère d'Apukeena se saisit d'un grand couteau, se jeta sur le phoque, le

dépeça vif et en lança les morceaux dans la mer.

Le roi des phoques ressentit vivement l'outrage et convoqua sans tarder son conseil. À l'unanimité les phoques décidèrent de punir les Esquimaux par une grande inondation qui noierait tous leurs igloos. Sur l'ordre du roi des phoques, les eaux montèrent, montèrent et ne redescendirent jamais. Seules, deux montagnes réussirent à garder leur tête au-dessus des flots. Ce sont aujourd'hui les deux îlots appelés la Grande et la Petite Diomède qu'on aperçoit au milieu du détroit de Behring.

Les Esquimaux sautèrent dans leurs bateaux et se réfugièrent au sommet de ces montagnes. Les parents et la femme du pauvre Apukeena reconstruisirent un igloo et vécurent ensemble sans jamais oublier le cher mort. Voici qu'un fait étrange se produisit. Ils retrouvaient vide, chaque matin, le tonneau d'eau à boire qu'ils remplissaient la veille. Pourtant le tonneau n'avait pas de fuite. Intriguée, la mère d'Apukeena décida de surprendre le voleur d'eau et, au lieu de s'endormir, se cacha, aux aguets, dans un coin de l'igloo. Vers minuit, elle entendit un léger remue-ménage et vit un jeune fantôme surgir lentement d'un trou du plancher. Maigre comme un mort et couvert de goémons, le fantôme rampa jusqu'au tonneau, se dressa sur ses genoux et, à grandes lampées, étancha sa soif, puis, rampant à nouveau, disparut comme il était venu. La mère d'Apukeena en ce fantôme avait reconnu son fils. Elle fit part à son mari de cette incroyable visite. Les deux vieux discutèrent longtemps et finirent par décider qu'ils attraperaient le défunt au piège, comme ils auraient attrapé un loup ou un oiseau dans la toundra. À cette fin ils répandirent autour du tonneau de la vieille huile de phoque devenue très gluante et, la nuit suivante, ils se remirent à l'affût. À minuit, alors que les hommes et les chiens dormaient dans le village, le jeune fantôme revint, trempé d'eau salée et tourmenté par les insectes de mer. Il rampa vers le baril et s'englua bientôt dans l'huile de phoque au point de ne pouvoir plus bouger. D'ailleurs il était très faible. Les deux vieux se précipitèrent et s'en emparèrent quoiqu'il se débattît. Ils le baignèrent, puis le couchèrent dans un sac de fourrure tout neuf. Ils le nourrirent de bonne soupe et de morceaux de viande choisis. Le fantôme prit rapidement du poids et des couleurs, ressemblant tous les jours plus au regretté Apukeena. Alors la vieille Esquimaude dit à sa belle-fille, qui ignorait tous ces événements, de tailler et de coudre une belle parka – une veste de fourrure. La jeune femme se mit à l'ouvrage sans se douter que ce vêtement était destiné à son mari. Vint la fête du village. Tous les Esquimaux se réunirent pour danser, festoyer et rivaliser à des jeux de force ou d'adresse. Les parents d'Apukeena participèrent à ces réjouissances, mais avant de s'y rendre ils avaient, en grand secret, donné à leur fils la belle parka

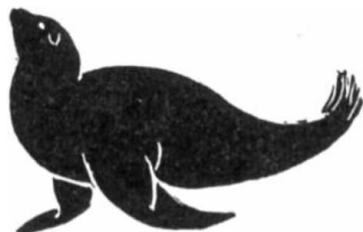
terminée par leur belle-fille. Apukeena la revêtit, puis il descendit vers la plage, où la fête battait son plein. Aussitôt des cris s'élevèrent :

— Voici l'homme dévoré par le phoque !

— Voici le noyé !

— Voici Apukeena, la victime des monstres de la mer !

Apukeena marcha droit vers sa femme, muette de surprise et de joie. Il la regarda dans les yeux et lut sur son visage qu'elle lui était demeurée fidèle. Alors il redevint le plus grand chasseur de sa tribu. Sa renommée s'étendit au loin et tous les gens de la toundra connurent son aventure.



Kingaleek, le piégeur d'oies



INGALEEK était un vieux bonhomme, très étrange. Il vivait seul dans un minuscule igloo, toujours vêtu de peaux de chien. Trop vieux pour chasser, il ne parvenait à se nourrir qu'en piégeant les oies sauvages et les canards qui, volant vers le sud, passaient au-dessus de l'étang proche de son igloo.

Pendant longtemps Kingaleek prit beaucoup d'oies et de canards. Puis une saison vint où il fut moins heureux. La plupart du temps ses pièges restaient vides. Comme il s'en désespérait, il s'aperçut un jour que les berges de son étang étaient hérissées de plumes. Qui donc lui volait ses oies et ses canards ?... Qui ?

Kingaleek se barbouilla la figure de terre, enfila ses vêtements en peau de chien et rampa dans les herbes. Tout joyeux, il s'aperçut que les filets étaient remplis d'oies et de canards. Il se cacha et, silencieux, attendit les voleurs.

Bientôt il aperçut deux jeunes garçons qui, s'encourageant l'un l'autre, approchaient de ses pièges. Ils chuchotaient :

— À toi !

— Non, à toi !

— À nous deux !

Les garçons s'étaient déjà emparés d'un canard lorsque Kingaleek bondit hors de sa cachette. Les garçons se sauvèrent. Kingaleek les poursuivit de toute la force de ses vieilles jambes. Ce fut une course effrénée à travers la toundra.

Kingaleek était à bout de souffle, lorsqu'il vit les deux voleurs entrer dans un igloo et en tirer précipitamment la porte derrière eux. Il grimpa sur le faite de l'igloo et, par le conduit d'aération, observa ce

qui se passait à l'intérieur. Un vieil homme avait accueilli les deux garçons. Ceux-ci tremblaient encore de peur.

— Quack, quack, quack !

Les seuls sons qui sortaient de leurs gosiers ressemblaient aux cris des canards. Le vieil homme était Mullohutokeek, le sorcier. Furieux, il décida de punir Kingaleek, qui avait poursuivi ses garçons.

— Apporte-moi mon tambour ! commanda-t-il à l'aîné.

Le jeune voleur se leva. Son tremblement disparut. Il recouvra la voix et chanta :

— Wa-ha-ha-ha ! Wa-ha-ha-ha ! J'obéis aux ordres de Mullohutokeek...

D'une corne de caribou qui servait de patère, il décrocha un tambour et le présenta au sorcier. C'était un tout petit tambour que le sorcier remplit d'eau. Le tambour gonfla, devint énorme et le sorcier entonna un chant féroce en s'accompagnant :

— Tam ! Tam-tam ! Tam-tam-tam !

Alors Kingaleek, épouvanté, vit un grand feu descendre de la montagne. Il sauta du toit de l'igloo et se sauva à travers la toundra. Mais le feu s'approchait de lui en rugissant. Alors qu'il lui léchait déjà les talons, Kingaleek retira l'une de ses moufles en peau de chien et la jeta dans les flammes. La moufle aboya et se battit courageusement contre le feu, mais elle brûla et le feu continua de poursuivre Kingaleek. Il se défit de sa seconde moufle qui, elle aussi, se battit contre le feu. En vain ! Les flammes atteignaient le dos de Kingaleek, lorsqu'il se dépouilla de sa parka et la livra à l'incendie. Ce fut un beau combat. Le chien fidèle qu'avait été la parka bondit à la gorge du feu et planta ses crocs dans les flammes. Il les secoua. Il les tordit. Enlacés, le chien et le feu roulèrent sur le sol de la toundra, mais le feu triompha et le chien fut consumé.

Plus rouge et plus chaud que jamais, le feu de Mullohutokeek rattrapa Kingaleek qui, à toute extrémité, enleva ses bottes de fourrure. Les bottes devinrent deux chiens – deux chiens dévoués – qui assaillirent les flammes. Le feu s'arrêta un moment, stupéfait de tant d'audace. De rouge, il devint blanc de colère. Les chiens ne purent lui résister. Il les dévora.

Kingaleek sentait l'épuisement le gagner. L'étang familial à ses oies et à ses canards se trouvait encore très loin.

Il courait, il courait, à moitié nu, à travers la toundra. Déjà le feu l'encerclait, et la fumée, montant à ses narines, l'étouffait. Alors il enleva ses culottes et les jeta dans les flammes. Les culottes se transformèrent en un chien à deux têtes, aussi farouche que les flammes. Le feu rugit. Les aboiements des deux têtes de chien couvrirent sa voix. Ils se battirent. Ce fut un corps-à-corps indescriptible.

Cependant, tout nu et sans oser regarder derrière lui, Kingaleek courait toujours à travers la toundra. Encore une fois, le feu le rejoignit. Une flamme lança vers lui un grand tentacule rouge. Sa peau grésillait déjà lorsque, par un dernier bond, il atteignit l'étang. Miracle ! Les eaux en étaient libres. Il plongea. Le feu ne put s'arrêter et entra, lui aussi, droit dans l'eau, où il périt.

Kingaleek en fut quitte pour un bain glacé.

Oies et canards continuèrent de passer. Kingaleek piégea encore durant de longues années, toujours vêtu de peaux de chiens.

Les voleurs se méfiaient de son igloo, et il put jouir tranquillement de sa vieillesse dans l'abondance et la solitude.

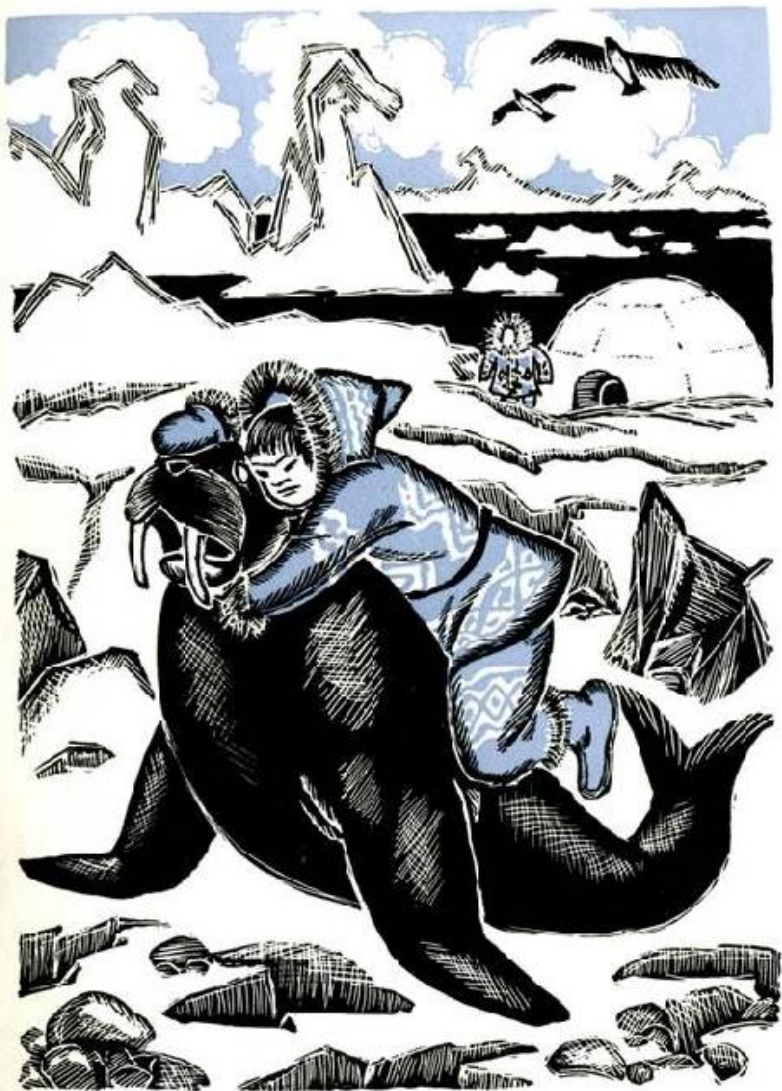


L'enfant glouton



UN enfant vivait avec sa grand-mère dans l'igloo qu'il avait construit avec son grand-père. Depuis la mort du grand-père la faim s'était installée en souveraine dans l'igloo. Un jour la grand-mère poussa l'enfant dehors. Elle ne pouvait plus le nourrir. Elle le supplia de trouver à manger.

D'enfant sortit et rencontra une morue échouée sur la plage. Il la ramassa, lui arracha la tête et l'avala d'un seul coup. Continuant sa promenade, il buta contre une otarie. Il se jeta sur elle, lui arracha la tête et la dévora. Sa faim n'était pas calmée. Plus loin il heurta un morse aux longues moustaches qui se chauffait au soleil. Avant que le morse eût pu glisser dans l'eau, l'enfant lui avait arraché la tête et, sans prendre la peine de le dépecer, il l'engloutit.



Plus loin, il heurta un morse.

Enfin le jeune glouton aperçut une baleine blanche qui venait d'être harponnée par un pêcheur. De même qu'il avait étêté la morue, l'otarie et le morse, l'enfant étêta la baleine et la mangea, peau, fanons, intestins y compris. Alors il se sentit mieux. Pour la première fois de sa vie il avait mangé à sa faim. Il chanta, et sa chanson s'adressait à son estomac. La soif le prit. Il se dirigea vers un petit lac et en but l'eau sans reprendre haleine. Le lac sécha et l'enfant revint à l'igloo. Mais il était devenu tellement gros qu'il ne put en franchir la porte.

— Passe par la fenêtre ! lui conseilla sa grand-mère.

La fenêtre était plus petite que la porte. Néanmoins l'enfant put y engager sa tête, ses épaules l'arrêtèrent.

— Prends le conduit d'aération, lui suggéra la vieille. Le conduit était plus petit que la fenêtre. Néanmoins la tête et les épaules de l'enfant passèrent. Son ventre l'arrêta.

— Traverse le chas de mon aiguille, sacra l'Esquimaude.

Elle leva son aiguille vers le plafond de l'igloo. L'enfant traversa le chas de l'aiguille et tomba sur le plancher. Lorsque la grand-mère comprit que son petit-fils n'était devenu si gros que pour avoir trop mangé, elle lui dit vivement :

— Ne t'approche pas de la lampe à huile.

Mais l'enfant, qui ne retrouvait pas son équilibre, roula jusqu'à la lampe, qui sauta sur lui et explosa. La vieille avait eu le temps de fuir. L'explosion fit un bruit de tonnerre. Le silence revenu, la vieille rampa vers l'igloo. Elle passa la tête par la fenêtre. L'enfant et la lampe avaient disparu. À leur place une morue, une otarie, un morse et une grande baleine blanche nageaient dans un petit lac bleu.



Le sapin ronflant



Dans le Sud, un grand sapin poussait au bord d'une rivière. Quand la rivière gelait et que tout le pays devenait silencieux, en hiver, le sapin était content de son sort. Mais, quand l'été arrivait, que la rivière bruissait à ses pieds et que l'air retentissait des cris des oiseaux, le sapin se sentait triste et mécontent. Un désir le rongait. Il aurait donné des années de sa vie pour être capable de marcher. Un jour qu'il essayait désespérément de se mouvoir il s'aperçut qu'il avait réussi à se déplacer. Très légèrement, il est vrai. Ivre de joie et de sève, le sapin poursuivit ses efforts de plus belle et, peu à peu, réussit à se rapprocher de la rivière dont les remous brillants et le chant perpétuel le fascinaient.

Voici qu'un instant vint, au cœur de l'été, où le sapin, ne mesurant plus ses jeunes pas, tomba dans l'eau, la tête la première. Ce fut un grand plouf. Des éclaboussures jaillirent. À toute allure le courant emporta le sapin vers la mer. Le sapin passa devant les derniers grands arbres, ses frères, qui, eux, n'avaient pas été pris de la même folie et restaient plantés solidement sur leurs racines. Il traversa la toundra et parvint à l'embouchure de la rivière, sur les côtes de l'océan. La marée s'empara de lui, le déposa sur une dune de sable et l'abandonna.

Le sapin se croyait perdu, lorsqu'un petit oiseau s'approcha de lui et lui siffla gentiment :

— Nigaud ! Tu as deux jambes, deux bras et une tête, pourquoi ne te promènes-tu pas dans la toundra ?

Le petit oiseau s'envola et le grand sapin lui obéit. Il agita ses branches, qui étaient devenues ses bras, et s'aperçut qu'elles lui obéissaient volontiers. Ses racines transformées en jambes le portèrent

tout le long de la plage. Il marchait comme un homme. Le petit oiseau revint et lui siffla :

— Nigaud deux fois ! Pourquoi ne te construis-tu pas un igloo ?

— Je n'ai ni pelle ni bois.

— La plage est semée de troncs à la dérive. Fabrique une pelle pour bâtir ton igloo sur la colline.

Encore une fois le sapin obéit au petit oiseau et construisit son igloo. Quand il eut fini de le recouvrir de terre, le petit oiseau revint et lui siffla :

— Trois fois nigaud ! Pourquoi n'installes-tu pas une cache à côté de ton igloo ?

— Hélas ! je n'ai ni viande ni fourrure à y mettre.

— Les animaux ne manquent pas dans la forêt.

Le sapin construisit une cache, descendit de la colline dans les bois, aperçut beaucoup de loups, de caribous, de lynx et de renards, revint à son igloo, tailla une lance et des flèches, fabriqua rapidement des pièges et un arc puis partit à la chasse. Bientôt sa cache regorgea de viande et de fourrures. Alors le petit oiseau qui l'avait sauvé du désespoir revint une dernière fois.

— Tu ne dois pas non plus manquer de poisson. En été tu tendras des filets. En hiver tu creuseras des trous dans la glace.

Le sapin l'écouta et bientôt ne manqua plus de rien, malgré les ours blancs qui, dès les premières neiges, venaient rôder autour de sa cache.

Un jour il vit sur la rivière gelée glisser un traîneau que deux hommes conduisaient.

— Hello ! crièrent les hommes en apercevant l'igloo et la cache du sapin. Y a-t-il quelqu'un ?

— Moi ! cria le solitaire sapin.

Une jeune femme était empaquetée dans le traîneau. Le sapin invita les voyageurs à vivre avec lui, et ceux-ci, remarquant sa cache, acceptèrent volontiers. Avant le printemps le sapin avait épousé la jeune femme. Elle devint une bonne épouse, tailla des moufles, des bottes et des parkas pour tous. La vie était joyeuse dans l'igloo, et s'il avait porté un nom d'homme le sapin aurait été tout à fait heureux.

Une nuit, alors que tous dormaient dans l'igloo, le sapin se mit à ronfler comme jadis quand le vent soufflait dans ses branches. En sursaut les anciens voyageurs se réveillèrent, ne sachant plus bien où ils se trouvaient.

— Quel est ton nom ? cria l'un d'eux au sapin.

— Hélas ! je n'en ai point !

— Qu'à cela ne tienne ! Je t'en donnerai un. Désormais tu t'appelleras Kamoeluk.

La jeune femme du sapin et ses compagnons éclatèrent de rire.

Kamoeluk en esquimau signifiait : « Celui qui ronfle. » Mais le sapin se sentit au comble du bonheur. Ainsi les hommes oublieraient qu'autrefois il n'avait été qu'un arbre poussant au bord d'une rivière.



Le mort qui dansait



GUNAOYOT n'était remarquable en rien, sauf par une prédiction qu'il aimait à répéter :

— Après ma mort je danserai.

Ses amis ne le croyaient pas et se gaussaient. Voilà qu'Agunaoyot vieillit et mourut. Il fut enterré au cimetière, qui, d'une petite colline, dominait la plage. Quelques jours passèrent. Réunis au Kazhgie ses amis évoquaient sa mémoire. Tout à coup l'un dit :

— Agunaoyot ne nous avait-il pas promis de danser après sa mort ? Retournons donc au cimetière et sommons-le de s'exécuter.

Riant à gorge déployée, les amis d'Agunaoyot s'entassèrent dans un grand oumiak et, vivement, ramèrent vers le cimetière.

Ils y avaient tout juste abordé lorsqu'un sourd craquement se fit entendre. Épouvantés, ils virent Agunaoyot assis sur sa tombe qui démanchait son omoplate pour s'en faire un tambour. Pour bâton Agunaoyot s'empara de l'un de ses tibias. Les roulements de l'omoplate d'Agunaoyot éveillèrent bientôt les échos du cimetière et de la grève :

— Akkina-ya-ya, Akkina-ya-ya, Ah mele-Abmenik, Kasaselune, Milmikili, Mionmikili, Euwa ! Euwa ! Euwa !

Brusquement Agunaoyot se tut. Il esquissa un pas de danse. Une grande lame surgit de la mer et s'abattit sur l'oumiak de ses amis. Les Esquimaux crièrent :

— Arrête-toi de danser, Agunaoyot, sans quoi l'océan nous emportera.

Insensible aux supplications de ses amis, Agunaoyot dansait. Son tambour battait de plus belle. Un rictus convulsait sa figure jaune.

— Euwa ! Euwawa !

Agunaoyot se pencha. Une deuxième lame remplit l'oumiak quasi jusqu'au bord. Les Esquimaux hurlèrent :

— Arrête-toi de chanter, Agunaoyot. Tu es sain d'esprit. Nous étions des fous. Pardon ! Pitié ! Nous sommes en danger de mort !

Les Esquimaux s'arrachaient les cheveux et se frappaient la poitrine. Mais de ses grimaces le défunt les narguait en secouant ses os. À la fin de sa troisième chanson Agunaoyot disparut. Alors la terre trembla. Une vague s'éleva jusqu'au ciel, soulevant l'oumiak de ses amis comme une plume. Puis la vague retomba et ce fut la fin des hommes qui s'étaient gaussés d'un mort.



L'orphelin devenu sorcier



UR la côte de Sibérie, face aux plages de l'Alaska, vivaient une fois un sorcier, sa femme et ses deux enfants. Soudain le sorcier et sa femme tombèrent très malades. La femme du sorcier mourut. Sur le point d'expirer lui aussi, le sorcier dit à ses enfants :

— Mes petits, ne craignez rien. Mort, je continuerai de veiller sur vous.

Il rendit le dernier soupir et les deux enfants, une fillette et un garçonnet, restèrent seuls au monde. Ils ne savaient si d'autres hommes existaient, ni où. La fillette prit son frère par le bras et ils partirent néanmoins à travers l'immense toundra. Leur voyage dura un an. Ils se sentaient bien seuls. La lumière des nuits blanches les fatiguait. En hiver, ils regrettaient le soleil des minuits d'été. Les chouettes des neiges les effrayaient. Parfois ils rencontraient de jeunes élans à la recherche d'une poignée d'herbes ou d'eau fraîche à boire. Du fond de leurs petits cœurs, ils souhaitaient retrouver des parents. Mais ce fut un bébé qu'ils découvrirent, vagissant au creux d'un vallon enneigé. Ils battirent des mains et résolurent de le garder. À peine en avaient-ils ainsi décidé qu'un géant surgit à l'orée du vallon.

— Cachons le bébé, dit la petite fille en blottissant le pauvre sous sa parka. Les enfants se tinrent plus immobiles que des lièvres traqués. Le géant s'approcha d'eux. Fronçant les sourcils, il grogna :

— Rendez-moi mon bébé.

— Quel bébé ?

— Vous aurez une récompense.

— Nous n'avons point vu de bébé.

— Je vous donnerai l'igloo que je possède sur la plage, de belles bottes de fourrure et des parkas neuves. Ma cache est remplie de viande, un troupeau de rennes broute tout autour.

Les enfants hésitaient. Le géant ajouta :

— J'oubliais ! À l'intérieur de l'igloo, vous trouverez un joli petit chien et un tambour de sorcier.

Un tambour de sorcier ! Posséder un tel tambour était le souhait le plus ardent du petit garçon. Il cligna de l'œil vers sa sœur. La fillette tira le bébé de sous sa parka et le rendit au géant qui parut au comble de la joie.

— Marchez droit et vous découvrirez mon igloo avant qu'il soit longtemps. Surtout ne battez jamais le petit chien. Voilà ma seule recommandation. Et maintenant, si vous fermez les yeux, vous saurez qui je suis.

Les enfants baissèrent leurs paupières. Quand ils les relevèrent, ils virent un immense cormoran qui s'envolait vers la mer, le bébé assis entre ses ailes. Seuls de nouveau, ils prirent le chemin de l'igloo. Le petit chien vint à leur rencontre en jappant. Le géant n'avait pas menti.

Le temps passa. Les enfants menèrent une vie très heureuse. Le petit chien ne les quittait pas. Il couchait sur leur lit et mangeait avec eux. La fillette s'occupait de la cuisine et des vêtements. Le garçonnet gardait les rennes. Mais voici que peu à peu, en grandissant, le petit garçon négligea son troupeau. Il restait couché pendant des heures à jouer du tambour et à essayer de devenir sorcier. Obligée de travailler pour deux, sa sœur, que la fatigue accablait, devint irritable, et un jour que le petit chien mordillait sa parka, elle oublia les recommandations du géant et le battit. Le chien gémit et se sauva. Le garçon bondit hors de l'igloo et, tambour à la main, le poursuivit. Il parvint à le rejoindre et joua du tambour au-dessus de sa tête, vite, toujours plus vite, en chantant d'étranges refrains. Bientôt le tambour s'emballa et les chansons du garçon se firent inquiétantes, voire terribles. Tout à coup le garçon disparut sous terre. Comme son père, il était devenu un sorcier.

Quelques minutes plus tard il réapparut dans l'igloo, sourire aux lèvres et tenant par la main une ravissante jeune fille. Sa sœur fut saisie par la beauté de la nouvelle venue. Tout s'expliqua bientôt. Le chiot avait été une petite fille que le géant avait métamorphosée par crainte des dangers qu'elle aurait courus à vivre seule dans l'igloo. Par ses chansons et ses roulements de tambour, le jeune sorcier avait rompu l'enchantement. Alors la vie redevint heureuse dans l'igloo. Le garçon travaillait dur. Son troupeau de rennes prospéra. Il voulait plaire à la jeune fille et l'épousa. Le couple fut très heureux, ainsi que l'orpheline qui trouva également un époux.



Histoire d'une tête



l'embouchure de la rivière Kobuk vivait dans les temps passés un jeune Esquimau qui avait pour compagnon bien-aimé une tête humaine. Cette tête pouvait parler et, en dépit de son manque de bras et de jambes, se déplacer où bon lui semblait.

Un jour les deux amis prirent part à une danse dans le kazhgie. Vers le tard le jeune Esquimau dit à la tête :

— Il est l'heure de rentrer. Allons nous coucher.

— Je m'amuse, lui répondit la tête. Pars sans moi. Je te rejoindrai bientôt.

— Les chiens te mangeront en route !

— Que non ! Je crierai Ko-ha ! Ko-ha ! Et ils se sauveront.

L'Esquimau partit. Aussitôt la tête rêva d'une jeune fille, la plus jolie du campement et qui ne voulait pas se marier. Subrepticement la tête quitta l'igloo des fêtes et roula jusqu'à la demeure de la belle, qui, entendant du bruit, se réveilla. Elle aperçut la tête. Bondissant, elle l'empoigna par les cheveux et, d'un moulinet indigné, la lança à travers la porte. La tête ne roula pas sur le sol. Au contraire, elle s'éleva dans les airs et vola jusqu'à l'igloo, où son ami le jeune Esquimau l'attendait, inquiet.

— J'ai cru, chère tête, que les chiens t'avaient dévorée.

— Non, non. Je me suis attardée, je n'ai rencontré personne en chemin.

Le lendemain les deux amis retournèrent danser et, de nouveau, malgré les remontrances du jeune Esquimau, la tête préféra rester jusqu'à la dernière danse et s'esquiver ensuite. Elle roula jusqu'à la demeure de la belle et, bien qu'elle fît encore moins de bruit que la

veille, la jeune fille aux fines oreilles l'entendit. Mécontente, elle saisit encore une fois la tête par les cheveux et la jeta dehors. La tête rejoignit son ami le jeune Esquimau et s'endormit à ses côtés sans souffler mot de sa mésaventure.

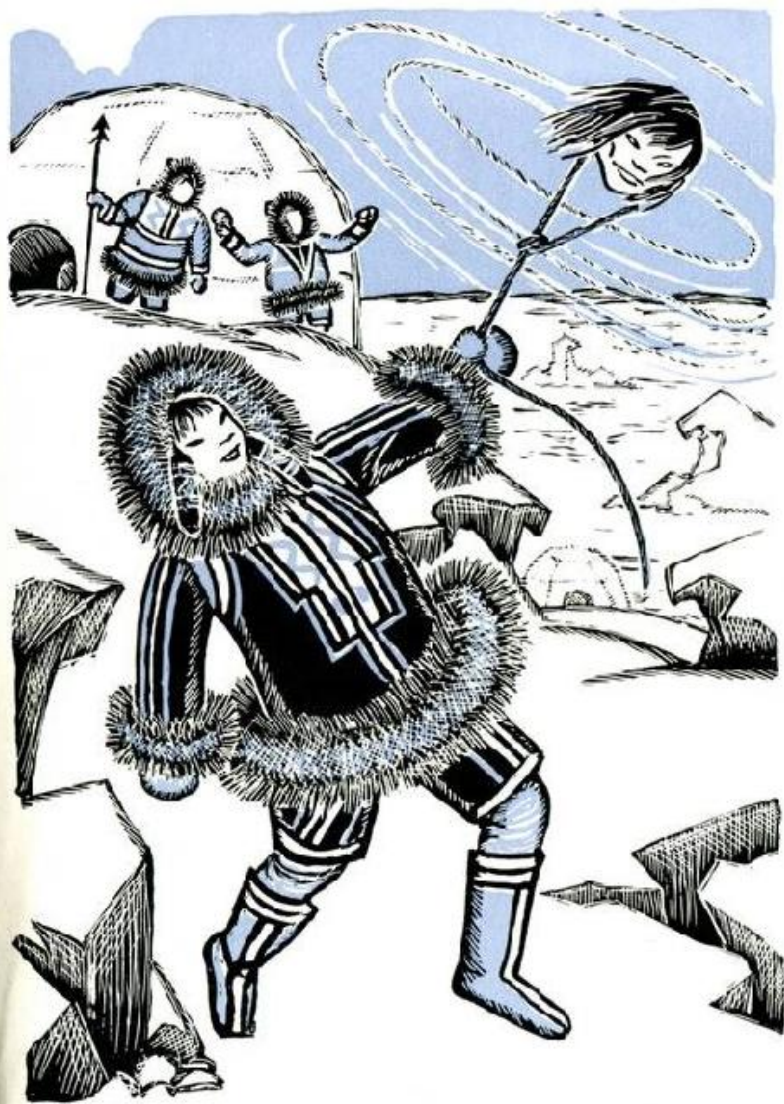
La nuit suivante la tête revint chez la jeune fille. Jugeant que tant d'ardeur valait une récompense, celle-ci consentit à l'épouser. Ils vécurent heureux.

Voilà qu'au printemps l'étrange couple constata que leurs provisions avaient dangereusement baissé et que la famine menaçait.

— Attache une corde à mes cheveux, dit la tête à sa jeune femme, et d'un moulinet envoie-moi dans la toundra, je te prouverai quel bon chasseur je suis.

Ainsi dit, ainsi fait. Bientôt la tête réapparut au logis familial, roulant en compagnie d'un gros caribou. Charmée, la jeune épouse prévint ses parents que leur gendre était un chasseur intrépide. Ils s'en réjouirent.

Les années passèrent. Tous devinrent gras et riches. Chaque jour la jeune femme attachait la corde aux cheveux de la tête et la lançait de plus en plus loin. Vint une saison où elle ne se connut plus de cupidité et d'audace. La corde n'était jamais assez longue, la tête n'allait jamais assez loin dans la dangereuse toundra, les caribous qu'elle rapportait ne lui semblaient jamais assez gras. Un matin, pour entraîner la lourde corde, son moulinet fut si violent que la tête partit dans le ciel. La jeune épouse la suivit des yeux longtemps. Triste et silencieuse, la tête volait au-dessus des collines, des lacs et des marais. Elle volait, volait et disparut. Elle ne revint jamais et aucun Esquimau de l'immense Nord-Ouest n'en entendit plus parler...



Chaque jour la jeune femme attachait la corde aux cheveux de la tête et la lançait de plus en plus loin.



L'homme-caribou



L'était une fois un chasseur marié et qui avait deux fils en bas âge. Sa belle-mère vivait dans sa maison. Cette vieille était d'humeur acariâtre. La nuit, quand elle le croyait endormi, elle le dénigrait auprès de sa femme en le traitant de chasseur maladroit et de sot entre les plus sots de la tribu.

Bien que sa femme ne se laissât pas convaincre par les calomnies de l'odieuse vieille, l'existence devint à la longue tellement intolérable dans l'igloo familial que le malheureux chasseur décida de quitter sa famille et de partir dans la toundra. Il prit les dispositions nécessaires pour que ses filets, ses pièges, ses harpons, ses arcs et ses flèches ainsi que ses bateaux fussent remis à ses deux fils lorsque ceux-ci seraient en âge de chasser. Puis il arracha à ses amis la promesse que ses enfants seraient instruits des coutumes de la tribu. Enfin il annonça à sa femme la décision qu'il avait prise de s'en aller. La malheureuse versa des larmes amères, mais il s'en tint à sa résolution. Il l'embrassa et s'engagea sur les chemins de la grande aventure.

Dès qu'il se trouva hors du village, seul dans la toundra, il fut envahi par un flot de noires pensées :

— Est-il un sort plus affreux que celui d'un homme sur terre ? pensait-il en cheminant sans but dans le désert polaire.

Le pauvre chasseur découvrit soudain une compagnie d'eiders qui se régalaient des baies et des graines de la toundra. Ces eiders, bien gras, avaient l'air contents, car ils pépiaient et criaient à leur guise.

— Si seulement j'étais un eider ! s'exclama le mélancolique Esquimau, comme je serais heureux !

Longtemps, il observa les eiders. Son désir de ressembler à ces

oiseaux ne cessait de croître et, lorsque leur compagnie s'envola d'une seule aile au-dessus du sol à la manière d'un nuage blanc, il galopa à leur suite avec l'intention de les abandonner le plus tard possible.

Tout en courant, un vague espoir le soutenait : il pensait que les eiders pourraient le prendre en pitié, le transformer en un des leurs et l'emmener à l'extrémité de la terre. Mais, chaque fois qu'il rejoignait leur brillante compagnie, les oiseaux déployaient leurs ailes et s'envolaient.

La course entre les eiders et le pauvre chasseur se poursuivit jusqu'au soir. Au crépuscule, les oiseaux franchirent une colline et il les perdit de vue. Il parvint cependant à retrouver le lieu où ils avaient pour la dernière fois posé leurs vigoureuses pattes palmées et il calcula la distance à laquelle ils pouvaient se trouver. Il finissait ses calculs quand il aperçut un petit village accroché au versant de la colline qu'il venait de gravir. Décidé à y passer la nuit, car il était fatigué, il se dirigea tout droit vers la maison commune, le kazhgie.

L'igloo était rempli d'hommes et d'adolescents auxquels un certain nombre de femmes s'étaient mêlées. À peine y était-il entré qu'un homme, qui semblait être le chef du village, lui adressa la parole.

— Pourquoi donc, étranger, nous as-tu suivis toute la journée ?

Et le chasseur esquimau devina qu'il se trouvait au milieu d'eiders transformés en hommes.

— Ah ! répondit-il, un désir me tourmente, celui de devenir l'un des vôtres.

— Quelle erreur est la tienne ! lui répliqua le chef. L'existence des eiders n'est pas aussi agréable que tu le penses. Bien sûr, nos plumes nous tiennent toujours chaud et nous ne manquons pas de nourriture, mais nous sommes menacés par des dangers constants. Des oiseaux plus forts que nous, nous attaquent. Les hommes nous chassent. Non, non ! vraiment informé, tu ne tiendrais pas à devenir eider.

L'Esquimau s'aperçut qu'il n'avait pas pensé à ces dangers, que les observations du chef du kazhgie étaient justes et qu'il lui fallait abandonner l'idée de se joindre à la tribu des eiders. Les gens du village l'accablèrent de mille prévenances et lui donnèrent à boire et à manger. À l'heure du coucher, ils lui prêtèrent une dépouille de cerf blanc pour s'y étendre et une autre de cerf brun pour s'en couvrir. L'Esquimau s'endormit instantanément et ronfla jusqu'au matin. Il ne s'éveilla qu'aux premières lueurs du soleil.

Le village et tous ses habitants avaient disparu.

Il chercha sa couverture en peau de cerf brun. À sa place, il ne trouva qu'une petite plume d'eider marron. Affolé, il chercha son matelas en peau de cerf blanc et ne trouva qu'une petite plume d'eider blanc. Le chasseur comprit que son lit n'avait été fait que de deux plumes ! Pourtant, il avait eu chaud, et même bien chaud, toute la

nuît.

Notre chasseur se leva et continua d'errer sans but dans la toundra. Il rencontra bientôt un groupe de lapins, batifolant au pied d'un bouquet de bouleaux. Il les regarda pendant un long moment, comme ils rongeaient l'herbe fraîche et s'ébattaient sans souci au pied des arbres.

— Comme je serais heureux si je devenais un lapin ! se dit le nostalgique Esquimau. Je vais les suivre. Peut-être me prendront-ils en pitié et me permettront-ils de devenir un joyeux lapin.

Il s'approcha d'eux, mais les lapins bondirent dans le vent et s'enfuirent. Il les poursuivit à perdre haleine. Dès qu'il croyait les attraper, les bestioles s'enfuyaient à toute vitesse et il ne réussissait pas à s'en emparer.

Cependant deux lapins s'étaient séparés de leurs camarades pour mieux cabrioler et mieux se moquer de lui, en arrière-garde.

Au crépuscule, les deux lapins escaladèrent une colline et il les perdit de vue. À son tour, il escalada la colline et s'aperçut qu'il dominait une profonde vallée au centre de laquelle s'élevait un igloo solitaire. Il marcha jusqu'à l'igloo à l'intérieur duquel il trouva deux vieillards qui préparaient leur couche pour la nuit. Ces braves gens lui offrirent l'hospitalité et, lorsqu'il eut fini de se restaurer, le vieillard lui demanda :

— Pour quelle raison nous as-tu suivis toute la journée ?

L'Esquimau lui raconta ses malheurs et finit par lui avouer que l'existence insouciante des lapins lui faisait envie. De tout son cœur, il aurait voulu leur ressembler.

— Tu te trompes, lui affirma le vieillard. Tu ne serais pas heureux si tu étais un lapin ! Nous connaissons des jours de désespoir. Des oiseaux carnassiers nous épient du fond des cieux et fondent sur nous pour nous enlever de leurs serres puissantes jusqu'à leurs nids et, là, nous dévorer. Les loups et les renards en veulent également à notre existence. Les visons, voire les furets, nous volent nos enfants. Non, non, il est impossible que tu songes à devenir un lapin !

Ces paroles convainquirent le chasseur qui s'endormit rapidement dans le sac de couchage douillet qui lui avait été prêté. Au petit matin, réveillé par les premiers feux du soleil, il constata que les deux vieillards avaient disparu. Il ne restait rien de son sac de couchage et il se trouvait seul, assis sur le sol nu.

Alors le chasseur repartit à la conquête du bonheur.

Bientôt il croisa un troupeau de caribous qui broutaient paisiblement au bord d'un lac. Il s'approcha d'eux et remarqua combien ils étaient gras et forts. Ah ! comme il serait heureux si seulement il pouvait devenir caribou !

Il suivit leur troupeau comme il avait suivi les eiders et les lapins. Il

marcha, il trotta, il galopa, mais dès qu'il les rejoignait, les bêtes, qui avaient semblé l'attendre, reprenaient impitoyablement leur course et il ne pouvait jamais arriver à se mêler à elles.

Il perdit toute la journée à ces vains essais de rapprochement, lorsqu'au soleil couchant les caribous enjambèrent une colline et disparurent. Fatigué à mourir, le pauvre homme escalada la colline et vit qu'à ses pieds s'étendait un village composé d'une quantité d'igloos construits en cercle autour d'un grand kazhgie. Il se précipita vers la maison commune et la trouva remplie d'une foule qui obéissait à un chef d'une remarquable force et d'une non moins remarquable beauté. De la nourriture fut apportée pour tous. L'Esquimau et ses nouveaux amis firent ripaille fort avant dans la nuit. Lorsque la dernière bouchée fut avalée, le maître du kazhgie demanda au chasseur :

— Pourquoi nous as-tu suivis toute la journée sans arc ni flèches, ni même la plus petite lance ?

— Je ne veux tuer aucun de vous ! se récria l'Esquimau. Je veux devenir caribou et vivre comme un membre de votre tribu.

— Mais pourquoi veux-tu devenir caribou puisque tu as le privilège d'être déjà un homme ?

Alors le chasseur fit part à ses nouveaux hôtes de la longue suite de ses mésaventures. Il parla sans relâche pendant des heures. Lorsqu'il eut terminé, ses auditeurs ressentirent pour cet étranger une telle pitié qu'ils décidèrent unanimement de l'adopter.

Au matin, le chasseur s'éveilla avec le jour. Le village avait disparu et autour de lui se trouvaient des centaines de caribous grattant, de leurs fines pattes fourchues, la neige qui couvrait la terre, afin de trouver les mousses qui apaiseraient leur faim. L'Esquimau se contempla lui-même. Ô surprise ! Il était devenu, lui aussi, un caribou ! Alors notre chasseur se sentit heureux pour la première fois depuis de longues années. Il grattait la terre avec ses sabots et se régalaient des tendres pousses qu'il avait découvertes. Il ne connaissait plus la faim. Sa santé était parfaite. Et pourtant... il maigrissait à vue d'œil. D'abord, il ne s'inquiéta pas. Mais lorsqu'il eut maigri à faire peur, il aborda le chef du troupeau pour lui demander avis.

— Je mange toute la journée, lui expliqua-t-il. Et pourtant je ne cesse de maigrir.

— C'est le changement de nourriture qui ne te convient pas, lui répondit le chef du kazhgie. Écoute-moi bien. Désormais, quand tu mangeras de la mousse, imagine-toi que tu manges l'un des poissons que tu aimais lorsque tu étais un homme.

L'ancien Esquimau suivit le conseil du chef-caribou et redevint rapidement gras et fort.

Tout allait pour le mieux, sauf lorsque le troupeau prenait des frayeurs soudaines et s'enfuyait de toute la vitesse de ses fines jambes

à travers la plaine. Alors le caribou d'occasion ne pouvait pas suivre ses nouveaux compagnons. Non, malgré ses efforts, il n'arrivait pas à courir aussi vite que les caribous de la toundra.

Un jour que des loups poursuivaient le troupeau, le chef-caribou constata que le pauvre Esquimau, tout essoufflé, se hâtait tant bien que mal sur leur piste. Le chef retourna sur ses pas et lui demanda :

— Pourquoi ne peux-tu pas nous suivre ?

— C'est parce que je ne peux pas m'empêcher de regarder mes pieds et l'endroit où je dois les poser pour franchir sûrement les obstacles de la toundra.

— Quelle folie, mon pauvre petit ! Ne t'occupe pas de tes pieds. Quand un caribou court, il ne regarde jamais que l'horizon... le seul horizon.

Aussi, le lendemain, lorsque les loups revinrent, le chasseur redressa la tête et mit son point d'honneur à ne plus s'occuper de ses pieds mais à fixer l'horizon. Ah ! Ah ! Il courait aussi vite que le plus véloce de ses compagnons !

L'ancien Esquimau comptait maintenant de nombreux amis parmi le troupeau. Le chef-caribou prenait de lui un soin particulier et lui traçait, chaque soir, la tâche du lendemain. Un jour, le chef l'appela et lui dit :

— Je t'avertis qu'il y a deux sortes de chasseurs : les noirs et les blancs. Les chasseurs noirs sont nos ennemis. Nous essayons de leur échapper le plus rapidement possible. Ce sont ceux qui tuent pour leur plaisir, qui ne s'occupent même pas de manger ou de conserver notre viande, qui laissent une grande partie d'entre nous pourrir dans la toundra. Tu les reconnaîtras au fait qu'ils se détachent en noir sur l'horizon. De plus, lorsque tu croises leurs pistes, tu sens tes pieds comme traversés par mille aiguilles. Les autres chasseurs ne sont pas véritablement blancs. Ils sont limpides comme de l'eau et leurs traces sont inodores. Ils ne tuent les animaux que pour les manger et prennent bien soin de n'en gâcher aucun morceau. Nous essayons toujours d'aider les chasseurs blancs.

Quelques jours plus tard, le troupeau vit une silhouette noire se dessiner sur le ciel au sommet d'une colline. Les caribous s'enfuirent à grands bonds sur leurs jambes fines. L'ancien Esquimau sentit ses pieds traversés de mille aiguilles et sut qu'il les avait posés dans les empreintes d'un chasseur noir. Le troupeau courut longtemps et, quand il se vit hors de danger, se mit à paître joyeusement l'herbe tendre.

Le lendemain, le troupeau aperçut un chasseur blanc. Le chef des caribous choisit deux jeunes faons et leur ordonna de paître à la lisière du troupeau. Les faons lui obéirent sans murmurer et le reste du troupeau se retira à une courte distance, abandonnant les faons au

chasseur blanc. L'Esquimau en ressentit beaucoup de chagrin mais, le soir, dans le kazhgie, le chef-caribou le réconforta :

— Abandonne tout souci. Nos garçons reviendront bientôt parmi nous.

Il n'avait pas fini sa phrase que des éclats de rire retentirent dans le kazhgie. Deux jeunes hommes y étaient entrés.

— Le chasseur blanc vous a-t-il proprement écorchés et a-t-il pris bien soin de votre viande ? leur demanda le chef.

— Oui, lui répondirent les deux jeunes hommes, son couteau était aiguisé et il a travaillé très proprement.

— Bien, bien, murmura le chef, en invitant tous les caribous, temporairement métamorphosés en hommes, à prendre leur repas du soir. Nous ne craignons jamais rien des chasseurs blancs.

Nombre d'années heureuses s'écoulèrent ainsi. Alors l'ancien chasseur Esquimau devint un vieux caribou qui ne cessait de méditer sur les années de sa vie vécues en homme parmi les hommes. Il se demandait si sa belle-mère était morte, si sa femme s'était remariée, si ses fils étaient devenus des hommes habiles et courageux.

La nostalgie de revoir son humble foyer au bord de l'océan s'empara de lui. Aussi confia-t-il sa mélancolie à son ami, le chef des caribous, qui lui adressa mille paroles de sympathie, mais le prévint qu'il lui serait pénible de redevenir homme après avoir été caribou pendant si longtemps. Toutefois, le désir de revoir sa première famille l'emporta.

L'Esquimau dit au revoir à ses braves compagnons de la toundra et reprit la piste qui devait le conduire chez lui.

À mesure qu'il s'approchait des villages des hommes, il trouvait sur son chemin des pièges et des chausse-trapes de plus en plus nombreux ; mais son expérience de caribou lui permettait de les éviter et il cheminait en toute sécurité. Toutefois, aux approches de sa maison, la joie du prochain revoir lui fit perdre toute prudence et il courut comme un caribou, les yeux fixés sur l'horizon sans se soucier de l'endroit où il posait les pieds. Aussitôt il tomba dans un piège qui l'immobilisa. Il savait que de s'agiter ne lui servirait à rien. Il se coucha et attendit patiemment les événements. Bientôt deux jeunes hommes apparurent. Quand ils virent le caribou pris par une patte, ils poussèrent des cris de triomphe. Ils s'approchèrent de lui pour le tuer, mais tout à coup le caribou leur parla dans leur langue et ce fait étrange les effraya tellement qu'ils en restèrent cloués sur place.

— Délivrez-moi, s'il vous plaît, et scalpez ma tête, leur avait demandé le caribou.

Les jeunes gens n'en croyaient pas leurs oreilles et se regardaient, indécis et affolés. Le caribou ne cessait de gémir :

— Je vous en prie, obéissez-moi et scalpez ma tête !

Subjugués, les jeunes gens lui obéirent. À peine avaient-ils

commencé de scalper leur proie qu'ils virent sous ses cornes apparaître le visage d'un homme. Alors, leurs couteaux luisants jetèrent des éclairs et un homme entier, un vieil homme, ne tarda pas à sortir de la dépouille de l'animal qu'ils avaient capturé.

— Emmenez-moi chez vous, leur ordonna le vieillard.

Il fut obéi. Encadré par les deux jeunes gens qui se demandaient quel était cet extraordinaire étranger, le vieux chasseur retrouva bientôt son igloo familial. Sa femme le reconnut. Elle l'accueillit avec joie.

Elle n'avait pas voulu se remarier, espérant toujours le retour de l'absent. Il y avait longtemps que l'acariâtre belle-mère était morte. Les deux jeunes gens qui l'avaient pris au piège étaient ses propres fils.

Enfin... enfin... l'Esquimau se sentit heureux de sa condition d'homme, mais la légende veut qu'il n'ait pas vécu longtemps. En effet, sa poitrine s'était déformée tant il avait galopé dans la toundra, à la manière des caribous, et il mourut faute de pouvoir respirer normalement.



Un fantôme polaire



VANT l'arrivée des hommes blancs en Alaska, les Esquimaux vivaient chez eux tout autrement qu'aujourd'hui. En ces temps lointains, quand un garçon commençait à prendre de l'âge, c'est-à-dire vers quatorze ou quinze ans, il devait quitter sa famille et vivre avec ses camarades dans une grande maison commune appelée le kazhgie. Ce grand igloo abritait une sorte d'école où les garçons apprenaient les lois et les coutumes de leur race, en écoutant parler les hommes qui venaient chaque soir à la maison commune pour discuter les faits de la journée et réparer leurs armes de chasse. Les garçons les regardaient travailler et se familiarisaient ainsi avec les armes et les outils en usage dans la toundra. Souvent des conteurs se mêlaient aux chasseurs et racontaient aux jeunes gens les traditions de leur peuple. À la fin de la soirée, les hommes s'en retournaient chez eux. Alors les adolescents dansaient et jouaient fort avant dans la nuit.

Tant que les hommes demeuraient au village, l'éducation des garçons ne souffrait pas de difficultés. Mais lorsqu'ils s'absentaient pendant de longues semaines pour chasser le morse, leurs fils, livrés à eux-mêmes, commettaient bien des sottises.

Voici ce qu'il advint dans le lointain village de Kingen.

Les hommes étaient tous partis à la chasse et les adolescents du kazhgie étaient dominés par un mauvais garçon, toujours en train d'imaginer quelque nouveau forfait. Une fillette passant devant la porte du kazhgie, les garçons s'emparèrent d'elle et la traitèrent si mal qu'elle se sauva en pleurant chez sa grand-mère, sa seule protectrice. Lorsque la grand-mère apprit ce qui s'était passé dans le kazhgie, elle résolut de punir les garçons de Kingen de façon exemplaire. Elle

n'avait point de miroir. Comme toutes les femmes esquimaudes, elle se penchait sur une noire huile de phoque pour y regarder l'image de sa figure. Penchée sur une jatte d'huile, la grand-mère se peignit le visage d'une façon hideuse. Puis elle se tourna vers sa petite-fille qui pleurait encore et lui demanda :

— Ne les épouvanterai-je pas ainsi ?

— Oh ! non, lui répondit la petite-fille, ils ne feront que se moquer de vous.

Alors la vieille femme couvrit ses cheveux de cendre et enduisit son cou et sa poitrine de suie.

— Maintenant, leur inspirerai-je une suffisante terreur ?

— Oh ! non, vous n'effrayerez pas ces méchants garçons ! s'exclama la petite.

La grand-mère tenta de prendre une apparence encore plus terrible. Mais sa petite-fille lui disait chaque fois qu'elle ne parviendrait pas à mater les adolescents du l'ashgie. En fin de compte la grand-mère se retira dans un coin de son igloo. Elle se déshabilla, aiguisa un couteau et commença à détacher de longues lanières de peau et de chair de toutes les parties de son corps. Puis elle s'accroupit et, avançant sur ses coudes et ses genoux, elle se dirigea, ruisselante de sang, vers sa petite-fille. Celle-ci poussa un cri d'épouvante.

— Je les terroriserai, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui ! constata la petite. C'est certain.

La nuit était tombée. La vieille femme se dirigea vers le kazhgïe. Les garçons y menaient grand tapage. Ils chantaient et dansaient. Parmi eux s'en trouvait un plus jeune qui habitait le kazhgïe parce que ses parents étaient morts. Il s'appelait Ahmezik et il était le seul qui n'eût pas maltraité la petite fille. Ahmezik ouvrit la porte du kazhgïe à l'instant même où la grand-mère y arrivait. Il se demanda quel était ce monstre. Épouvanté, il cria à ses camarades :

— Ne chantez pas si fort ! Un être étrange nous menace.

Mais les garçons se moquant de lui se mirent à chanter :

— Ah-me-zuk suk-lum-nuvik-ta ! Ah-me-zuk pe-ke-ah-kun-e-kagut ka-ganna !

Ce qui voulait dire :

— Ahmezik est un menteur ! Ahmezik, va-t'en ! Et perche-toi sur le séchoir à poissons.

Dès que ses camarades se turent, Ahmezik sortit de nouveau dans la toundra et se trouva face à face avec la grand-mère qui avait perdu toute apparence humaine. De plus en plus terrifié, il hurla à ses compagnons :

— Silence ! J'ai vu le diable ! Eneotuk rôde autour de notre kazhgïe. Il marche sur ses coudes et ses genoux. Ses yeux sont enfoncés dans ses épaules. Sa figure est tout ensanglantée !

Mais les garçons de plus belle se moquèrent d'Ahmezuk et reprirent leurs chansons. Cependant, la grand-mère s'était déjà faufilée entre la porte extérieure et la porte intérieure de l'igloo, dans l'abri contre les tempêtes. Ahmezuk se tapit dans un des coins du refuge. Il mit ses doigts dans sa bouche afin de ne pas crier. Il les mordit. Puis, ne sachant que faire pour calmer la douleur de la morsure, il les introduisit dans une fissure des blocs de glace qui formaient la muraille de l'igloo. Aussitôt, cette fissure se referma sur ses doigts et Ahmezuk, prisonnier, ne put avertir encore une fois ses amis.

Cependant, le fantôme ensanglanté, qu'il avait été le premier à apercevoir dans la toundra, entra lentement dans l'igloo. Fascinés, incapables de pousser un cri, les adolescents le regardaient s'avancer vers eux. Se tramant sur les coudes et les genoux, l'horrible fantôme traça autour d'eux un large cercle sur le sol de l'igloo. Aussitôt, comme attirés par une force mystérieuse, quelques-uns des garçons tombèrent sur leurs genoux et furent obligés de suivre le fantôme à quatre pattes. Le monstre ne cessait de tourner sur le sol de l'igloo. Peu à peu, tous les garçons furent obligés de tomber à quatre pattes et de suivre ses traces. Seul, Ahmezuk, retenu par ses doigts gelés dans le mur de l'igloo, ne suivait pas la ronde infernale. La vieille fit encore trois fois le tour de l'igloo pour essayer de l'attirer dans son cercle infernal, mais elle n'y réussit pas. Alors, renonçant à cette dernière proie, la vieille sortit dans la toundra, suivie par tous les garçons de Kingen rampant sur leurs coudes et sur leurs genoux.



La vieille sortit dans la toundra suivie par tous les garçons de Kingen.

Elle les conduisit à travers la toundra, les contraignit à escalader derrière elle une montagne perdue dans l'obscurité et bientôt ils disparurent tous, absorbés par l'immensité polaire.

Le lendemain matin, les chasseurs revinrent au village. L'un d'eux, en passant devant le kazhgie, cria :

— Hé ! les garçons, avez-vous oublié votre danse du matin ? On ne vous entend pas.

Ahmezuk cria :

— Au secours !

L'un des chasseurs entra dans l'igloo et vit le pauvre enfant prisonnier des blocs glacés de l'abri contre les tempêtes. Il dut démolir le mur pour libérer Ahmezuk.

— Mais où sont tes camarades ?

— Ils ont été emmenés dans la toundra par un fantôme.

Lorsque le village apprit l'événement, ce fut un branle-bas. Les femmes pleuraient. Les vieillards se lamentaient, impuissants. Les hommes valides décidèrent de suivre les traces du funèbre cortège, restées inscrites dans la neige. Ils se mirent en route et marchèrent longtemps. Ils finirent par escalader la montagne qui fermait l'horizon et, tout à coup, butèrent contre les cadavres de tous les adolescents de Kingen.

Le froid, qui avait fait son œuvre, les avait gelés sur place.

Les Esquimaux essayèrent d'arracher leurs fils à la montagne, mais en vain. À mesure qu'ils les touchaient, leurs corps se transformaient en rocs et ce sont ces rocs que les voyageurs aperçoivent lorsqu'ils traversent la toundra de la péninsule de Sewart, tristes symboles des punitions qui frappent toujours les mauvais garçons.



Deux aïeules



L était une fois deux très vieilles femmes qui vivaient ensemble dans un igloo délabré. Ne pouvant ni chasser ni pêcher, elles se sentaient souvent affamées. Trouver de la nourriture leur était difficile. Et voici qu'un jour elles n'eurent plus rien à se mettre sous la dent. Le poisson, le pemmican, l'huile même leur faisaient complètement défaut.

L'une des deux vieilles alla se coucher et, malgré ses crampes d'estomac, s'endormit rapidement. Son amie resta éveillée, obsédée par le spectre de la disette. Tout à coup, la vieille Esquimaude qui ne dormait pas entendit, à l'extérieur de l'igloo, un choc sourd. Elle se risqua dehors et, à la lueur de la lune, aperçut un caribou mort étendu à ses pieds. Aucun chasseur n'étant en vue, elle tira subrepticement l'animal jusqu'à son garde-manger. Sa vieille compagne s'éveilla :

— Comment as-tu pris ce caribou ? lui demanda-t-elle.

— Je l'ai découvert mort, à l'entrée de notre igloo.

Les deux aïeules se réjouirent et, pendant quelques semaines, festoyèrent sans souci.

Mais quand elles eurent fini de dévorer le caribou, le spectre de la famine les terrorisa de nouveau. Le soir venu, l'une des vieilles – toujours la même – réussissait à s'endormir sans trop de difficulté et, tandis qu'elle ronflait, l'autre veillait, plus soucieuse et plus tourmentée que jamais. Ce fut elle qui, pendant son insomnie, entendit encore une fois un choc étrange ébranler le mur de l'igloo. Elle sortit et vit à la lueur des étoiles un deuxième grand caribou mort, couché dans la neige. Elle le tira jusqu'au garde-manger, alors que sa compagne s'enquérissait :

— Comment as-tu trouvé cet animal ?

— Il m’attendait à la porte, lui répliqua-t-elle.

De nouveau, les deux vieilles firent ripaille et, de nouveau, après avoir sucé le dernier os du caribou, elles s’épouvantèrent de la famine menaçante. Une autre proie leur serait-elle, une troisième fois, miraculeusement apportée ? Prétendant que oui, l’optimiste se glissa dans son sac de fourrure et s’endormit pleine de confiance. La pessimiste resta debout, attendant le prodige. Bientôt elle entendit un choc résonner à l’extérieur de l’igloo. Elle se précipita, espérant trouver un autre caribou. Mais, ô merveille, elle vit, au lieu du caribou, un superbe jeune homme qui la regardait tendrement.

— Je suis venu pour t’épouser, lui déclara le jeune homme. Ferme les yeux.

La vieille lui obéit et, soudain, se sentit aussi vaillante, aussi pleine de vie et insouciant qu’en ses jeunes années.

— Ouvre les yeux et regarde à tes pieds, lui commanda le jeune homme.

Continuant à lui obéir, l’aïeule reconnut, entassé devant elle, tout ce qui l’avait rendue vieille : sa pauvreté, ses haillons, ses rides, ses soucis, tandis qu’elle... eh bien ! elle était redevenue jeune et belle.

Le jeune homme la prit par la main et, ensemble, ils volèrent jusqu’aux nuages qui se pressaient dans le ciel. Arrivés au sein de leurs flocons, ils se glissèrent dans une petite ouverture cotonneuse au-delà de laquelle ils ne voyaient pas grand-chose et, brusquement, émergèrent dans un autre pays. Côte à côte, enlacés, ils cheminèrent longtemps jusqu’à l’igloo du jeune homme. Ils y entrèrent.

Une grande quantité de viande et de peaux de caribous garnissait le garde-manger. La jeune épousée comprit que son mari était tellement riche, qu’elle ne connaîtrait plus jamais aucun souci.

Un jour, l’heureux chasseur dit à sa femme, en lui désignant l’horizon :

— Je te défends de franchir ces collines. Elles abritent une famille qui te veut du mal. À me désobéir, tu courrais de grands dangers.

Il ne s’expliqua pas davantage et, pendant quelque temps, la jeune maîtresse de l’igloo du Pays des Nuages obéit à son seigneur et maître. Toutefois elle ne cessait de se demander quelle était cette famille que son mari lui défendait de fréquenter, si bien que la curiosité finit par l’emporter et qu’un jour, alors que son compagnon chassait, elle s’en alla vers les collines défendues. Dans un repli de terrain, elle découvrit un vieil igloo. Elle appela :

— O-ou ! Ou-ou-ou !

Une fille affreuse, vêtue de haillons, en sortit. La fille la pria d’entrer. À l’intérieur de l’igloo se tenait une femme chenue à l’air fort méchant, qui lui cria d’une voix suraiguë :

— Montre-moi ta figure !

Trop tard ! La jeune épouse ne pouvait plus se défendre. La méchante vieille la dévisageait féroce. Tout à coup, il lui sembla que l'air se troublait autour d'elle et que le sol manquait sous ses pieds. Elle suffoqua et s'évanouit. L'affreuse fille en profita pour lui voler ses beaux vêtements, l'habiller des haillons dont elle n'avait plus que faire et lui frotter la figure contre ses propres joues. Alors la jeune femme redevint la vieille qu'elle avait été sur terre et, ô horreur, s'aperçut qu'elle était presque aveugle.

L'affreuse fille ne tarda pas à la jeter dehors, dans la toundra déserte, et c'est cahin-caha qu'elle regagna l'igloo conjugal. Son jeune époux était déjà rentré de la chasse. Il comprit immédiatement, en reconnaissant dans cette vieille grand-mère la jeune femme qu'il avait tant aimée, que celle-ci venait des collines défendues.

— Tu m'as désobéi ! s'exclama-t-il. Donc, tu dois me quitter !

Et, furieux, il la jeta, lui aussi, dans la toundra en lui fermant la porte de l'igloo au nez.

La malheureuse n'avait plus qu'un parti à prendre : celui de retourner sur terre, mais par quel chemin ? Elle ne pouvait l'imaginer. En désespoir de cause, elle finit par s'emparer d'un grand sac en fourrure de phoque qui traînait dans la réserve de son mari et par s'y glisser. Elle s'y attacha solidement grâce à des lanières intérieures et, non sans adresse, se mit à rouler à droite et à gauche dans la neige, ficelée dans son sac. Enfin le sac prit le départ, roula longtemps, parvint à l'ouverture qui passait à travers les nuages, s'y engagea et toujours roulant, toujours volant, finit par toucher terre.

L'étrange voyageuse se dégaga du sac sans la moindre blessure et, fait inexplicable, se découvrit à nouveau jeune et belle.

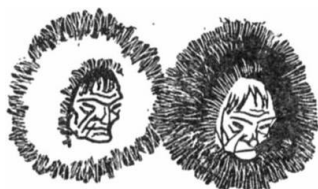
Chacun sait que les femmes ont la mémoire courte. La nôtre oublia immédiatement sa triste aventure au Pays des Nuages et longea la grève d'un pas alerte. Décidément, le sort lui voulait du bien. Elle marchait depuis une petite heure lorsqu'elle rencontra un jeune homme qui tirait un kayak hors des vagues de l'Océan et qui, au premier coup d'œil, tomba amoureux d'elle. Il lui déclara ses sentiments et elle consentit à l'accompagner jusqu'à son igloo où, peu de jours après, elle l'épousa. À vrai dire, elle fut aussi heureuse dans son nouveau ménage qu'elle l'avait été avec son mari au Pays des Nuages. Toutefois, le souvenir de la vieille compagne qu'elle avait abandonnée dans la misère, quelque part au bord de l'Océan, la tourmentait comme un remords. Elle s'ouvrit de son chagrin à son nouvel époux qui lui recommanda d'oublier le passé et de ne pas essayer de revenir sur ses pas. Mais, épouse incorrigible, elle ne put s'empêcher de désobéir à son mari terrestre comme elle avait désobéi à son mari céleste. Et, tandis que son deuxième époux chassait avec

succès lièvres blancs et caribous, elle s'en retourna vers l'igloo délabré où elle avait connu la faim.

Elle n'était pas plus tôt entrée dans son ancienne demeure, que sa belle veste brodée en peau d'élan se changea en un vêtement taché et déchiré. Des rides creusèrent sa figure. Ses cheveux grisonnèrent. Ses soucis revinrent et l'impitoyable vieillesse l'écrasa.

L'autre vieille femme, sa compagne de toujours, s'était éveillée lorsqu'elle était entrée. Elle ne se troubla pas pour si peu, se retourna sur son lit et s'enfonça de nouveau dans le sommeil. Bientôt ses ronflements réguliers remplirent l'igloo de leur bruit sonore.

Les deux aïeules finirent leur vie ensemble, l'une toujours soucieuse et mécontente, en dépit des chances que l'existence lui avait offertes et qu'elle avait détruites, l'autre toujours gaie et contente de son sort, quel qu'il fût.



II. MYTHES DES PEAUX-ROUGES DU PACIFIQUE NORD

Les enfants du Ciel-Resplendissant et Tootooch, l'Oiseau-Tonnerre

Les Montagnes Rocheuses du Grand Nord-Ouest américain, leurs gorges redoutables, leurs fjords glacés et les îles battues des vents, qui protègent la côte du Pacifique depuis Vancouver jusqu'à la pointe de l'Alaska, abritent encore aujourd'hui de nombreuses tribus Peaux-Rouges.

Les mythes de ces Indiens traduisent la noble idée qu'ils se font de leurs origines, leurs combats contre les éléments, la connaissance qu'ils ont acquise des bêtes sauvages, leurs ruses de guerre, de chasse. L'amour y tient moins de place encore que dans les histoires esquimaudes, mais vous vous ferez des amis parmi les oiseaux de leurs hautes falaises, les poissons de leurs eaux dangereuses et les mammifères de leurs profondes forêts.

Ce fut le grand explorateur anglais, Alexandre Mackenzie, qui, le premier, traversant le Canada de part en part, et du haut des Montagnes Rocheuses, en 1793, aperçut le Pacifique.

Les Peaux-Rouges qu'il rencontra étaient divisés en tribus hostiles les unes aux autres mais qui se ressemblaient par leurs frustes coutumes et leurs croyances animistes. C'étaient les mêmes qui avaient fait pleuvoir leurs flèches sur les chasseurs de fourrures russes qui, arrivés de Sibérie au XVII^e siècle, avaient été les premiers Blancs à se montrer dans ces parages. Il semble que, sous des noms divers, ces tribus aient toutes adoré un être mythique appelé Tootooch par maintes d'entre elles, Tootooch, l'Oiseau-Tonnerre, qui un jour, ayant pêché une baleine, prise. La baleine était retombée dans l'Océan, déchaînant un fracas épouvantable semblable à la colère des deux ou expliquant cette colère... peut-être. Quand Tootooch bat des ailes et des paupières, l'ouragan se lève et chasse les mauvais esprits jusqu'au sommet des montagnes. Quand Tootooch vous accorde sa protection, la vie devient douce, vos amours sont heureuses et ceux qui vous entourent vous montrent bon visage. Mais en retour, Tootooch exige de ses protégés qu'ils gardent le sens de l'honneur, que leur hospitalité soit généreuse, qu'ils soient fiers de leur clan. Sans quoi, il se venge de façon terrible. Et Sagalie Tyee l'approuve, Sagalie Tyee, le suprême créateur.

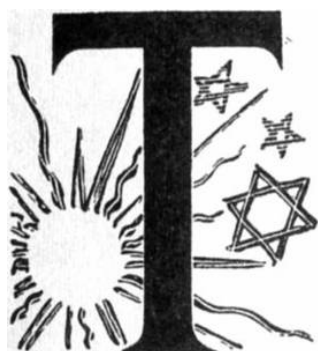
Sachez aussi que la tribu des Indiens Yakutat est descendue du ciel grâce à la femme du Soleil. Cette féconde épouse avait tant d'enfants qu'elle manquait de place autour d'elle sous la voûte du zénith encombrée de

nuages et d'étoiles. Elle se dit un jour qu'elle pourrait bien se débarrasser de sa grouillante progéniture en la descendant sur Terre. Aussitôt, elle tressa un panier en racines de mélèze, comme on en trouve encore aujourd'hui chez les Yakutats, et le décora richement sous les yeux du Soleil, tout émerveillé de l'habileté de son épouse. À ce panier magique, elle attacha une longue corde frémissante. Puis elle y entassa ses enfants et, en un tournemain, les descendit en ce bas monde. C'est pourquoi les Peaux-Rouges Yakutats s'appellent aussi « les Enfants-du-Ciel-Resplendissant » et que leurs paniers sont d'une beauté merveilleuse.

Dès que les tribus indiennes du Pacifique connurent, grâce aux Blancs, l'usage des outils de fer, ils élevèrent, sculptés dans des troncs de cèdres, d'immenses poteaux héraldiques – ou mâts-totems – en l'honneur de leurs familles, de leurs clans ou de leurs demeures. Vers la fin du siècle dernier, certains campements Haïdas, Nootka, Kwakiult, Bellacoola, Kicksetti ou Simshians se signalaient par une floraison de ces mâts aux figures étranges, crûment peintes, magie symbolique évoquait leurs traditions. Puis, sous des influences diverses, ces mâts tombèrent en désuétude. Ils coûtaient fort cher à de très pauvres gens. Des tribus entières s'enivraient et se ruinaient au cours des potlatch, fêtes données pour l'érection de ces mâts et qui finirent par être interdites.

Je dois beaucoup, pour les récits qui suivent, aux ethnographes français et américains spécialisés dans l'étude des races indiennes, au charmant volume de Pauline Johnson sur les Légendes de Vancouver, ainsi qu'aux brochures de L. Webber, que j'ai rencontré en Colombie Britannique et qui m'a longuement commenté ses recueils folkloriques placés, précisément, sous les auspices de Tootooch, l'oiseau-tonnerre.

Ta-Yel, le Grand Corbeau et Kwa-Kwa, son fils...



A-YEL était le Grand Corbeau, le maître de l'Univers, l'inspirateur du flux et du reflux incessant des marées. Ta-Yel jouissait d'une jeunesse éternelle et pouvait à tout moment se transformer en pierre, plante ou homme, à son choix. Il régnait au ciel, où il était né bien avant le Déluge.

En dépit de son pouvoir immense, Ta-Yel, qui était marié et père d'une ravissante jeune fille, se montrait fort jaloux. Il défendait à sa fille de regarder qui que ce fût et jetait tous ses prétendants en bas du ciel de peur qu'elle ne choisît un époux et ne mît au monde un enfant. L'idée que cet époux et que cet enfant pourraient aimer sa fille, sa fille à lui Ta-Yel, le rendait fou. Il ne se montrait pas moins sévère envers son fils, le jeune Kwa-Kwa, qu'il surveillait étroitement. Toutefois, Ta-Yel était fort occupé. Ses devoirs de Créateur l'absorbaient. Il refaisait continuellement les montagnes qui s'écroulaient, les arbres qui tombaient, les fleurs qui se fanaient, les hommes et les femmes qui mouraient. Pendant qu'il peinait ainsi, il enfermait sa fille dans un panier qu'il suspendait aux poutres de sa demeure à la garde de mille mouches qui devaient le prévenir à la moindre incartade, à la moindre alerte.

Le jeune Kwa-Kwa supportait impatiemment la tutelle paternelle. Tous les biens détenus par Ta-Yel lui faisaient envie. Il les désirait avec passion, surtout quand ceux-ci étaient cachés dans les grands coffres de cèdre entassés sous le toit de la maison. Les objets lumineux lui plaisaient entre tous.

Excédé par les demandes de Kwa-Kwa, Ta-Yel lui donna un grand

nombre d'étoiles dont la clarté ne parut pas assez vive à ce jeune malappris et qu'il jeta, dégoûté, dans le ciel. Bientôt Kwa-Kwa exigea la lune. Ta-Yel la lui donna. Kwa-Kwa n'en vit pas plus clair pour cela. Alors il réclama le Soleil. Ta-Yel le lui refusa, mais Kwa-Kwa s'en empara pendant le sommeil paternel. Ravi, Kwa-Kwa joua avec le Soleil et d'un coup de pied l'envoya à travers le trou à fumée qui perçait le plafond de la maison familiale. Miracle ! Soudain la Terre, plus bas, fut aveuglée par l'éblouissante lumière du jour et les hommes, heureux, rendirent grâce à Kwa-Kwa.

Épouvanté par la fureur qui ne manquerait pas de secouer son père lorsqu'il s'apercevrait du vol commis, Kwa-Kwa prit le parti de quitter le ciel et de chercher aventure sur cette planète où les hommes ne lui voulaient que du bien.



Il arriva au bord de l'Océan Pacifique, prit un bain délicieux et, pour se sécher, se frotta jusqu'au sang, sous ses plumes, avec un bouquet de chardons bleus des sables. Il aimait à voir perler son sang, signe de sa force, sachant qu'il aurait à lutter contre les créatures serves de son père, le puissant Ta-Yel.

Kwa-Kwa n'avait pas fini de se sécher lorsqu'il aperçut, nageant dans une flaque laissée par la marée, un poisson à grosse tête et tout rouge, en fait, un grondin. Kwa-Kwa avait faim et, pour attirer le grondin, parsema le bord de la flaque de coquillages bons à manger. Mais le grondin ne se laissa point abuser et continua gaîment à s'ébattre dans la flaque. Kwa-Kwa lui adressa mille paroles gentilles. Malicieux, le grondin lui rétorqua :

— menteur ! menteur idiot ! je ne suis pas dupe de tes attrapes !

Alors Kwa-Kwa ne se sentit pas de colère. Dans sa fureur, il maudit le grondin :

— Tu garderas à jamais ta grosse tête et ton corps semblable à une petite queue ! Tu resteras rouge et glissant ! Et les autres poissons te traiteront en paria. Tu seras le déshérité de l'Océan !

Cependant, la marée étant revenue, elle permit au grondin de gagner l'océan et d'échapper à Kwa-Kwa dont la faim ne cessait de croître. Le grondin nagea, en eaux profondes, jusqu'à la cité des Dauphins. Le roi des Dauphins était un souverain puissant qui réussissait à tenir en échec Ta-Yel lui-même. Les maisons de la Cité des Dauphins étaient peuplées par les âmes des morts qui attendaient d'être rappelés à la vie. Le grondin fit part au Roi des Dauphins des

dispositions dévorantes de Kwa-Kwa et le Roi prévint aussitôt toute la gent océane de se méfier.

L'événement lui donna raison. Kwa-Kwa, les entrailles déchirées par la faim, se sentait en appétit d'avaler une baleine. Il prit son vol au ras des flots et bientôt aperçut une superbe baleine bleue qui s'ébattait dans les vagues en crachant des jets d'eau. Astucieux, Kwa-Kwa, qui n'était pas de taille à affronter la baleine, s'introduisit en elle par l'orifice de l'un de ses jets et sautilla jusqu'à son cœur qu'il déchiqueta à coups de bec. La baleine mourut. Mais Kwa-Kwa avait oublié que les trous d'une baleine morte restent fermés. En dépit de la puissance de son bec, il ne put les rouvrir et devint le prisonnier de sa malheureuse proie. Il cria. Il pleura. Il se démena. Qui aurait songé à lui porter secours ?

La baleine morte finit par échouer à marée basse près d'un village indien. Enchantée, la tribu se précipita pour la dépecer et recueillir son huile et sa graisse. À la première entaille, Kwa-Kwa s'échappa au nez des Indiens et alla se cacher derrière leur village. Là, il reprit forme humaine et réapparut sur la plage comme la tribu se hâtait d'en finir pour ne pas se laisser surprendre par la marée montante. Kwa-Kwa héla les Peaux-Rouges :

— Quelle belle prise ! Vous êtes des chanceux aujourd'hui, mes braves amis !



La tribu se précipite pour dépecer la baleine et recueillir son huile et sa graisse.

Les Indiens riaient jaune, malgré l'énormité de leur butin.

— Chanceux ! Ce n'est pas bien sûr !

— Que redoutez-vous donc ?

— Imaginez qu'un corbeau est sorti de la baleine à peine l'avions-nous ouverte ! Quel mauvais présage ! Notre sorcier est sombre. Il ne sait qu'en penser.

— Un corbeau !

Feignant la plus grande surprise, Kwa-Kwa proposa ses services aux Indiens. Ensemble, ils remplirent des douzaines de coffres avec la viande et les entrailles de la baleine. Puis ils transportèrent ces coffres sous la tente du chef de la tribu afin de procéder à un partage équitable.

— Oui, oui, opinait Kwa-Kwa. Ainsi vous serez tous rassurés quant à votre chance. Vous voilà pourvus de vivres pour plusieurs mois !

Ainsi fut fait. Lorsque les Indiens se séparèrent pour se reposer avant de revenir chez le chef prendre chacun sa part, Kwa-Kwa se transforma de nouveau en oiseau et de son puissant bec porta tous les coffres au sommet d'une inaccessible montagne. Arrivé là-haut, il se régala tout seul de la baleine et prit son plaisir à se moquer des Indiens qui entendirent, grâce aux échos, les sarcasmes de leur faux-frère.

— Personne ne connaît jamais sa chance. Ah ! Ah ! Personne. Ah ! Ah ! Jamais. Ah ! Ah ! Personne.

Lorsque Kwa-Kwa eut dévoré toute la baleine volée aux Indiens, la faim le reprit et, cette fois, il se mit en quête de ce poisson qu'on appelle poisson-chandelle à cause des lumignons que l'on fabrique avec ses restes.

Les poissons-chandelles fréquentaient surtout un fjord profond dont les marées dépendaient du bon vouloir d'une vieille et puissante Aïeule. Quand la vieille levait les jambes, la marée montait. Quand elle baissait ses jambes, la marée descendait. Ainsi prévenus, ses fils, ses petits-fils et ses arrière-petits-fils procédaient à des pêches, en vérité miraculeuses.

Kwa-Kwa, qui avait enlevé son bec et ses plumes pour avoir l'apparence d'un Indien des Îles de la Reine-Charlotte, entra dans la hutte de la grand-mère :

— Accueille-moi, je t'en prie. J'ai froid et je suis bien fatigué.

— D'où viens-tu, mon ami ?

— De la haute mer où j'ai pêché beaucoup de poissons-chandelles.

— Imposteur ! Sache que ces poissons sont tous ici, à nager et à frayer dans mon fjord bien-aimé. Va-t'en ou je me fâche. Et que je ne te revoie plus !

Terrifié, Kwa-Kwa se sauva vers la plage, tout en se demandant comment il pourrait se rassasier de poissons-chandelles. Or, il aperçut

au milieu des sables une grue et une mouette qui se partageaient l'un de ces poissons dont l'Aïeule s'était débarrassée parce qu'il allait mourir.

Kwa-Kwa s'approcha de la grue et lui chuchota :

— Ma belle, la mouette te déteste. Elle dit que tu fourres volontiers ton long bec où il n'a que faire et qu'en toute circonstance ta conduite est ridicule.

Puis il s'approcha de la mouette et lui souffla :

— Ma jolie, la grue te traite de bavarde et déclare à qui veut l'entendre que tu mènes un insupportable tapage dès que la moindre parcelle de nourriture est en vue.

Furieuse, la mouette avala tout le poisson-chandelle. Frustrée, la grue lui donna un formidable coup de bec dans l'estomac. La mouette vomit le poisson dont Kwa-Kwa aussitôt s'empara. Mais, avant de s'en repaître, Kwa-Kwa l'écailla, en colla les paillettes sur son chapeau et s'en fut chez la terrible Aïeule qui se préparait justement à gigoter pour faire baisser les eaux du fjord.

Il lui dit :

— C'est toi qui as menti. Regarde mon chapeau. Plus de poissons-chandelles sautent dans les vagues qui déferlent sur la plage que tu n'en as entassés dans tes coffres.

Vexée, la vieille crut à une désobéissance de ses chers poissons. Elle leur cria :

— Allez ! Je vous abandonne. Allez ! Gagnez l'océan. Advienne que pourra ! Je vous prédis que les hommes vous mangeront.

Et c'est ainsi que, grâce à Kwa-Kwa, les Indiens se nourrissent avec joie de poissons-chandelles.



Puis, un jour, il advint que Kwa-Kwa entra dans le village où vivait la tribu des Ombres. Il avait marché si longtemps sur les grèves que ses pieds saignaient, coupés par des débris de coquillages et que sa peau se soulevait, gonflée d'ampoules dues au cuisant soleil.

La tribu vit arriver Kwa-Kwa dont la réputation de malice était faite depuis qu'il avait volé leur baleine aux Haïdas. Le chef du peuple des Ombres dit aux siens qu'il leur fallait à tout prix déjouer les ruses de Kwa-Kwa. Mais comment ? Ils se concertèrent et, comme l'exigeait leur nom, ils commencèrent par disparaître... des ombres !

Heureux d'échapper aux morsures du soleil, Kwa-Kwa entra dans la maison du chef de la tribu. L'ordre qui régnait dans la maison le

surprit. Tout y était admirablement propre et net. Aux poutres pendaient des saumons et de grasses morues. Les planches du toit avaient été écartées pour laisser passer la chaleur du dehors. Inondé de lumière, le moindre recoin de la hutte reluisait, confortable et charmant.

— Holà ! dit Kwa-Kwa. Me voici. Y a-t-il quelqu'un ?

Personne ne lui répondit. La hutte était déserte.

— Holà ! Holà ! cria Kwa-Kwa que la crainte commençait à gagner.

Il n'entendit que l'écho de ses propres cris. Sans perdre courage, il décida de fureter dans le village. Il pénétra dans d'autres huttes, y découvrit des racines de fougères, de tendres écorces, des framboises et des myrtilles, beaucoup de pots remplis de graisse, mais ne vit personne, jamais personne. Il remarqua pourtant que quelqu'un le suivait partout où il se déplaçait, quelqu'un ou quelque chose dont la présence lui coupait l'appétit.

Il revint dans la hutte du chef et, bien qu'il n'eût pas faim, ne put résister à la tentation de voler un beau saumon, un saumon bien rose et bien gras. Il grimpa jusqu'au balcon intérieur qui dominait le centre de la hutte, gagna les coffres en cèdre recouverts de douces fourrures de loutre qui renfermaient les trésors appartenant au maître du lieu et, déposant le saumon à côté de lui, s'assit confortablement pour examiner ses pieds malades. Il les pansa, puis voulut prendre le saumon pour s'en régaler. Ô surprise ! Le saumon avait disparu. C'était tellement étrange que Kwa-Kwa, doutant de lui-même, se demanda s'il avait vraiment pris ce saumon. Il descendit du balcon au rez-de-chaussée de la hutte, choisit un deuxième saumon et, l'emportant, reprit sa place sur les chaudes fourrures de loutre. Cependant il s'était aperçu qu'une silhouette n'avait cessé de le suivre, se déplaçant avec lui, montant et descendant les escaliers, doublant les gestes qu'il avait faits pour décrocher le saumon de la baguette passée au travers de ses ouïes et à laquelle il était suspendu. De sentir qu'un étranger vous épie ainsi, à la manière d'un génie maléfique, sans qu'il soit possible de le voir jamais, avait de quoi bouleverser un jeune corbeau audacieux. Engoncé dans les moelleuses dépouilles de loutre, Kwa-Kwa médita sur cette énigme. Désespérant d'en trouver la clef, il voulut se saisir de son deuxième saumon. Pftt ! Le saumon s'était évanoui. Tout de même ! Attraper des saumons et n'avoir pas de quoi manger ! Quelle situation saugrenue ! Kwa-Kwa s'y reprit encore trois fois. Le troisième, le quatrième et le cinquième saumon disparurent comme les deux premiers. Et pis encore ! Kwa-Kwa, exaspéré, les retrouva à leur place, pendus aux baguettes d'où il les avait décrochés.

Et l'ombre étrange continuait de le poursuivre...

Alors il trépigna sur le plancher de la hutte du chef, tandis que des voix sans corps chantaient :

Où iras-tu ?
Que feras-tu ?
Que mangeras-tu ?
Ô jeune et stupide Corbeau !

Écoute-nous !
Regarde-nous !
Que veux-tu de nous ?
Ô noir et affamé corbeau !

Tu marches en vain !
Tu ne vois rien.
Tu t'agites, vaurien.
Va-t'en, hou ! hou ! Vilain oiseau !

*

Épouvanté, Kwa-Kwa sautilla sur ses pieds endoloris hors de la demeure du chef de la tribu des Ombres.

Il traversa le village, toujours suivi de la silhouette et n'aperçut que des enfants qui, malgré leurs yeux vifs et leurs joues rouges, se fondaient dans l'air bleu dès qu'il tentait de les approcher.

Il ne savait pas que, du haut des cieux, son père, le puissant Ta-Yel, le regardait en coassant de rire. Quelle bonne punition il avait trouvée pour Kwa-Kwa en le dotant de son ombre !

Cette ombre allait forcer l'étourdi à réfléchir sur lui-même et sur les autres, sur les génies et sur les choses, et à se demander lequel était le plus fort, de lui ou de son respectable père ?

Kwa-Kwa finit par trouver abri dans une caverne remplie de têtes sculptées. Il reconnut le grondin, la grue et la mouette, la baleine et le poisson-chandelle, et tous les grands et petits saumons qu'il avait convoités. Tapi dans le fond de la caverne, il médita longuement sans s'apercevoir que les heures et les jours passaient. Il médita jusqu'à ce que ses pieds fussent guéris et pensa qu'ils n'avaient été si grièvement blessés par les coquillages du Pacifique que pour lui donner le goût et le temps de se comprendre lui-même.

Un matin, tout joyeux d'avoir enfin découvert qu'il lui fallait vivre de tout son corps et de toute son âme, Kwa-Kwa reprit ses formes d'oiseau et décida de rejoindre son père à tire-d'aile, tandis que son ombre le suivait plus bas, beaucoup plus bas, sans oser quitter la terre.



... Et ceux de la Jungle colombienne

I

WALALEE, LE SAUMON



OOTOOCH, l'Oiseau-Tonnerre, était gourmand. Il convoitait les fils de Walalee, le premier Saumon. Il n'en pêchait jamais assez, de ces fils solides et roses dont la chair délicieuse le rassasiait. Aussi, pour remédier à cette pénurie qui l'enrageait, eut-il un jour l'idée d'épouser Fleur-de-Printemps, la fille de la Crique-aux-Saumons. À coup sûr, il obtiendrait d'elle tous les poissons qu'il voudrait.

Mais il n'en alla pas comme Tootooch l'avait prévu. Mariée et devenue mère d'un ravissant garçonnet, Fleur-de-Printemps, que l'appétit de son seigneur et maître épouvantait, cacha ses saumons sous les rochers et déclara qu'elle ne pouvait plus lui en donner faute de savoir ce qu'ils étaient devenus. Tootooch s'aperçut du mensonge de sa femme à des débris de saumon restés entre les dents de leur garçonnet. Il se fâcha et menaça. Rien n'y fit. Fleur-de-Printemps, têtue, ne lui livra plus aucun poisson de sa Crique. Toutefois, l'époque revint de la remontée des saumons, de l'embouchure vers les sources de la Skeena, l'une des plus pétillantes rivières de Colombie. Des milliers de poissons passèrent, franchissant les rapides à contre-courant, leurs écailles étincelant au soleil.



Toostoch se fâcha et menaça.

L'Oiseau-Tonnerre les attrapait, mais au lieu de les sécher et de les garder comme provisions d'hiver, il s'en gorgeait jour et nuit, malgré les remontrances de Fleur-de-Printemps.

— Il se repaît de la chair même destinée à notre famille, murmurait-elle, désolée, en arpentant les berges de sa Crique. Quand l'hiver viendra nous mourrons tous de faim !

Pour ne point souffrir de la disette à laquelle la condamnaient les agissements de Tootooch, Fleur-de-Printemps décida de fuir. Elle empaqueta son fils dans des mousses fraîches et partit avec lui vers d'autres rives poissonneuses, sans oublier d'emporter tous les tridents et tous les filets de son insatiable époux. Désespéré, Tootooch se lança à sa recherche. En vain. Fleur-de-Printemps lui avait échappé à jamais, ayant sans doute rencontré en chemin un mari plus prévoyant.



Le chagrin ne guérit pas Tootooch de sa gourmandise. Pour trouver des poissons, beaucoup de poissons, il prit le parti de descendre la rivière Skeena. Ô surprise ! ô joie ! Voici qu'il aperçut, flottant sur les eaux, la Maison des Saumons, la maison de Walalee lui-même. Cette maison était remplie de saumons gras et frétilants. À l'aide de son grappin, Tootooch essaya de l'accrocher et de l'arrimer au rivage. Il n'y parvint pas. Il appela à l'aide. Ses cris firent surgir des bois un vieillard qui s'appuyait, pour marcher, sur une canne faite d'un tentacule de pieuvre. C'était une canne magique. Tootooch pria le vieillard de lui prêter sa canne. Le vieillard y consentit mais contre une part importante des poissons qu'il prendrait.

Fort de son arme, Tootooch la pointa vers la maison au fond de laquelle les saumons continuaient de nager, insoucians. Aussitôt le tentacule de pieuvre reprit vie, s'allongea, et de toutes ses ventouses s'appliqua contre la maison. L'Oiseau-Tonnerre tira, tira, tira. Il n'était pas assez fort. La maison resta au milieu de la Skeena au lieu de virer vers les berges de la rivière. Alors Tootooch cria aux rochers :

— Levez-vous et aidez-moi !

Mais les rochers firent la sourde oreille et refusèrent de remuer.

L'Oiseau-Tonnerre leur hurla :

— Je vous punirai ! Vous resterez fichés dans la terre, immobiles pour l'éternité.

Puis, sans se décourager, il s'adressa aux mélèzes qui se miraient dans les flots. Il les supplia doucement, humblement, de ne pas laisser partir la Maison des Saumons. Les arbres se laissèrent convaincre. Ils

attachèrent le bâton magique à leurs branches et se balancèrent dans le vent. À droite, à gauche, en arrière, en avant ! Les mélèzes finirent par tirer au rivage la Maison des Saumons.

Tootooch s'y engouffra. Il en dévora à plein bec. Il en jeta au vieillard qui reprit sa canne et s'en retourna, repu, dans son mystérieux habitacle. Il en pendit aux branches des mélèzes afin de les sécher pour l'hiver. Il en donna à ses chiens et aux autres oiseaux. Les saumons sautaient, toujours aussi nombreux dans leur maison. Alors Tootooch les lâcha tous. De leurs nageoires vigoureuses et de leurs alertes queues, ils firent diligence pour s'établir dans les plus jolies criques de la province de Colombie. Là, les petits-fils et les arrière-petits-fils de Walalee grandirent et se multiplièrent à l'envi.

Hélas pour eux ! De nos jours, les hommes s'en montrent aussi gourmands que jadis Tootooch, l'Oiseau-Tonnerre.

II

SLAG'AME, LE PAPILLON

Alors que Tootooch, l'Oiseau-Tonnerre, volait autour du monde pour y figner ses dernières créations, il rencontra Slag'ame le Papillon, qui butinait de-ci, de-là. Ils devinrent des amis tendres et décidèrent de rendre visite ensemble aux puissants chefs des Indiens. Ils se métamorphosèrent en hommes, ce qui leur était aisé, puisqu'ils détenaient les pouvoirs magiques des Dieux, et, harassés, arrivèrent un soir dans le camp d'une tribu qui habitait les belles Îles de la Reine-Charlotte, dans le Pacifique Nord. Pied-de-Bison, le généreux chef de la tribu, invita les voyageurs sous sa tente et leur fit préparer ce qu'il appelait un *muckamuck* ou grand festin.

Mais, orgueilleux de sa supériorité de premier homme-dieu, Tootooch refusa d'entrer en conversation directe avec Pied-de-Bison et pria Slag'ame de servir d'interprète. À ses hôtes, Pied-de-Bison offrit d'abord du saumon bouilli ruisselant de graisse de phoque – un plat savoureux s'il en fut jamais. Slag'ame déclara que Tootooch n'aimait pas le saumon et mangea les deux portions à lui seul. Pied-de-Bison leur proposa ensuite un tendre rôti de lion de mer, le mets favori de Tootooch. De nouveau, Slag'ame prétendit que Tootooch en était dégoûté et dévora lui-même tout le rôti. Pied-de-Bison leur présenta ensuite des gâteaux parsemés de myrtilles. Slag'ame jura que Tootooch ne supportait pas les myrtilles et engouffra les gâteaux.

Pied-de-Bison ne se connaissait pas de colère, ne sachant comment contenter Tootooch. Il n'avait plus rien à lui offrir sinon de répugnants restes de grondin.

Slag'ame décida :

— Voilà qui plaira à Tootooch.

Mais ces vieux restes de grondin répandaient une telle puanteur que Tootooch se leva, pris d'un insurmontable malaise. Une terrible dispute éclata entre le puissant chef Indien et ses invités, si bien que pour éviter d'en venir aux mains, Tootooch résolut de se remettre aussitôt en route. Sans un mot de remerciement, il sortit de la tente de Pied-de-Bison et s'enfonça dans la forêt, suivi de Slag'ame qui pouvait à peine avancer tant il avait le ventre plein.

La piste les mena jusqu'au bord d'une petite crique sur laquelle était

jetée, en manière de pont, une branlante poutre de cèdre. Tootooch s'engagea sur la poutre et traversa, sans difficulté, la crique. Mais Slag'ame ne se sentait pas le courage de suivre, alourdi et sommeillant depuis son trop abondant muckamuck. Tootooch le rassura en lui promettant de s'agripper à la poutre de cèdre afin qu'elle ne remuât pas. Alors Tootooch, qui avait mesuré la profondeur de sa trahison, brandit la poutre, la lui roula sur le corps et l'aplatit. Le malheureux Slag'ame rejeta tout le muckamuck dont, enfin, Tootooch put se repaître. Plein de force et de furie, il reprit la poutre et la roula encore deux ou trois fois sur Slag'ame qui resta définitivement aplati.

Les papillons ne se relevèrent jamais de cette défaite. Toutefois, ils n'avaient pas perdu leurs somptueuses couleurs. C'est plats et colorés qu'ils sont représentés sur les mâts-totems des Haïdas, les belliqueux Peaux-Rouges des côtes de Colombie.



III

CHEE-CHE-KA, LE VISON

Dans les forêts de Colombie, il n'était point d'animal plus industriel, ni plus rusé que Chee-Che-Ka, le vison. Un jour en se balançant, accroché aux branches d'un cèdre, il vit plus bas, au bord d'un lac, un homme qui s'affairait autour de son canot.

Chee-Che-Ka descendit de son observatoire, s'approcha du canot et s'aperçut que l'Indien allait y charger des cerfs fraîchement tués. Poussé par la gourmandise, Chee-Che-Ka salua obséquieusement le chasseur et lui proposa ses services, que l'autre accepta volontiers. À deux, ils remplirent bientôt le canot.

— *Ikt*, un. *Moxt*, deux. *Klone*, trois. *La-Kit*, quatre... criait joyeusement l'Indien en sa langue *chinook*, chaque fois que l'un des pauvres cerfs, pattes brisées et langue pendante, passait de la rive dans son embarcation.

L'Indien compta jusqu'à *Taht-Lum*, dix.

— Dix ! Dix cerfs ! pensait Chee-Che-Ka. Je vais enfin pouvoir me rassasier ! Quel est votre nom ? demanda-t-il à l'Indien.

— Plume-Verte.

Le vison offrit à Plume-Verte de l'accompagner jusqu'à son village, ce que l'Indien, encore une fois, accepta sans difficulté.

L'esquif volait sur le lac. Ravi de se reposer après sa dure chasse, Plume-Verte se contentait d'indiquer le chemin. Bientôt, à cinquante mètres des berges du lac, ils aperçurent, entre les arbres, le village de l'Indien. Ils accostèrent et tout à coup le vison, stupéfait, s'aperçut que les cerfs morts étaient transportés sous les tentes de la tribu par d'invisibles mains.

— Combien êtes-vous dans votre village ? demanda Chee-Che-Ka à Plume-Verte.

— Nous sommes trente sous chacune de nos quarante tentes, lui répondit, d'un ton mystérieux, l'Indien.

La tête tout embrouillée, les yeux fermés, Chee-Che-Ka commençait une multiplication, lorsqu'il entendit un léger bruit d'ailes. Il ouvrit les yeux. Plume-Verte avait disparu.

Chee-Che-Ka se vit seul, les entrailles tiraillées par la faim. Après un moment d'effroi, il s'enhardit, et bondissant sur la terre ferme, résolut

de pénétrer sous les tentes de la tribu de Plume-Verte. Elles étaient désertes. Mais des couteaux, des lances, des arcs et des flèches gisaient au sol. Des feux brûlaient, chauffant des pierres qui, jetées ensuite dans des marmites en bois remplies d'eau, permettraient de faire bouillir des morceaux de cerf. Chee-Che-Ka appela. Personne ! Il visita une à une les quarante tentes de la tribu. Personne ! Personne !...

Alors, son industrie et sa gourmandise l'emportant, il rechargea sans aide les dix cerfs sur le canot de Plume-Verte et repartit, de toute la vitesse de ses rames, vers sa cachette, dans la forêt.

Il n'avait pas fait deux cents mètres qu'il se sentit tiré en arrière par une corde invisible et ramené en vue du village.

Il repartit. Cette fois, ce fut au bout de cent mètres qu'il fut ramené en arrière par la corde cruelle. Il repartit encore, trois fois, quatre fois, dix fois.

Toutes ses tentatives échouèrent.

Alors, plus fatigué et plus affamé que jamais, Chee-Che-Ka en sueur, sauta dans le lac, décidé à reprendre définitivement sa forme animale. (Je m'excuse, n'avais-je pas omis de dire qu'il avait dépouillé cette forme pour se présenter à Plume-Verte ?)

Le vison nagea jusqu'à son repaire. Il ne revint jamais au village des hommes transparents et se transforma, lui-même, en proie invisible.

C'est pourquoi il est difficile à trouver et que sa fourrure paraît si précieuse aux hommes, qu'ils soient Peaux-Rouges ou Faces-Pâles.



IV

SCHWAH-KUK, LA GRENOUILLE

LE Créateur de l'Univers des Indiens Nootka vivait en des régions célestes gardées par deux grenouilles immenses qui coassaient à l'approche du moindre danger. Mais, à cause de leurs voix étonnantes, bien d'autres tâches revenaient à ces grenouilles. Elles réduisaient au silence les oiseaux dont les trilles risquaient de troubler le sommeil du Créateur et c'était elles qui descendaient en ce bas monde pour transmettre aux tribus ses ordres tout-puissants.

Sur terre, elles rendaient aux hommes autant de services qu'aux Dieux lorsqu'elles se trouvaient au Ciel. Leurs cris prévenaient les Nootka de la présence traîtresse des marécages et par temps de brouillard, leurs appels guidaient les chasseurs égarés. Elles s'appelaient toutes les deux Schwah-Kuk, se ressemblaient comme des sœurs bien qu'elles fussent mari et femme, et ne se quittaient guère.

Voici qu'un jour une brume épaisse traîna sur les eaux de la rivière Skeena. Un Indien nommé Tous-Pagaiant-Vers-Lui et sa femme flottaient à la dérive dans leur canot, perdus entre les berges invisibles de la rivière. Tout à coup, ils entendirent le couple Schwah-Kuk qui leur criait en *chinook*, le langage qu'ils comprenaient :

— À droite, à gauche, tout droit, n'ayez pas peur, je vous conduis, écoutez-moi, vous arriverez sains et saufs.

Après une longue course, Tous-Pagaiant-Vers-Lui et sa femme abordèrent en face des premières tentes de leur village. Les grenouilles sautèrent dans leur canot.

— Elles sont à moi ! déclara l'Indien.

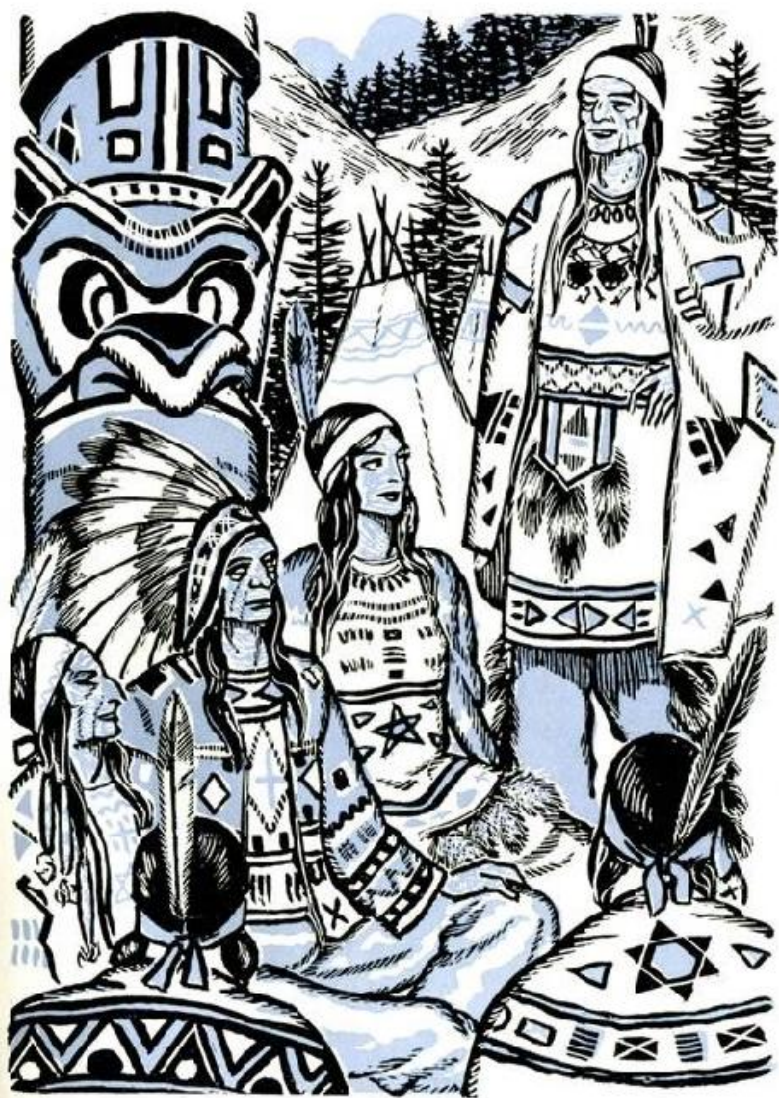
— Non, à moi, lui rétorqua sa femme.

Ils se disputèrent affreusement devant les deux Schwah-Kuk réfugiées sous un banc du canot et qui tremblaient de peur à l'idée d'être écartelées.

Brusquement, la femme de Tous-Pagaiant-Vers-Lui prit l'avantage sur son époux. Elle s'empara des grenouilles, les serra dans son corsage, sauta hors du canot et s'enfuit dans la forêt jusqu'à un joli petit lac où elle les laissa, après les avoir chaleureusement remerciées de leur aide.

Puis elle revint sous sa tente où son mari lui pardonna.

Au milieu de l'été, alors que les brumes n'étaient plus à craindre, ils préparèrent un grand festin et y convièrent les chefs des tribus du voisinage L'un d'eux, Visage-Tourné-Vers-le-Nord, apparut, le cou orné d'un collier fait de grenouilles vivantes, attachées les unes aux autres par les pattes. Elles coassaient... elles coassaient, comme au ciel les deux Schwah-Kuk, leurs ancêtres à toutes. Visage-Tourné-Vers-le-Nord expliqua à Tous-Pagaient-Vers-Lui que les coassements des grenouilles terrifiaient les ours grizzly et que, grâce à son collier, il avait pu traverser la forêt en toute sécurité. Il ne lui dit pas que ces pauvres bêtes étaient les enfants des deux grenouilles qui l'avaient sauvé, alors qu'il pagayait par temps de brume sur la rivière Skeena. Au demeurant, ne le savait-il peut-être pas.



L'un des chefs apparut, le cou orné d'un collier fait de grenouilles vivantes.

Mais les Nootka, tribu de Tous-Pagaient-Vers-Lui et les Tsimshians, tribu de Visage-Tourné-Vers-le-Nord, décidèrent de sculpter des grenouilles sur leurs mâts-totems. Ainsi seraient-ils désormais protégés des ours grizzly, comme le Créateur l'était des dangers qui pouvaient menacer le Ciel, et ceci grâce à l'esprit éternellement alerte et aux vigoureux coassements des chères petites-filles couleur d'émeraude du premier couple de grenouilles, les Schwah-Kuk.



KWEL-KWEL, LE HIBOU

Rame-Agile, un grand chef des Nootka, habitants de l'île de Vancouver, avait un fils qui pleurait sans cesse. Exaspéré, Rame-Agile chassa son fils de la maison en le menaçant :

— Le grand Hibou-Blanc ne sera pas long à venir te chercher.

La fille aînée de Rame-Agile suivit son jeune frère qu'elle aimait tendrement, car elle était effrayée de l'imaginer seul dans la forêt. Les deux enfants marchèrent longtemps sous les grands arbres lorsque, soudain, Kwel-Kwel, le grand Hibou-Blanc, leur apparut. De son puissant bec, il souleva la jeune fille et l'emporta au sommet d'un bouleau dépouillé de ses feuilles par un coup de foudre.

Tous les Nootka entendirent les cris de la pauvre fille. Conduits par son jeune frère, ils essayèrent de grimper au bouleau pour la délivrer, mais, en dépit de leur agilité, ils n'y parvinrent pas. Quand la jeune fille cessa de crier, Kwel-Kwel lui demanda de l'épouser, tandis que son petit frère mourait de chagrin à l'idée de ne plus la revoir.



Kwel-Kwel et la fille de Rame-Agile eurent un fils. Quand celui-ci atteignit l'âge de sept ans, sa mère exprima le désir de le mener chez les Nootka. Kwel-Kwel y consentit. Un grand chapeau en plumes de hibou fut confectionné pour le garçonnet et, avant le départ, Kwel-Kwel lui apprit une chanson, constamment interrompue par des cris de hibou. Puis, de son puissant bec, Kwel-Kwel transporta sa femme et son enfant, comme il l'avait promis, chez les Nootka.

La grand-mère de l'enfant, en le voyant ainsi hérissé de plumes et poussant des cris sinistres, s'épouvanta. Elle ne se rassura qu'en entendant sa fille lui jurer que cet étrange rejeton était bien son petit-fils. Alors, regrettant sa colère de jadis, Rame-Agile adopta le garçonnet avec l'arrière-pensée qu'il lui succéderait à la tête de la tribu des Nootka.

Lorsque le fils de Kwel-Kwel atteignit sa majorité, les Nootka donnèrent un grand festin en son honneur. Des présents furent distribués à tous les invités et la tribu décida de faire figurer le Hibou dans son blason protecteur.

C'est que les Nootka savaient depuis longtemps que les âmes des sorciers morts habitaient les corps des grands Hiboux-Blancs. Un Indien se garde encore aujourd'hui de répondre à Kwel-Kwel quand il hulule :

— Hou-Hou !

En effet, la seule réponse à donner serait :

— Quoi ? Quoi ?

Autrement dit :

— Que veux-tu de moi ?

Alors Kwel-Kwel ne manquerait pas de rétorquer :

— Hou... Hou ! You... You !

Autrement dit :

— Toi ! Toi !

Alors l'Indien saurait que sa dernière heure allait bientôt sonner et que son imprudente réponse lui vaudrait de passer soudain de vie à trépas.



VI

EENA, LE CASTOR

EENA était le premier des Castors, un castor gigantesque, d'une intelligence supérieure, qui pouvait vivre sous l'eau plus longtemps que tout autre animal – exploit qui lui valait le profond respect de la tribu des Kicksetti, dont Kilisnou était le chef. Eena vivait dans sa maison au fond du Lac des Saumons, une maison si astucieusement construite que personne ne pouvait en découvrir l'entrée.

Pour embrocher les saumons, Eena se servait de deux harpons qu'il avait découpés dans un tronc d'arbre avec ses dents pointues. Voici qu'un jour, au cours d'une partie de pêche, Kilisnou captura Eena et proposa aux Kicksetti de l'adopter à cause de ses hautes vertus. Ce qui fut fait au cours d'un grand festin entrecoupé de danses guerrières. Mais avant d'être pris, Eena qui redoutait les hommes et particulièrement les Peaux-Rouges qu'il connaissait bien, Eena donc, avait eu le temps de cacher ses harpons au fond de la forêt, dans un tronc creux de séquoia. Rien n'échappe à l'œil perçant des Indiens. Trois Kicksetti les découvrirent bientôt, ces armes merveilleuses, qu'ils se vantèrent d'avoir eux-mêmes fabriquées, et grâce à elles, fournirent la tribu d'une telle quantité de saumons que les festins ne cessèrent plus.

Eena aimait la justice. Il entra dans une grande colère et clama qu'il était l'inventeur de ces bénéfiques harpons. Les Kicksetti le ridiculisèrent et l'injurièrent tout en restant prudemment hors de ses atteintes. C'étaient surtout les dents pointues d'Eena qui leur faisaient peur. Alors Eena devint si furieux qu'il s'empara de ses harpons au cours du combat et les lança contre Kilisnou qu'il tua. Maints autres Kicksetti y passèrent. Puis Eena, dégoûté des hommes, se retira dans sa maison au fond du Lac des Saumons. De là, en quatre jours, il creusa un tunnel sous le village des Kicksetti si bien qu'à la première tempête, le village s'effondra dans le lac et que la plus grande partie des Kicksetti se noyèrent. Ceux qui survécurent au désastre – ô combien rares ! – furent autorisés par Eena, redevenu complaisant, à faire figurer le Castor dans les armoiries de leur clan. Désormais, Castors et Kicksetti ne font plus qu'un et se protègent les uns les autres en se parant réciproquement de leurs vertus.

VII

HO-HOUK, LE HÉRON

Ho-Houk, le héron du ciel indien, était un oiseau redoutable. Aux fêtes d'hiver, la tribu des Kwakiutl chargeait l'un des siens de se déguiser pour ressembler à Ho-Houk aussi exactement que possible. Aussi voyait-on apparaître, quand les ripailles battaient leur plein, un oiseau extraordinaire, de la taille d'un homme et dont le bec de trois pieds de long, tout en cèdre rouge, s'ornait, comme pendeloques, d'une multitude de crânes humains.

C'est que l'histoire de Ho-Houk prouvait à quel point l'animal était cruel.

En effet, voici bien longtemps que, profitant d'une belle journée d'avril, les femmes Kwakiutl avaient payé jusqu'à une petite île côtière pour y chercher de jeunes pousses et de ces racines de fougères, si délicieuses à manger lorsqu'elles parfument un ragoût de viande de baleine. Déjà, les femmes Kwakiutl avaient allumé un bon feu et bavardaient autour du pot où bouillait le ragoût. Elles ignoraient que Ho-Houk les observait du haut d'un mélèze où il s'était perché. Tout à coup l'odeur du ragoût mêlée à celle des femmes parvint à Ho-Houk. Un appétit féroce s'empara de lui.

Il aiguisa son long bec sur les branches du mélèze et tournoya au-dessus des Indiennes. Elles levèrent la tête mais ne virent pas Ho-Houk. En effet, rentrant son bec et déguisé en homme, celui-ci déjà s'approchait de leur groupe.

— Venez, bel étranger, et partagez notre ragoût, lui proposèrent-elles sans méfiance.

Pour le confort de l'inconnu, elles déployèrent une couverture sur l'herbe et lui présentèrent une portion de leur repas.

— Je ne mange pas de baleine, leur rétorqua Ho-Houk. Je ne mange que des cervelles humaines.

Et ce disant, il sortit son bec. D'un seul coup, il ouvrit le crâne de chacune de ses hôtes et se régala de son mets favori : l'intérieur tendre des durs crânes indiens.

L'une des femmes Kwakiutl échappa au massacre. Elle avait été chercher de l'eau fraîche pour ses compagnes et resta prudemment accroupie derrière un rocher pour échapper à Ho-Houk. Profitant de la

sieste de l'oiseau, elle réussit à s'enfuir. Sautant dans son canot, elle regagna le continent d'une rame rapide et prévint le chef de sa tribu.

Les hommes tinrent conseil et, furieux, décidèrent de partir en guerre contre Ho-Houk. Ils gagnèrent l'île où gisaient leurs pauvres épouses et, comme le voulait la coutume, s'enduisirent de leur sang afin d'entretenir au fond de leur cœur l'esprit nécessaire de vengeance.

Puis, à l'aide de planches de cèdre, ils construisirent une trappe au centre de laquelle ils placèrent un morceau de baleine qu'ils venaient de cuire et qui était encore tout bouillant. Puis ils se dissimulèrent sous les couverts de la forêt, sachant bien que, faute d'autres proies, le héron ne se montrerait pas difficile.

Ho-Houk se tenait sur une patte au sommet de son mélèze habituel. Il battit des ailes et descendit vers le bouilli de baleine. Pour mieux s'en saisir, il aiguïsa son bec contre les planches de cèdre qui soudain basculèrent. Bec coincé, Ho-Houk essaya de se débattre, mais en vain.

Invoquant les esprits bénéfiques de leur tribu pour soutenir leur courage, les Kwakiutl se ruèrent vers le fabuleux héron et l'occirent. Puis ils jetèrent son corps dans le feu qui grésillait encore, à cause des gouttes d'huile de baleine qui y étaient tombées.

Il ne resta rien de Ho-Houk, sinon quelques plumes que le vent fit voltiger au-dessus des arbres.

Mais avant de mourir, Ho-Houk avait fait pondre beaucoup d'œufs aux héronnes du voisinage. Sa descendance prospéra donc et figure maintenant sur les mâts-totems des braves Kwakiutl.



VIII

MATEEH, LE BÉLIER DES MONTAGNES

Temlaham était un grand Empire hérissé de montagnes et traversé en son milieu par l'impétueuse Skeena. Les arbres de cet Empire étaient immenses. De profondes gorges déchiraient ses forêts. Et de furieuses rivières bouillonnaient au fond de ces gorges, se dispersant parfois en cascades qui captaient les arcs-en-ciel. Des saumons sautaient dans toutes les rivières de l'Empire, et des multitudes de bêtes sauvages hantaient ses montagnes. C'était en cette admirable contrée que vivaient les ancêtres du clan du Bélier, – de Mateeh, le Bélier. L'Esprit-des-Cieux, responsable des destinées du Clan, avait fait promettre aux Indiens de ne point s'attaquer aux animaux de Temlaham, en échange de quoi le Clan pourrait être certain de garder à jamais son Empire.

Mais voici que les quadrupèdes, les poissons et les oiseaux de Temlaham se multiplièrent si rapidement que le Clan oublia sa promesse et se mit à les tuer sauvagement, inutilement, hiver comme été, par plaisir, mâles et femelles, petits et grands. Leurs carcasses et leurs nageoires pourrissaient par milliers dans le bel Empire où ils avaient été si heureux. C'était surtout aux cerfs et aux chèvres des montagnes que s'attaquaient les Indiens, laissant faons et chevreaux, pauvres orphelins, bêlant de peur.

Par un beau jour de printemps un jeune chasseur, nommé le Grand-Soleil-qui-fuit-de-l'Est-à-l'Ouest-guidé-par-l'Esprit-des-Cieux, aperçut une chevrette blanche qui gémissait désespérément devant le cadavre de sa mère transpercé de flèches. Grand-Soleil eut pitié d'elle, car son cœur était noble, celui d'un puissant chef. Il prit la chevrette dans ses bras, la ramena sous sa tente et l'éleva tendrement. Grand-Soleil était si attaché à la jolie chevrette qu'il ne permettait à personne de l'injurier ou de la frapper.

Plusieurs années s'écoulèrent, puis des étrangers se présentèrent au Clan. Une grande fête – un *potlatch*, comme on dit là-bas – fut donnée en leur honneur, avec danses, ripailles et prédictions de sorciers. Aucun des Indiens n'avait deviné que ces étrangers n'étaient autres que les fils de Mateeh, le bélier des montagnes – ses fils métamorphosés en hommes, pour l'occasion. Apparemment satisfaits des honneurs dont ils étaient l'objet, ces étrangers invitèrent les

Indiens à leur rendre visite. Ils leur expliquèrent qu'ils habitaient une grande hutte accrochée au flanc d'une lointaine montagne et leur promirent qu'une brillante Danse du Masque serait organisée pour les remercier de leur potlatch. Les Indiens acceptèrent la séduisante proposition des Étrangers et les suivirent vers la hutte indiquée. Toutefois, à la grande humiliation des siens qui méprisaient les animaux, Grand-Soleil insista pour emmener sa chevrette au potlatch des inconnus, et il l'emmena en effet. Lorsque les Indiens se furent assis en rond devant leur hutte, au flanc de la montagne, attendant la danse promise, les faux hommes qui étaient les Béliers Blancs, disparurent sous prétexte de veiller aux derniers préparatifs. Soudain, des grondements se firent entendre. S'amplifiant de seconde en seconde, ces grondements devinrent terrifiants. La chevrette se précipita vers Grand-Soleil, happa sa tunique de cuir et l'entraîna loin de la hutte des Béliers Blancs. Alors une formidable avalanche de rochers et de cailloux s'abattit sur les Indiens de Temlaham qui furent tous tués. Il faut savoir que les Béliers Blancs avaient repris leurs formes premières et que, de leurs pieds fourchus, ils avaient si furieusement gratté le sommet de la montagne qu'ils avaient réussi à provoquer cette avalanche vengeresse.

Le cœur en deuil, mais rempli de gratitude pour sa chevrette, Grand-Soleil se laissa encore une fois guider par la charmante bête. Ensemble ils sautèrent par-dessus les éboulis, franchirent les rivières et retrouvèrent bientôt leur chemin entre les arbres immenses des forêts de Temlaham. Ils arrivèrent sans difficulté à la côte devant la tente de Grand-Soleil dont les peaux blanches brillaient dans une prairie verte, au bord de l'eau. Peu après, Grand-Soleil se maria. Il eut beaucoup d'enfants et de petits-enfants. Pour honorer sa chevrette, il adopta Mateeh, le Bélier, comme signe distinctif de son clan. C'est pourquoi, sur le mât-totem appartenant au Grand-Soleil-qui-fuit-de-l'Est-à-l'Ouest-guidé-par-l'Esprit-des-Cieux, figure un masque indien au front orné d'une paire de cornes et dont les lèvres découvrent de longues dents jaunes sous un nez arqué, entre deux yeux aussi noirs que beaux.



Salt-Chuck-Oluk

ou

l'hydre de la convoitise humaine



'ÉTAIT aux temps peu anciens de la ruée des Faces-Pâles vers les criques aux sables pailletés d'or de la sémillante Fraser. Les Faces-Pâles remontaient la rivière, les yeux luisants de convoitise, le cœur bouillant de jalousie envers les pionniers qui les avaient précédés dans leur course vers la fortune. Ils auraient tué n'importe qui pour s'assurer un canot plus rapide ou une crique plus riche en métal jaune. Les frères ne s'aimaient plus. Pères et fils se battaient à mort. On assistait parmi eux à des drames horribles. Malédiction que cet amour de l'or ! Amour qui les dévorait !

Les Indiens regardaient avec stupéfaction les Faces-Pâles s'entre tuer pour la possession de prétendus trésors. Ni les paillettes précieuses, ni les lourdes pépites des berges de la Fraser ne les intéressaient. Ils revenaient dans leurs tribus pauvres comme devant et racontaient à leurs femmes et à leurs enfants à quelles terribles scènes ils avaient assisté chez les Blancs. Eux demeuraient prêts à partager les produits de leur chasse entre tous les membres de leur clan.

Toutefois, un Indien du nom de Chak-Chak, le Faucon, revint chez lui des criques de la Fraser chargé de pépites et de *chikimin* – lisez : de pièces de monnaie. Désormais, aussi riche que les Faces-Pâles, il gardait jalousement sa fortune. Comme eux, il ne cessait de compter ses pièces de monnaie et ses pépites, de les enterrer, de les déterrer, puis de les enterrer à nouveau après les avoir amoureusement maniées.

Dès qu'il avait trouvé de nouvelles pépites, il les mettait dans le sac qui lui servait d'oreiller. Pendant la journée, il emportait ce sac avec lui, préférant son or à ses frères, à sa femme, à ses fils, voire à sa nourriture !

Alors tout son clan se révolta contre lui. Le sorcier du clan prétendit que Chak-Chak était malade, gravement malade et que, s'il voulait guérir, il devait organiser une grande fête – un potlatch – à la fin duquel il distribuerait ses richesses aux pauvres, aux vieux et aux malades.

Mais Chak-Chak se moqua de la révolte de son clan. Il refusa de donner le potlatch et continua de s'enrichir.

Alors le grand Sagalie-Tyee, maître suprême du monde, se montra dans les deux et proféra :

— Chak-Chak est une créature ignoble ! Il reste insensible aux cris des indigents et des affamés ! Il ne veut pas partager sa fortune. Je le maudis parce qu'il a désobéi aux anciennes coutumes de son peuple !

Sagalie-Tyee reprit haleine et continua :

— Chak-Chak, pour te punir, je te transformerai en une créature honnie de tous les hommes, qu'ils soient Peaux-Rouges ou Faces-Pâles. Désormais ta tête se partagera en deux. Tu auras deux bouches pour te rassasier. Avec l'une de tes paires de mâchoires, tu mangeras les pauvres ; avec l'autre, tu mordras ton propre méchant cœur. De tes deux bouches sortira de la salive empoisonnée, qui non seulement tuera les affamés, mais aussi ta propre puissance. Ton mauvais cœur battra au centre de ton horrible corps, et celui qui percera ce cœur d'une flèche tuera, du même coup, toute convoitise parmi les Indiens.

Le lendemain de cette prophétie, au lever du soleil, les Peaux-Rouges virent une hydre gigantesque dérouler ses anneaux à la surface de l'océan. L'une de ses affreuses têtes était posée sur les falaises de Brockton Point, l'autre sur un groupe de rochers au Nord-Ouest de Vancouver.

L'on peut encore voir les trous que firent ces têtes dans les pierres de la côte. Cette apparition épouvanta les Indiens. C'était bien leur camarade Chak-Chak métamorphosé, ainsi que l'avait annoncé Sagalie-Tyee, en Salt-Chuck-Oluk, le grand serpent de mer.

Tous les jours, les têtes monstrueuses de Salt-Chuck-Oluk surgissaient des eaux et son corps, long de mille mètres, bloquait l'entrée des chenaux menant à Vancouver.

Alors les chefs des tribus de la côte tinrent conseil. Les sorciers dansèrent et chantèrent, mais le grand serpent de mer refusait de bouger. D'ailleurs, il ne le pouvait pas, car il personnifiait la convoitise passionnée des hommes pour le *chikimin*. Ah ! qui pourrait jamais détruire l'amour de l'argent dans le cœur des hommes blancs ? Qui pourrait jamais les obliger à partager leurs trésors avec les pauvres ?

Et qui pourrait jamais empêcher quelques Indiens de leur ressembler ?

Sorciers et Grands Chefs s'épuisèrent en danses et en palabres, sans réussir pour autant à éloigner Salt-Chuck-Oluk des côtes du Pacifique. Ce fut alors qu'un adolescent s'approcha d'eux et leur rappela les paroles du grand Sagalie-Tyee :

— Celui qui percera le cœur du monstre tuera, du même coup, la jalousie et la convoitise dans le cœur des hommes de sa tribu.

L'adolescent ajouta :

— Ô grands hommes de mon peuple ! Laissez-moi combattre cette ignoble créature. Je veux l'atteindre au cœur. Je veux délivrer mon peuple de sa peste !

Or, la tribu aimait beaucoup le jeune homme. Il s'appelait Tenas-Tyee – Le Petit Chef – et n'était âgé que de seize printemps. Il chassait et offrait sa venaison aux vieillards. Il tannait des peaux et des fourrures pour les donner aux aveugles et aux impotents. Il partageait avec les pauvres sa pêche et les beaux coquillages qui servaient de monnaie aux Indiens.

La proposition de Tenas-Tyee fut acclamée par la tribu entière :

— Oui ! Oui ! Pars ! Cette créature de convoitise et d'impureté ne peut être vaincue que par la pureté et la générosité dont tu es le symbole !

Grands Chefs et sorciers se concertèrent avant de consentir à ce départ.

— Va ! ordonnèrent-ils enfin à Tenas-Tyee. Combats cet ennemi de notre tribu avec tes armes les plus sûres, à savoir ta candeur et ta charité.

Alors, Tenas-Tyee se tourna vers sa mère :

— Mon absence durera quatre jours pendant lesquels je ne cesserai pas de nager. Notre clan veut que je sois méticuleusement propre pour lutter contre ce monstre pollué. Pendant mon absence, tu garniras chaque jour ma couche de fourrures neuves. Même si je ne dois pas m'y étendre, si je sais que mon lit est aussi net que mon corps, aussi pur que mon cœur, alors je vaincrai Salt-Chuck-Oluk.

— Mon fils, les fourrures de ton lit seront renouvelées chaque matin, lui répondit simplement sa mère.

Alors Tenas-Tyee quitta ses vêtements et, sans autre protection que la ceinture de cuir qui retenait son couteau de chasse, il se jeta dans l'océan. Mais le quatrième jour, il ne revint pas sur le continent. La tribu entière, réunie sur la plage, pouvait l'apercevoir nageant au milieu du détroit, essayant de repérer le centre même du serpent, siège de son cœur abominable.

À l'aube du cinquième matin, les Indiens virent Tenas-Tyee émerger des eaux, grimper au sommet de Brockton Point et saluer, de ses bras ouverts, le soleil levant.

Les semaines et les mois passèrent. Tenas-Tyee nageait à la recherche du cœur du monstre. Chaque aube nouvelle éclairait, à la pointe des rochers, son mince corps cuivré saluant le soleil. Puis Tenas-Tyee disparaissait dans les flots et, tous les soirs, au village, sa mère renouvelait les fourrures de sa couche.

L'été s'enfuit, puis l'automne, puis l'hiver. Il fallut à Tenas-Tyee quatre ans de poursuites et de recherches pour trouver le centre exact du grand serpent de mer et plonger son couteau de chasse dans son cœur maudit. L'agonie du monstre fut terrible. Son sang noir se répandit dans les eaux du détroit ; ses mouvements désordonnés provoquèrent des tempêtes avant que son corps ne commençât à se réduire et sa peau à se rider.

Bientôt, il ne demeura plus de Salt-Chuck-Oluk que ses os énormes qui sombrèrent dans les abîmes du Pacifique.

Lorsque le victorieux Tenas-Tyee nagea vers le campement de sa tribu, son jeune corps était si pur que son passage nettoya même les vagues souillées par le sang du monstre.

Et le Pacifique, qui avait été noir, resplendit à nouveau.

Tenas-Tyee pénétra sous la tente où l'attendait sa famille :

— Ô Mère, s'exclama-t-il, jamais je n'aurais pu tuer le grand serpent de mer qui gardait les détroits, ni le monstre de la convoitise parmi nos compagnons, si tu ne m'avais pas aidé en me ménageant, jusqu'à mon retour, une place fraîche et nette à notre foyer.

La mère de Tenas-Tyee regarda son fils avec amour, et lui dit simplement :

— Repose-toi maintenant, ô mon Tenas-Tyee, et dors d'un sommeil tranquille. Notre clan est rempli de gratitude envers toi et la tribu entière te reconnaîtra bientôt, malgré ta jeunesse, pour son grand Chef.



L'Île des hommes morts



lecteur, veux-tu savoir pourquoi une ravissante parcelle de terre, jetée jadis par Sagalie-Tyee dans les eaux bleues du Pacifique au large de la région de Vancouver, s'appelle aujourd'hui l'Île-du-Défunt ?

Eh bien ! voici :

La guerre sévissait alors sur toute la côte du Pacifique. De belliqueuses tribus du Nord, de sauvages tribus du Sud étaient engagées dans des combats sans merci. Ce n'étaient que batailles, assauts, incendies, tortures et mises à mort de prisonniers. Les nuages de fumée qui s'élevaient des campements couronnaient les forêts de la côte. Les canots de guerre, peints de couleurs effrayantes, encombraient les détroits marins et les embouchures des fleuves. Le puissant Sagalie-Tyee – le dieu de la paix et de la prospérité – détournait son visage de ses enfants indiens.

Parmi toutes les îles de la côte, s'en trouvait une, couverte de mousses et de fougères, agrémentée de charmants lacs intérieurs et réputée pour ses abris naturels, protégés des vents par des bois de pins et de bouleaux. Pour la possession de ce lieu idéal, les combats se succédaient sans pitié. Les sorciers des tribus du Nord la revendiquaient comme la meilleure terre pour leurs incantations initiatiques ; les sorciers des tribus du Sud prétendaient que les pierres de cette île leur conféraient des pouvoirs magiques. Si bien qu'un jour, tous les sorciers des tribus ennemies abordèrent l'île, mettant en œuvre leurs charmes les plus sûrs pour s'en chasser réciproquement. Les sorciers du Nord se retranchèrent dans les falaises qui regardaient le large ; ceux du Sud campèrent sur les rochers que l'on peut

apercevoir aujourd'hui encore des quais de la grande cité de Vancouver.



Les combats se succédaient sans pitié.

Les sorciers dansaient, chantaient, brûlaient leurs poudres magiques à qui mieux mieux. Ils allumaient leurs feux propitiatoires, battaient de leurs tambours sacrés, décidés à ne pas céder une parcelle de l'île à leurs concurrents. Cependant, sur les eaux de l'Océan, se déroulaient de furieux engagements entre les canots des tribus ennemies et la guerre faisait également rage sur le continent. Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi. Peu à peu, les guerriers des camps ennemis s'affaiblirent. Leurs muscles se relâchèrent et ils constatèrent, surpris, que le courage leur manquait pour se lever de bon matin, que leurs arcs tremblaient entre leurs mains et que leurs flèches n'atteignaient plus leurs buts. Ils tinrent conseil dans leurs camps respectifs et ne furent pas longs à conclure que c'étaient les sorciers de leurs rivaux qui les avaient ainsi affaiblis en leur donnant des cœurs d'enfants et des bras de femmes. Alors les tribus ennemies se réconcilièrent et, comme un seul homme, se dirigèrent vers l'île des sorciers. Les guerriers capturèrent tous les magiciens, les jetèrent dans leurs canots et les abandonnèrent dans une île lointaine où ils les laissèrent à leurs diableries.

Dès lors ils recouvrèrent leurs forces et tombèrent à nouveau les uns sur les autres en des combats sans pitié. Les Peaux-Rouges du Nord ont le sang chaud. Leurs tribus sont de beaucoup les plus belliqueuses, les plus vaillantes et les plus alertes. Les glaces et les neiges de leur pays les fortifient ; leurs muscles sont durs, leur endurance extraordinaire. Les guerriers du Septentrion sont des vainqueurs nés. Aussi peut-on penser que leurs chefs connaissaient le poème sur les hommes des glaces que je vais vous dire :

Un homme du Nord a-t-il jamais perdu un trône ?

Et, s'il l'a perdu, un homme du Sud a-t-il pu le lui ravir ?

Non ! Le Nord sera libre... libre... éternellement.

Quant aux hommes du Sud, ils ont pour eux leur astuce et leur stratégie. Tandis que les Peaux-Rouges du Nord surveillaient les magiciens afin de s'assurer qu'ils étaient définitivement bannis, ceux du Sud, profitant de la nuit, s'emparèrent des épouses, des enfants et des vieillards de leurs ennemis du Nord et les déportèrent dans l'île que les sorciers venaient de quitter. Leurs canots de guerre encerclèrent les falaises de l'île à la manière d'une forteresse continue. On entendait s'élever dans l'île les pleurs des femmes, les lamentations des ancêtres et les vagissements des bébés.

Les guerriers du Nord assaillirent le cercle des canots manœuvrés par leurs ennemis du Sud. Le combat se prolongea pendant des semaines. L'air était assombri par le passage des flèches empoisonnées. Des taches de sang maculaient les eaux limpides de l'Océan. Bientôt,

le cercle des canots du Sud s'amenuisa. On voyait des barques partir à la dérive : elles étaient vides ou, pis, chargées de cadavres. Les meilleurs guerriers du Sud étaient déjà tombés lorsque leur grand chef escalada un roc dominant une des plages de l'île. Essuyant des milliers de flèches, il leva les bras, les paumes tournées vers l'extérieur : c'était une demande d'entretien. Aussitôt, tous les arcs du Nord s'abaissèrent et toutes les oreilles du Nord se mirent à l'écoute.

— Ô guerriers de la côte supérieure ! clamait le grand chef du Sud, vous êtes plus nombreux que nous. Votre endurance est inégalable. Or, la faim nous guette et nous sommes décimés. Nos captifs, c'est-à-dire vos femmes, vos enfants et vos vieillards, diminuent nos réserves de vivres. Si vous refusez nos conditions de paix, sachez que nous combattons jusqu'au dernier et que, pour ce faire, nous tuerons demain matin nos prisonniers sous vos yeux, car nous ne pouvons pas continuer à les nourrir. Ou bien nous vous rendrons vos femmes, vos mères, vos vieux parents, vos enfants, mais étant entendu que, pour chacun d'eux, vous nous donnerez l'un de vos guerriers choisi parmi les plus jeunes et les plus braves et ce seront ces guerriers que nous mettrons à mort. À vous la parole ! À vous de choisir !

Aussitôt, des cris de joie partirent des canots du Nord. Des centaines de jeunes guerriers avaient sauté sur leurs pieds, la poitrine gonflée d'un glorieux enthousiasme :

— Prenez-moi. Mais libérez mon vieux père !

— Prenez-moi. Mais rendez ma jeune sœur à son clan !

— Prenez-moi. Mais lâchez ma femme et mon jeune garçon !

Le contrat fut conclu. Deux cents magnifiques jeunes combattants payèrent dans la direction de l'île, traversèrent les canots du Sud et débarquèrent. Des plumes d'aigles couronnaient leurs têtes de jeunes dieux de la guerre. Leurs bustes étaient droits. Leur démarche ferme. Leur cœur indomptable. Deux cents prisonniers furent empilés dans leurs canots à leur place. Une fois de plus, les femmes se lamentèrent, les vieillards gémirent et les enfants pleurèrent. Mais les jeunes héros à la peau cuivrée ne flanchaient pas. Il leur fallait sauver les faibles et les impuissants. La mort leur importait peu. Les prisonniers libérés furent accueillis avec joie par leurs familles. N'empêche que la fleur de leurs clans était entre les mains de leurs ennemis. Parmi ceux qui avaient consenti au sacrifice avec enthousiasme, il s'en trouvait qui avaient victorieusement traversé cinquante combats, et d'autres, adolescents, qui n'avaient tiré de l'arc qu'une seule fois, mais leur vaillance et leur esprit de sacrifice étaient les mêmes.

Menton levé, poitrine nue, les yeux pleins de défi, les guerriers du Nord se rangèrent face à une file de guerriers du Sud. Puis, d'un seul mouvement, ils déposèrent leurs armes à leurs pieds, se regardèrent et partirent d'un éclat de rire qui prouvait le peu de cas fait par eux du

sort tragique qui les attendait. Mille flèches sifflèrent. Deux cents cris de triomphe retentirent et deux cents cœurs, hardis cœurs du Nord, cessèrent de battre. Mais le lendemain matin, à l'endroit même où ils avaient tué leurs ennemis, les guerriers du Sud se trouvèrent en face d'une forêt de ces fleurs que l'on dénomme « Fleurs de Feu ». Terrifiés par l'avertissement muet des fleurs, ils payèrent silencieusement à travers les détroits. Ils disparurent vers le Sud et quittèrent à jamais la région de Vancouver.

Les Faces-Pâles appellent cette terre aux Fleurs de Feu : l'Île-Rouge. C'est leur affaire. Les Peaux-Rouges ne sont pas d'accord et dénomment ce lieu : « L'Île-des-Hommes-morts ».



L'Arche grise



LES marées du Pacifique ont percé d'une arche les falaises de l'île la plus sauvage des archipels de la Reine-Charlotte. Arche parfaite ! Arche grise, traversée par les rais du soleil ! Arche sans cesse mouchetée de flocons d'écume !

Yarada était une ravissante fille de la puissante tribu des Haïdas. Elle était désirable. Elle était courageuse. Elle était pudique. Il ne se trouvait pas un jeune guerrier des îles de la Reine-Charlotte ou du continent qui n'espérât l'emmener un jour dans sa case, mais aucun n'avait encore réussi à gagner les faveurs de Yarada.

Or, voici qu'un sorcier très puissant, très riche et très vieux – déplorablement vieux – décida que Yarada serait sa femme. Toutefois, ce même jour, un pêcheur valeureux, jeune mais très pauvre, décida également que Yarada deviendrait son épouse. La mère de la jeune fille ne savait que penser. Comme toutes les mères, elle désirait un bon établissement pour son enfant. Elle tournait et retournait dans sa tête des arguments contraires :

— Le grand sorcier est puissant ; ses trésors sont incalculables ; sa magie est irrésistible. Pourquoi ne lui donnerais-je pas ma fille ? Mais Ulka – c'était le nom du jeune pêcheur – est un beau garçon. Il est valeureux ; sa santé est excellente. Pourquoi ma fille ne lui appartiendrait-elle pas ?

En cette occurrence, les lois de la tribu des Haïdas prévalurent. Le conseil des Anciens décida que la belle Yarada devait être donnée au plus puissant et au plus riche de ses prétendants, donc au sorcier. À l'annonce de cette décision contre nature, la mère de Yarada sentit que son cœur s'amollissait comme de la cire au soleil.

— Yarada doit épouser l'homme au cœur le plus valeureux, pensait-elle dans son vertige. Il n'est pas certain que ce soit le sorcier.

Quant à Yarada, elle déclara :

— Je suis une fille de ma tribu et, comme telle, j'épouserai le plus capable de mes prétendants. La fortune ne fait pas les bons maris, mais la beauté non plus. Ni les trésors ni la jeunesse ne tiennent lieu de vertu. Ma tribu et moi-même nous jugerons, à l'épreuve, ceux qui me veulent pour épouse. Je propose que chacun d'eux lance une pierre, aussi loin ou aussi fort que possible, d'un mouvement inspiré par le sentiment qui anime son cœur : j'appartiendrai au vainqueur de ce tournoi.

— Hélas ! gémit la mère de la belle Yarada. Bien lancer une pierre n'a jamais été une preuve de valeur ! Tout au plus une preuve d'habileté !

Yarada lui répondit doucement :

— J'ai imploré le grand Sagalie-Tyee, afin qu'il m'aide à connaître ainsi mes prétendants. Que chacun lance une pierre. De cette façon seule, je pénétrerai leurs vrais sentiments.

Le vieux sorcier et le jeune pêcheur comparurent devant la tribu. Jamais le puissant magicien n'avait eu l'air aussi ridé, aussi tremblant. Certes, tel n'était pas l'époux convenable pour Yarada. Ulka, au contraire, resplendissait de courage, de beauté. Yarada, qui l'aimait déjà, aurait voulu lui donner sa main. Mais l'esprit des ancêtres l'en empêcha. Elle avait dicté ses conditions. À ces conditions, elle se tiendrait.

— Lancez chacun votre pierre, commanda-t-elle aux deux Haïda.

Le sorcier se baissa et, de ses doigts parcheminés, ramassa une petite pierre ronde. Il murmurait une incantation magique sans quitter Yarada de ses yeux ardents de convoitise. Ulka saisit une pierre plate et fisse. Ses doigts étaient frais, ses paupières pudiquement baissées. Son cœur battait d'amour pour Yarada. Ce fut le sorcier qui, le premier, s'exécuta. Sifflant comme une flèche, son projectile frappa la falaise avec une telle force que celle-ci s'ouvrit et que l'arche grise apparut aux yeux émerveillés de la tribu.

— Oh ! quelle puissance ! Oh ! quel miracle ! s'exclamaient les Haïda. La falaise elle-même plaide en faveur de notre magicien.

Ce fut avec un désespoir silencieux que Yarada vit la falaise s'ouvrir au contact de la pierre du sorcier. Elle savait que la pierre d'Ulka ne pouvait pas porter de coups surnaturels. Mais il était trop tard pour modifier ses conditions. Ulka, à côté d'elle, mince et resplendissant, fit le geste de lancer son caillou. Aussitôt le sorcier murmura des paroles maléfiques, tout en transperçant Ulka d'un regard empoisonné. On voyait, au fond de ses prunelles, son hideux pouvoir de magicien. Le caillou quitta la main d'Ulka, et suivit d'abord une trajectoire en ligne

droite ; tout à coup, comme les incantations du sorcier se faisaient plus fortes, le caillou changea de direction, resta un instant suspendu au-dessus du front de la mère de Yarada, puis tomba sur la pauvre femme avec la force d'une montagne et la tua.

— Vous êtes l'assassin de ma mère, hurla Yarada, vous, et non pas le pauvre Ulka ! C'est vous qui avez dirigé la pierre du jeune homme, alors qu'il pensait simplement à frapper la falaise encore plus fortement que vous. Vos charmes bénéfiques ont découpé l'arche grise dans les rochers du Pacifique. Soit ! Mais vous avez exercé vos charmes maléfiques sur le jeune Ulka. J'ai vu les regards terribles dont vous le transperciez. J'ai entendu vos affreuses incantations. Maintenant, je n'ignore plus rien de votre mauvais cœur. Vous avez abusé de vos pouvoirs magiques et, sans même vous soucier de mon chagrin, vous avez fait de moi mie orpheline.

Elle se tourna vers la tribu rassemblée.

— Qui de vous a vu les maléfiques regards du sorcier fixés sur le visage d'Ulka ? Qui de vous a entendu son chant de malheur ?

— Moi !

— Moi !

— Moi !

Les Haïda étaient tous d'accord. Ils ajoutèrent :

— L'air que nous respirons est empoisonné par la présence de ce sorcier. Ulka est sans reproche. Son cœur resplendit, semblable au soleil. Au contraire, le cœur de l'homme qui s'est servi de ses maléfices comme nous venons de le voir, est aussi noir, aussi froid que les heures qui précèdent l'aurore.

Alors la voix de Yarada s'éleva en un chant d'une émouvante tristesse :

Je ne marcherai plus sur cette île parfumée,
Sur l'île trouée de la grande arche grise.

Ma mère dort à jamais sur cette île verte,
Sur l'île trouée de la grande arche grise.

Mon cœur s'est brisé sur cette île féconde,
Sur cette île trouée de sa grande arche grise.

Ma vie se confondait avec la vie de ma mère sur cette île parfumée,
Sur l'île trouée de sa grande arche grise.

L'âme de ma mère s'est échappée de cette île délicieuse,
De cette île trouée de sa grande arche grise.

Mes pieds doivent la suivre au-delà de cette île fleurie,
De cette île trouée de sa grande arche grise.

Tandis que Yarada psalmodiait et se lamentait ainsi, exprimant le deuil de son cœur, elle s'avavançait lentement vers le bord de la falaise. Lorsqu'elle arriva près du précipice, elle déploya les bras, ressemblant à une mouette qui étend ses ailes et cria :

— Ulka, mon Ulka, ta main est innocente. Ce sont les charmes de ton rival qui ont tué ma pauvre mère. Je dois la suivre. Même ton amour ne peut me retenir sur terre. Veux-tu m'accompagner ? Ô mon Ulka !

Le vaillant garçon courut rejoindre celle qu'il aimait. Pendant une seconde leurs mains parurent se balancer au-dessus des flots comme deux étoiles, puis ils disparurent dans la mer.

Aujourd'hui, les pêcheurs aperçoivent parfois, au clair de lune, deux petits poissons aux écailles d'argent qui bondissent ensemble hors des vagues. Leurs corps scintillent à la lueur des étoiles et ils disparaissent aussitôt dans les flots pour en surgir ma peu plus loin en recommençant leur saut. Ces petits poissons vont toujours deux par deux. Ils sont Yarada et Ulka à la recherche de la mère Peau-Rouge qui désirait tant leur mariage.



Les Prédications du vieux sorcier

ou

l'arrivée des Faces-Pâles sur les côtes du Pacifique



OICI deux cents ans, la grande cité de Vancouver n'existait que dans les rêves de Sagalie-Tyee, le dieu des Indiens. L'image de cette belle ville ne hantait pas encore les têtes des hommes blancs. Seul un vieux sorcier Haïda savait qu'un jour les Faces-Pâles s'établiraient sur les rives de l'Océan, à l'endroit exact où s'élèverait un jour la ville qui mérite maintenant le surnom de « Reine Canadienne du Pacifique ». Et cette prévision tourmentait le vieux sorcier Haïda nuit et jour. Il en était obsédé, même quand il participait aux fêtes de sa tribu, même quand il se trouvait seul au cœur des forêts, agitant sa crécelle magique ou jouant du tam-tam pour accroître sa puissance et guérir les mourants. Plus il vieillissait, et plus nettement il entendait les voix qui, dans sa jeunesse déjà, lui avaient annoncé :

— Sur une bande de terre, entre deux chenaux d'eau salée, des hommes de couleur blanche camperont. Ils seront des centaines et, bientôt, des milliers. Les Indiens emprunteront leurs usages, vivront comme eux et finiront par leur ressembler. Ce sera la fin des grandes danses de guerre entre tribus amies, la fin des combats contre les tribus ennemies. Et il arrivera un temps où les Peaux-Rouges auront perdu toute bravoure, tout courage, toute confiance en eux-mêmes...

Le vieux sorcier détestait ces voix et haïssait ces rêves. Il mettait en

œuvre tous ses artifices pour les chasser. En vain : il n'y parvenait pas, bien qu'il fût l'homme le plus redoutable de la côte et que ses muscles fussent comparables à ceux de Leloo, le Loup des Forêts, sautant à la gorge des élans pour y planter ses crocs. Le vieillard pouvait se passer de nourriture pendant plusieurs jours, se colleter avec les ours grizzly, lutter contre les vents furieux ou les hautes vagues et, à lui seul, anéantir des tribus entières. Sa force, sa détermination étaient celles d'un géant. Rien ne l'effrayait, ni sur terre ni au ciel. Seul, le rêve qui lui annonçait l'arrivée des Faces-Pâles sur les côtes de l'Océan l'épouvantait. Il allait de case en case, contant aux gens les plus belles histoires de la côte. Il s'arrêtait au bord des rivières où se pressaient les saumons et où venaient boire les caribous. Il escaladait les montagnes, jeûnait, chantait ses mélodies magiques, à midi, à minuit... mais hélas ! Sagalie Tyee lui avait donné le pouvoir de connaître l'avenir ! Toujours, il voyait cette étroite langue de terre entre ses deux chenaux salés et, sur ce mince territoire, s'élever de hautes maisons de pierre. Il voyait de longues rues border ces maisons – de longues rues remplies de Faces-Pâles courant dans tous les sens à des affaires qui semblaient les passionner. Il voyait aussi d'énormes bateaux, non pas silencieux comme les canots des Indiens, mais assourdissants, fendre les courants de l'Océan avec une miraculeuse aisance. Il voyait enfin ces hommes blancs s'établir dans ses chères forêts, lancer dans les rivières d'immenses filets à poissons et surtout, il entendait leurs interminables discours, car ces étrangers étaient d'impénitents bavards.

Alors, le magicien Haïda tombait en prière :

— Je suis vieux, ô Sagalie-Tyee. Bientôt je mourrai et rejoindrai mes ancêtres au Pays-des-Chasses-Bienheureuses. Oh ! conserve-moi ma force au-delà de la mort ; conserve-moi, je t'en prie, mon indomptable courage afin que ma tribu y puise la volonté de contrecarrer la suprématie des Faces-Pâles. Que je vive à jamais pour ma tribu ! Et que tu caches cette tribu, afin qu'elle ne soit pas détruite par les hommes d'une autre couleur.

Un jour, après avoir ainsi prié Sagalie-Tyee avec toute la ferveur dont il était capable, le vieux sorcier descendit des montagnes, sauta dans son canot et pagaya loin, très loin, vers le Nord, fendant le Pacifique coloré de rose par le soleil couchant. À la tombée de la nuit, il aperçut une île noyée de brumes et gardée par d'inaccessibles falaises grises.

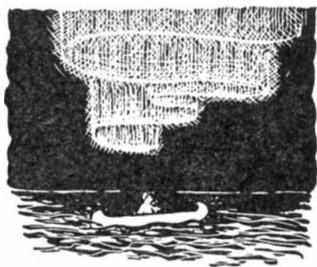
Dès qu'il mit pied à terre, sa force et son courage l'abandonnèrent. Il lui sembla que tout flottait autour de lui, les rochers et les nuages, les sables, les fougères et les pins qui couronnaient les crêtes. Le paysage était devenu si transparent que le vieux sorcier ne sut plus exactement où il se trouvait. Il prit peur. Faible comme un enfant, il se traîna

jusqu'à son canot. Essoufflé, ruisselant de sueur, il réussit cependant à regagner le continent et à retrouver son village. À peine pouvait-il encore parler. Néanmoins les Haïdas se pressèrent autour de lui et le questionnèrent avec passion. D'où venait-il ? Quelles avaient été ses aventures ? Avait-il rencontré des animaux gras, des monstres et d'autres sorciers ? Tootooch l'avait-il eu en sa bonne garde ? Le sorcier leur décrivit l'île mystérieuse où il avait abordé et les supplia de partir à sa recherche. Les Peaux-Rouges y retrouveraient le courage, l'audace et la puissance qu'il y avait laissés et pourraient en user sans jamais l'épuiser. Ils maîtriseraient ainsi les Faces-Pâles et pourraient s'en débarrasser.

Ayant donné aux gens de sa couleur cet ultime conseil, le vieillard s'endormit dans sa case. Au matin, il ne se réveilla pas. Les Haïdas constatèrent qu'il avait quitté ce bas monde et surent qu'il avait gagné le Pays-des-Chasses-Bienheureuses.

Nombreux furent les Indiens qui cherchèrent alors l'île mystérieuse dont leur avait parlé le vieil homme et qui se trouvait quelque part, battue par les eaux du Pacifique, dans la direction du Nord. Bien que guidés par la lumière des aurores boréales, ils ne réussirent point à l'apercevoir. Et pourtant ils savaient que s'ils parvenaient à l'accoster, ils y retrouveraient les vertus qui animaient leur race avant l'arrivée des Faces-Pâles.

Cependant les années passent et l'île mystérieuse n'a jamais été retrouvée. Bientôt, il sera trop tard, car les Faces-Pâles pullulent... pullulent...



III. LÉGENDES DES INDIENS DU MACKENZIE

Les hommes de minuit-moins-le-quart

Le titre de cette préface aux légendes des aborigènes de la grande plaine centrale du Canada est inspiré d'une anecdote qui m'a été contée comme je remontais la route stratégique qui relie, depuis 1942, les États-Unis à l'Alaska à travers les forêts vierges, les marais glacés et les Terres-Stériles du Canada sud-arctique.

Parmi les équipes militaires qui construisirent la route, se trouvait un bataillon de sapeurs nègres recrutés en Floride. Les Peaux-Rouges qui hantaient la région n'avaient jamais vu d'hommes à la peau noire.

— Oh ! s'exclama le premier Loucheux qui rencontra un nègre, toi, tu es un « homme-de-minuit ! »

Mais le nègre qui n'avait, lui, jamais rencontré d'homme au sombre teint de cuivre, rétorqua vivement au Loucheux :

— Si moi, je suis un « homme-de-minuit », toi, tu es un « homme-de-minuit-moins-le-quart ! »

Les légendes réunies ici appartiennent toutes à la tradition orale de ces hommes si pittoresquement définis par le sapeur américain de Floride – à savoir : les Loucheux, les Peaux-de-Lièvre, les Flancs-de-Chien, les Couteaux-Jaunes et les Castors, les Cris et les Pieds-Noirs. Ce sont de pauvres gens. De même que les Mangeurs-de-Viande-Crue et les adorateurs de l'Oiseau-Tonnerre, ils se battent sans relâche contre la faim, le froid, l'obscurité hostile. Leurs légendes traduisent leurs quotidiennes tragédies. Elles expriment aussi leurs, désirs, leurs rêves, leurs obscures origines asiatiques et le choc psychologique ressenti lors de l'invasion, même bénéfique, de la civilisation blanche. L'étrange parenté de plusieurs de ces légendes avec les traditions bibliques, ou les personnifications de la mythologie méditerranéenne, doit être soulignée. Je dois beaucoup à l'érudition du grand américaniste Émile Petitot, Oblat de Marie-Immaculée, qui vécut dans la région du Mackenzie de 1862 à 1882, apprit les langues de ces diverses tribus et publia de nombreux ouvrages linguistiques ou folkloriques, résultant de son expérience de missionnaire et de savant.

Le déluge des Peaux-Rouges



U commencement des temps vivait un vieux magicien qui, par sa puissance, opérait des prodiges. Mais un poisson avait pris ce vieillard en haine. Sitôt que l'homme paraissait sur la mer dans sa pirogue, le monstre marin fondait sur lui et cherchait à le détruire. Plus même : à force de se remuer, de bondir, de frapper les flots de sa queue, le monstre produisit de si terribles vagues que l'eau monta sur la terre et y causa une inondation générale.

Le vieillard construisit un grand radeau sur lequel il recueillit un couple de tous les animaux et, par ce moyen, préserva sa vie ainsi que celle des habitants de ce monde.



Le monstre marin fondait sur lui et cherchait à le détruire.

Cependant, le poisson remuant toujours, l'eau avait fini par recouvrir non seulement les plaines, mais les plus hautes montagnes. Il n'y eut plus de terre ferme.

Rusé, le vieux magicien députa, au fond de l'eau, le canard plongeur appelé Pitwan, afin qu'il y soulevât la terre. Mais la terre était si profondément submergée que Pitwan ne put l'atteindre et se noya.

Alors, le vieillard chargea Muskwatsh, le rat musqué, de la même tâche. Après être demeuré longtemps sous l'eau, le rat finit par réapparaître, sa petite gueule pleine de vase. Le sorcier s'empara de cette vase, en forma un disque qu'il affermit et plaça sur l'eau.

Le disque flotta, semblable à ces nids ronds que construisent les rats musqués sur les marais gelés. Puis le disque enfla et prit la forme d'un monticule. Le vieillard souffla dessus à perdre haleine. Le monticule grandit à vue d'œil. Puis, le soleil l'ayant durci, il forma un tout solide, sur lequel le magicien déposa les animaux à mesure qu'il y trouvait place pour eux.

Enfin, il débarqua lui-même et en prit possession.

Telle est l'origine de la terre que nous habitons présentement.



La Femme-du-Matin

ou

les premiers Loucheux



U commencement du monde, il se trouva deux frères qui demeuraient seuls sur la terre. Le plus jeune aimait à se promener nu. Il allait et venait, dedans, dehors, dépouillé de tout vêtement. Son occupation préférée était de fabriquer des flèches. L'aîné, qui chérissait son frère cadet, lui dit, une nuit qu'ils étaient couchés :

— Mon petit frère, perce-moi l'aisselle avec l'une de tes flèches.

Le cadet lui répondit :

— Je ne veux pas faire cela, mon frère aîné.

— Ah ! mon frère cadet, se moqua l'aîné, tes flèches sont sans force. C'est pourquoi tu ne veux pas m'en frapper, car si tu m'en frappais, tu sais bien qu'elles ne me perceraient pas.

Piqué par ce défi, le cadet prit son arc, le tendit contre son frère, lui transperça la poitrine d'une flèche et le tua.

Leurs parents pleurèrent amèrement et le frère cadet – celui qui avait l'habitude d'aller tout nu – pleura aussi. Ne pouvant calmer son désespoir d'avoir si sottement assassiné son aîné, il sortit de la tente, et s'en alla pour ne plus revenir.

Ses parents le cherchèrent en vain. Il avait disparu à jamais. Après son départ, sa mère donna naissance à un troisième garçon, le jeune Loucheux, qui grandit en force et en beauté et dont voici l'histoire :

Loucheux, dès qu'il fut en âge de chasser, se montra particulièrement habile. Il tuait, tous les jours, beaucoup d'animaux

gras et ravitaillait ainsi le village. Une pensée ne cessait de le préoccuper :

— Qu'est devenu mon frère, celui qui a disparu dans la toundra ? Il faut absolument que je le retrouve. Je ne veux pas rester le seul fils de mes parents.

Donc, étant allé, un jour, à la chasse sur les bords de la Grande-Eau, il y entendit un grand plongeon arctique qui prenait ses ébats.

— Pourquoi ce plongeon crie-t-il si fort ? se demanda Loucheux. Sans doute voit-il des rennes et en a-t-il peur ? Ses cris ne s'expliquent pas autrement.

En effet, Loucheux aperçut, dans les fourrés, des traces de rennes. Il s'élança sur leur piste, vit un grand troupeau de ces animaux qu'il poursuivit et qui le ramenèrent sur les bords de la Grande-Eau, lac immense et couvert d'oiseaux. Loucheux se dissimula pour les guetter et les tuer. Tout à coup, il remarqua, au large des rives du lac, une chose noire qui ressemblait à une tête d'homme sortant de l'eau.

Intrigué, il attendit longtemps que cet objet se déplaçât et finit par distinguer la tête d'un homme très grand qui se tenait debout dans l'eau. Cet homme cachait sa tête derrière les touffes de joncs, s'approchait des oiseaux, leur saisissait les pattes et les attirait sous l'eau où il leur tordait le cou. Loucheux se mit à la recherche des vêtements de cet étrange chasseur et les trouva en évidence, pliés en tas sur le rivage. Loucheux se cacha près de ces vêtements et bientôt vit l'inconnu, satisfait de sa chasse aquatique, sortir de l'eau, se diriger vers le lieu où il avait laissé ses habits et s'en revêtir.

Alors Loucheux, se montrant, courut vers l'étranger, le serra contre sa poitrine et l'embrassa en lui disant :

— Il y a longtemps qu'un enfant tua son frère aîné et se sauva après l'avoir tué. Ne serait-ce pas toi ?

— Hélas ! oui, dit l'autre. C'est moi.

— Eh bien ! apprends que je suis ton frère cadet et que je te cherche depuis longtemps. Maintenant que je t'ai trouvé, je ne te quitterai plus... Oh ! plus jamais.

— Hélas ! mon frère, je ne suis plus un homme comme les autres. J'ai épousé une femme invisible et très puissante qui ne tolère la présence d'aucun autre homme que moi. Son odorat est subtil. Elle reconnaît au flair les gens de loin et leur échappe, Crois-moi, ne me suis pas et retourne aussi vite que possible chez nos parents.

Mais le cadet :

— Je ne m'éloignerai pas de toi, mon frère. Je veux voir la femme invisible.

Alors, les deux frères se dirigèrent ensemble vers la demeure du plus âgé, lequel, tout en cheminant, instruisit Loucheux :

— Ta belle-sœur est terrible. Je vais donc lui parler en premier et lui

demanderais : « Je viens de retrouver mon frère. Consens-tu à ce qu'il demeure avec nous ? » Tu agiras selon ce qu'elle me répondra.

Mais le frère aîné de Loucheux ne lui avait pas dit toute la vérité. En fait, il avait épousé deux femmes. L'une, l'épouse proprement dite, celle qui se tient toujours assise près de la porte de la tente, s'appelait la Femme-du-Soir. L'autre, la concubine, celle qui se tient d'habitude au fond de la demeure, s'appelait la Femme-du-Matin. Sous la fort belle tente de l'aîné, il y avait du gibier en abondance. On y entendait des voix féminines, mais on n'y distinguait aucun être humain. En entrant, l'aîné s'écria :

— Or, sus, mes femmes, donnez-nous de la viande à manger, car cet homme est mon frère cadet que je viens de retrouver.

Alors quelqu'un prit de l'excellent pémican, le plaça dans une sébile reluisante de propreté et approcha le plat du nouvel arrivant. Mais ce quelqu'un on ne le vit pas. C'était la Femme-du-Soir.

Les deux frères mangèrent de bon appétit. Après le repas, la Femme-du-Soir, toujours invisible, quitta la tente et l'autre épouse, la Femme-du-Matin, prenant la place de sa rivale à côté de la porte, produisit le jour. Mais au soleil descendant, la Femme-du-Soir revint et, aussitôt, la nuit tomba. La redoutable Femme-du-Soir apportait beaucoup de gibier, produit de sa chasse. On prit un nouveau repas, puis l'on se coucha. Mais le jeune voyageur n'aperçut aucune femme à côté de son frère aîné.

Celui-ci insista auprès de Loucheux :

— Mon frère, nos parents sont encore en vie. Retourne vers eux, afin de leur venir en aide. Inutile que tu t'attardes ici. Tu n'as même pas vu tes belles-sœurs !

— Non, mon frère, protesta Loucheux. Je ne veux pas repartir. Je désire demeurer près de toi.

À ce moment, la Femme-du-Soir s'apprêtant à sortir, Loucheux l'entrevit, enfin, un instant. Ses vêtements étaient resplendissants. Le soir venu, la Femme-du-Matin sortit à son tour dans la toundra et il put également l'entrevoir un instant. Loucheux dit alors à son aîné :

— Voilà que je commence à voir tes femmes, mais seulement de dos et quelques instants.

— Mon cadet, lui répondit l'aîné, je ne t'ai pas encore tout raconté. Après avoir quitté nos parents, j'ai failli mourir dans les Terres-Stériles. Je suis alors parti pour la lune où j'ai pris ces femmes. Elles appartiennent à la race lunaire et c'est pourquoi tu ne peux les voir. Elles ne sont pas de la même nature que toi.

Loucheux demeura encore deux autres jours et deux autres nuits avec son aîné, dont il parvint alors à voir parfaitement les deux épouses. Elles étaient blanches comme neige.

L'aîné lui dit :

— Mon cadet, tes belles-sœurs sont satisfaites de toi, c'est pourquoi elles se laissent voir.

Or, c'était en automne que le cadet avait retrouvé son frère aîné. L'hiver arrivait à la vitesse d'un élan poursuivi par un essaim de frelons.

L'aîné dit :

— Loucheux, mon beau-père, le Vieillard-Lune, vient de m'envoyer l'ordre de m'en retourner en sa terre. Il te donne mes deux épouses. Prends-les.

Tu les emmèneras chez nos parents. Mais laisse-moi te donner un avis – un conseil formel. Garde-toi et défends-leur, sur le chemin du retour, de jamais passer sur la glace.

Ayant ainsi parlé, l'aîné partit pour la lune tandis que le cadet reprenait la route de sa patrie, accompagné de la Femme-du-Matin et de la Femme-du-Soir. Ils arrivèrent ainsi tous trois auprès d'une chute d'eau. Un portage – piste de transport – fort court évitait le danger de passer sur la glace des lacs voisins pour contourner la chute d'eau. Obéissant au Vieillard-Lune, Loucheux s'engagea sur la piste du portage.

— Pourquoi mes deux femmes ne me suivent-elles pas ? se demanda-t-il soudain. Loucheux revint sur ses pas et se mit à leur recherche. Il les aperçut qui arrivaient en passant sur la glace du lac d'en haut. Mais, comme leurs pieds étaient chauds, la glace fondait sous leurs pas. Loucheux entendit un craquement sinistre. Une crevasse s'ouvrit à la surface du lac. Englouties, ses femmes se noyèrent sans qu'il fût possible de leur porter secours.

Loucheux suivit alors les traces de son frère et, bientôt se trouva devant le Vieillard-Lune. Bien que furieux, le vieillard consentit pourtant à lui donner deux autres filles en tout semblables aux premières, et Loucheux redescendit sur terre avec ses nouvelles compagnes.

Or, celle qui était assise à la porte de la tente, la Femme-du-Soir, haïssait Loucheux. Elle refusait de travailler pour lui et ne lui adressait jamais la parole. Le jour venu, elle disparaissait et ne revenait que le soir, revêche et mécontente.

— D'où viens-tu donc ? lui demandait son mari.

Elle ne daignait pas lui répondre. Alors Loucheux l'épia en la suivant de loin. Il la vit entrer nue dans un marais noir. Là, elle se tint debout, tandis qu'un serpent s'enroulait autour d'elle. Témoin de cette abomination, Loucheux s'enfuit, épouvanté, laissant en son marais sa Femme-de-la-Nuit.

Le lendemain, ses deux épouses étaient à leur poste, comme de coutume. Celle qui aimait Loucheux s'absenta vers le soir, à son tour. Loucheux la suivit également et se cacha pour l'observer. Il la vit

assise nue sur un lit de gelinottes des neiges ; une foule de petites gelinottes étaient suspendues à ses mamelles qu'elles tetaient.

Revenu chez lui, Loucheux se garda de parler de ce qu'il avait vu, mais il y réfléchit longuement.

Quelque temps après, il était assis dans sa tente, occupé à fabriquer des flèches, lorsque ses deux femmes entrèrent, portant chacune leurs enfants cachés sous une couverture.

— Que je les voie ! s'exclama Loucheux.

Soulevant avec sa flèche l'une des couvertures, il vit que les enfants de la femme qui l'aimait étaient tous blancs et jolis. Leur nez était percé des tuyaux des plumes de cygne, dont leur mère les avait ornés. En un mot, c'étaient de beaux enfants.

Loucheux les contempla et les recouvrit en souriant. Il regarda alors les enfants de sa méchante épouse. Ah ! c'étaient des hommes-serpents, noirs, hideux, le visage troué d'une énorme gueule béante. Frappé d'horreur, Loucheux les transperça de ses flèches si bien qu'ils moururent tous. La Femme-du-Soir se mit dans une colère terrible. Loucheux ne lui répondit pas et s'en alla tranquillement à la chasse aux lièvres blancs. Il en prit au lacet et revint sous sa tente afin que ses femmes lui apprêtassent sa nourriture. La Femme-du-Soir ne voulut pas manger les lièvres blancs. Elle les prit, leur enfonça du pémican dans les oreilles et aussitôt ceux-ci, ressuscitant, se sauvèrent dans la brousse.

— Quelle méchante compagne ! s'écria Loucheux, indigné de perdre sa chasse.

Alors, pour l'éprouver une dernière fois, Loucheux affecta d'être malade et se coucha.

— J'ai mal au ventre ! gémissait-il.

Sa méchante femme lui fit boire une immonde mixture qui ne lui fit heureusement aucun mal. Mais, Loucheux leva le campement dès le lendemain. Alors la Femme-du-Soir dit à sa rivale, la Femme-du-Matin :

— Puisque tu es seule à posséder des enfants, va-t'en avec ton mari. Quant à moi, je suis décidée à demeurer ici.

Ce disant, elle se sauva dans les marais et disparut. Depuis lors on ne sait ce quelle est devenue. Lorsque les agents de la Compagnie de la Baie d'Hudson arrivèrent dans la région du Mackenzie, la tribu Loucheux crut que c'était la méchante Femme-du-Soir qui s'en revenait, métamorphosée ! Alors Loucheux, dégoûté des femmes lunaires, résolut d'abandonner même l'épouse qui l'aimait et fit diligence pour retourner sans elle chez ses vieux parents. Mais la Femme-du-Matin s'attacha à ses pas. Malheureusement la pauvre ne marchait pas aussi vite que son époux. Loucheux levait toujours le campement avant qu'elle n'arrivât et elle n'atteignait l'emplacement

du bivouac qu'après le départ du fugitif.

Poursuivant ainsi l'infidèle, elle parvint sur les bords d'un grand lac. Son mari avait déjà allumé du feu sur l'autre rive. Elle courut, mais avant qu'elle ait eu le temps de contourner le lac, Loucheux avait déjà levé le pied.

La Femme-du-Matin se dit alors :

— Je vais user de ruse.

Donc, le soir venu, tandis que son époux campait sur la rive opposée d'un autre lac, elle en fit courageusement le tour, se dissimulant d'arbre en arbre. Quand elle arriva au bivouac, Loucheux avait déjà chaussé l'une de ses raquettes et était occupé à mettre l'autre.

— Comment ! Tu m'abandonnes vraiment ! lui dit-elle. Tu veux partir sans moi !

Ce disant, elle saisit Loucheux par les jambes, se cramponna à ses genoux et jeta devant lui tous les enfants qu'elle portait avec elle. Alors le cœur de Loucheux s'ouvrit à la pitié. Il reprit sa bonne et brave Femme-du-Matin et ne la quitta plus. La Femme-du-Matin, devenue la véritable épouse de Loucheux, devint ainsi la mère de l'illustre tribu des Loucheux.



Etchoguen, le premier navigateur



ETCHOGUEN, le nautonier, fut le premier homme qui construisit un canot. Il choisit des écorces propices et en fit l'essai. Il arracha d'abord l'écorce d'un sapin, la jeta dans l'eau, sauta par-dessus et la suivit au fil du courant. Elle coula au fond. Il arracha alors l'écorce d'un bouleau, la jeta dans la même rivière, sauta par-dessus et la suivit le long des berges. Elle flotta à merveille. Il la choisit donc pour en fabriquer son canot par la vertu de sa magie. À cet effet, il grimpa au sommet d'un grand arbre, s'y lia et y dormit. Au même moment se trouvèrent déposés au pied de cet arbre les flancs et les éclisses du futur canot. Etchoguen dormit une seconde nuit au sommet de son arbre. À son réveil, la pirogue se trouvait construite. Il la mit à l'épreuve, mais elle faisait eau de toutes parts.

Etchoguen remonta sur son arbre pour y passer une troisième nuit. Le lendemain, le canot se trouva calfaté et ses avirons préparés. Le navigateur s'y installa alors et descendit la rivière qui n'était autre que le grand fleuve Yukon.

En ces temps reculés, la loutre et la souris demeuraient ensemble. Le nautonier arriva chez elles. La loutre lui servit à manger un plat de viande pilée qui ressemblait à de la poussière rouge. C'était de la chair humaine séchée et pulvérisée par la souris. Personnification du diable, la loutre dit à Etchoguen :

— En descendant le courant, tu ne boiras point l'eau du fleuve. Je te le défends. Tu ne boiras que l'eau du torrent qui s'y jette.

Le nautonier remonta dans son canot, tandis que la loutre courait le long du rivage. Bientôt, Etchoguen cria à l'animal :

- Est-ce ici le torrent ?
- Non, plus bas.
- Est-ce ici ?
- Encore plus bas.
- Enfin, est-ce la petite rivière que voici ?
- Non, te dis-je, le torrent est bien plus loin, en aval.

Etchoguen continua de ramer, mais bientôt il ne trouva plus dans le fleuve que des cadavres infects, des crânes, des ossements, des morts qui flottaient. Et la loutre courait toujours le long de la grève en suivant son canot. Pour éviter la compagnie d'une bête aussi néfaste, le nautonier se rapprocha de l'autre rive du Yukon. Mais la loutre traversa le fleuve à la nage, atteignit cette rive avant lui et l'attendit. Ne sachant plus comment se frayer passage au milieu des cadavres flottants, Etchoguen dit à la loutre :

— Passe et repasse devant mon bateau. Fraye-moi un chenal.

La loutre obéit au nautonier. Elle nageait au milieu des morts. Etchoguen la suivait, voguant à travers le dédale des îlots formés par les cadavres amoncelés. Il finit par trouver un coin de terre où camper et y dormit fort longtemps.

Le lendemain, pour apaiser sa faim, il tua deux castors et, à la fin de la journée, bivouaqua de nouveau. Puis il repartit en canot et aperçut un homme qui attrapait du poisson à l'aide d'un trident. Etchoguen se métamorphosa aussitôt en brochet, monta à la surface de l'eau et s'y reposa au soleil. L'homme au trident voulut l'atteindre et crut le percer mais n'enfourcha qu'une masse limoneuse...

Le nautonier reprit sa forme première et vogua à la recherche des hommes. Or, dans le Bas-Yukon demeurait un géant nommé : le Violent. Il avait une femme et une fille. Le nautonier entra chez lui, et comme il était absent, s'installa sans vergogne.

Tout à coup, le Violent revint en pirogue. Or, sa femme avait bien prévenu Etchoguen :

— Si mon mari survient, saute dans ton canot et sauve-toi aussi vite que possible.

Le nautonier repartit donc sur le Yukon, poursuivi de la rive par les chiens du Violent qui aboyaient à sa mort. Assis dans son canot, il se balançait sur les flots. Il se balançait... se balançait... De telles vagues en résultèrent que, tout à coup, les berges du fleuve furent inondées. L'eau gronda, les torrents mugirent. La terre disparut. Épouvanté, Etchoguen aperçut comme un gigantesque fétu de paille flottant sur les courants en furie. Il y pénétra et s'y calfata, car son canot avait sombré. Il flotta dans son étui de chaume jusqu'à ce que les eaux se fussent évaporées et finit par mettre pied à terre sur le sommet d'une montagne où il avait accosté.

Etchoguen demeura longtemps sur cette haute terre, rocher à pic qui

domine le fort Mac-Pherson, dans les Montagnes Rocheuses. En aval du fleuve, deux rochers, formant comme une écluse, émergèrent bientôt. Etchoguen s'y posta et le fleuve passa entre ses jambes comme entre les piles d'un pont. De ses mains trempées dans l'eau, il saisissait au passage les cadavres des noyés, de la même manière que l'on prend le poisson avec un trémail.

Toujours plus bas, vers la mer des Castors, Etchoguen rencontra une hydre couchée au milieu du fleuve. Les courants s'engouffraient dans sa gueule. Entraîné par la force de l'eau, Etchoguen traversa le corps de l'hydre de bout en bout. Ce fut son dernier exploit de navigateur.

Cependant, Etchoguen ayant débarqué, se mit à la recherche des créatures qui auraient pu survivre. D'hommes, il n'y en avait plus. Seul, un corbeau, perché sur la falaise, dormait, repu, sur une patte. Le nautonier escalada la falaise, surprit le corbeau dans son sommeil et l'enferma dans un sac avec l'intention de le tuer.

Alors le corbeau lui dit :

— Je t'en prie, ne me précipite pas en bas de cette falaise, car si tu le faisais, je ferais disparaître tous les hommes qui demeurent encore en ce bas monde et tu te trouverais seul sur terre. Aie pitié !

En dépit de ses supplications, Etchoguen jeta le corbeau en bas de la falaise et y laissa ses os épars. Alors la prédiction du corbeau s'accomplit. Bientôt, le nautonier crut entendre des voix d'hommes qui s'amusaient pendant la nuit, car le solstice d'été était venu, époque durant laquelle, le soleil ne se couchant pas, les nuits se passent en ripailles. Mais Etchoguen ne vit personne. Il voyagea longtemps et au loin, pour trouver des hommes. En vain. Personne ! Personne !... Les tentes étaient vides et la terre dépeuplée. Etchoguen aperçut seulement, étendus sur la vase, une loche et un brochet qui se chauffaient au soleil. Il revint donc vers le cadavre du corbeau dont les ossements blanchis gisaient épars au pied du rocher d'où il l'avait précipité. Il réunit ses os, il les rapprocha, les raccorda du mieux qu'il put, il étendit sur eux une couverture, souffla puissamment dessus et, par ces effluves magiques, rendit sa chair et son âme à l'oiseau. Mais il n'avait pu retrouver l'un des doigts du corbeau, si bien qu'en ressuscitant, l'oiseau n'eut que trois doigts aux pattes.

Le nautonier avait agi ainsi pour que le corbeau l'aidât à repeupler la terre. Ils allèrent donc sur la plage où le brochet et la loche, ventre contre limon, dormaient au soleil.

Le corbeau dit à Etchoguen :

— Toi, perce le ventre du brochet, tandis que je percerai celui de la loche.

Etchoguen ayant percé les flancs du brochet, il en sortit une foule d'hommes. De son côté, le corbeau ayant percé les flancs de la loche, il en sortit une multitude de femmes.

Ce fut ainsi, dit-on, que la terre se repeupla.



Etchoguen et les deux Géants



ETCHOGUEN eut encore une foule d'aventures. Étant un jour parti à la chasse, il aperçut le terrier d'un porc-épic gigantesque. Il y pénétra, tua le porc-épic et le fit rôtir sous terre. Du dehors, on vit sortir des flammes du terrier. Alors le Bon-Géant, protecteur des hommes, se dirigea vers ce feu souterrain et, frappant la terre de sa hache de pierre, appela Etchoguen :

— Hé là ! Hé là ! je vais t'ouvrir un passage. Mais Etchoguen refusa de sortir du terrier. Le Bon-Géant, celui dont les noms indiens signifient : « Celui-qui-voit-en-avant-et-en-arrière », ou encore « le Puissant-Bon », eut pitié de sa folie. Il travailla longtemps la terre durcie de son dard de silex pour pratiquer une issue dans la terre gelée et parvint enfin à déterrer le navigateur qu'il rassura :

— Ne me crains pas, petit fils. Je ne tue jamais personne. Je viens pour te délivrer.

Etchoguen sortit donc du terrier en rampant et se dirigea vers le Bon-Géant qui le saisit par la nuque comme un petit chat, le souleva de terre et le plaça sur son épaule. Ensemble, ils partirent.



Le Bon-Géant le mit dans sa main comme un petit chat.

Le Puissant-Bon avait un pou sur l'estomac.

— Tiens, dit-il au nautonier, saisis donc ce pou qui me pique et place-le-moi sous la dent.

Etchoguen obéit. Or, ce pou n'était autre qu'un gros rat musqué ! À deux, ils se promenèrent ainsi autour du monde.

— Vois donc, petit fils, lui dit encore le Bon-Géant, vois donc là-bas ces souris qui trottent.

Ces souris étaient des rennes !

Ils allèrent plus loin :

— Petit fils, regarde donc, là-bas, ces lièvres assis en rond qui palabrent.

Ces lièvres étaient d'énormes élans polaires. Le Bon-Géant les perça de ses dards, les passa à sa ceinture comme des perdrix et chercha un endroit convenable pour bivouaquer. L'ayant trouvé, au bord d'un lac superbe, il fit cuire les élans. Il offrit à Etchoguen une croupe tout entière.

— Mange cela, lui dit-il. Moi je me régalerai du reste.

Etchoguen ne put jamais venir à bout d'un tel morceau de viande, tandis que le Puissant-Bon dévorait, à lui tout seul, une demi-douzaine de bêtes. Puis ils s'en furent encore plus loin.

— Petit fils, dit le Puissant-Bon, allons surveiller mes écluses de pêche.

Chemin faisant, il ajouta :

— Mon ennemi, le Mauvais-Géant, celui que les tiens appellent le Violent, a résolu ma mort, car il me déteste.

Etchoguen ne se sentait pas la conscience tranquille. Il se souvenait de la haine qu'il avait déchaînée dans le cœur du Violent, lorsqu'il avait fait intrusion dans sa hutte d'un village du Bas-Yulcon. Tout à coup, un renard passa en courant sur la glace du lac que les deux amis contournaient. Ils virent que le renard essayait de boire à travers la glace, trompé par sa transparence. Furieux et assoiffé, le renard glapissait :

— Cette glace est trompeuse ! Elle me prend pour plus bête que je ne suis. En voilà assez !

Et soudain, il se métamorphosa en Géant, car c'était le Mauvais lui-même, le redoutable Violent qui se jeta sur le Bon-Géant. Puissant-Bon et le Violent luttèrent corps à corps pendant plusieurs heures. Le premier allait faiblir lorsque, se souvenant d'Etchoguen, il s'écria :

— Coupe, fils, coupe le tendon de la jambe de ce Maudit.

Etchoguen coupa le tendon du pied de Fort-Violent, le fit tomber et le tua. La femme du Méchant était arrivée en courant. Ne la reconnut-il pas, ou ne voulut-il pas la reconnaître ? Ou était-ce une nouvelle femme ? Toujours est-il que le navigateur lui trancha le tendon de la nuque de sa hache de silex et la tua également.

— Petit fils, s'écria le Bon-Géant, le Violent est père d'un garçon. Cours vers ce garçon et tue-le pareillement.

Le marmot se tenait droit dans son berceau en écorce de bouleau. Il sauta hors de son lit de mousse et s'élança sur Etchoguen en criant :

— Wu ! Wu !

Etchoguen lui ouvrit la poitrine et lui défonça le crâne du fer de sa lance. Ce n'est pas tout. Violent avait une fille. Etchoguen la supprima également.

Après ces exploits, Etchoguen revint auprès de Celui-qui-voit-en-avant-et-en-arrière. Le Bon-Géant était entouré d'ours, de rennes, d'élans, de lynx, de loups qui lui servaient de chiens, mais qui, ce jour-là, s'étaient tous enfuis à travers bois. Le Bon-Géant fit don à Etchoguen de son bâton magique – ou plutôt de la moitié de son bâton – trop lourd pour un homme, fût-il un héros.

— Il est temps que tu t'en retournes chez toi. Pars et marche à bonne allure, de crainte que mes chiens ne te mettent en pièces, car ils en veulent tous à ta vie. Si jamais tu te trouves en péril, invoque-moi et j'accourrai, car je suis à jamais ton puissant et bon protecteur.

Etchoguen se sépara donc du Puissant-Bon. La nuit venue, il grimpa dans un mélèze et s'y lia pour dormir, car il redoutait les chiens de son ami. Effectivement, pendant la nuit, il entendit des pas d'animaux et un bruit singulier :

— Paw ! paw !

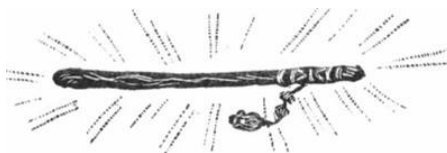
C'étaient des loups qui rongeaient le pied du mélèze pour en provoquer la chute et dévorer le pauvre nautonier. Alors, dans son effroi, Etchoguen appela :

— Grand-père ! Tes chiens veulent me faire tomber ! Ils essaient d'abattre mon arbre !

Aussitôt, Etchoguen entendit Celui-qui-voit-en-avant-et-en-arrière crier :

— Tsey ! tsey ! vèh ! vèh !

Aussitôt loups, ours et chacals, dociles, quittèrent le pied du mélèze pour accourir vers leur maître. Ce fut la souris qui arriva la première. Quant au navigateur, il alla rejoindre sa tribu et la suivit dans ses pérégrinations, opérant jusqu'à sa mort des prodiges, à l'aide du bâton que le Puissant-Bon lui avait donné.



Les premiers Dénés



U commencement des Temps, il existait un vieillard Déné qui avait deux fils. Un jour, il leur dit :

— Mes enfants, montez dans votre pirogue et partez pour la chasse, car il n'y a plus rien à manger ici. Vous vous dirigerez vers l'Ouest. Là se trouve notre patrie d'origine, et là seulement, vous vivrez heureux.

Les deux frères partirent donc – dociles à la voix de l'ancêtre. Au matin de la quatrième journée, ils parvinrent à une chute d'eau appelée le Gouffre-Tournoyant auprès de laquelle ils capturèrent des outardeaux, et campèrent. Les jours suivants, ils longèrent les rives désertes du Grand Lac des Esclaves que dominait une montagne dénommée : la Montagne-qui-contient-des-Hommes.

— Mon frère aîné, s'exclama le cadet, ce pays ne ressemble nullement au nôtre ! Où nous trouvons-nous donc ?

— Hélas, mon cadet, lui répondit l'aîné, je ne le sais pas plus que toi ; mais ne nous troublons point et marchons toujours.

Soudain, les deux frères entendirent des voix souterraines. C'étaient les voix des géants qui demeuraient sur le rivage septentrional du Grand Lac des Esclaves. Devant la montagne, un bébé géant et sa jeune sœur jouaient ensemble. Cette montagne conique était leur tente.

— Oh ! quels petits hommes ! s'écrièrent-ils pleins de joie, en apercevant les deux frères Dénés.

Ils coururent à eux, les prirent dans leurs mains comme des oiseaux tombés du nid et que l'on veut réchauffer et les portèrent à leurs parents :

— Père ! Mère ! voyez quels petits bouts d'hommes nous venons de

trouver ! s'exclamaient-ils en riant.

— Ne vous moquez pas d'eux, fit le père géant qui était un fort brave homme. Mes enfants, ajouta-t-il en s'adressant aux deux frères, demeurez avec nous et commencez par vous régaler.

Ce disant, il servit à chacun des deux frères Dénés l'œil d'une truite géante. Les Dénés s'installèrent donc sur la côte nord du Grand Lac des Esclaves. Ils allaient visiter les hameçons et les filets de pêche du géant et ne manquaient de rien. Mais ils finirent par se lasser de cette vie facile et demandèrent à poursuivre leur route.

— Volontiers, dit le géant.

Il leur fit faire un pémican de poisson et leur donna à chacun deux flèches.

— Avec cette flèche mâle, vous tuerez les élans mâles, leur expliqua-t-il, et avec cette flèche femelle, vous poursuivrez leurs femelles. Puissantes, ces deux flèches reviennent d'elles-mêmes à celui qui les a tirées. Mais, écoutez-moi bien. Ne courez jamais pour les reprendre. Je vous le défends absolument : sinon il vous arriverait malheur.

Les deux frères promirent de se conformer à ces ordres. Le bon géant leur indiqua le Couchant comme étant le point de l'horizon où se trouvait leur pays d'origine et, leur souhaitant bon voyage, leur conseilla de prendre cette direction.

En cheminant, le plus jeune des deux frères avisa un écureuil perché sur un sapin et lui décocha l'une des flèches du Bon Géant. Puis, oublieux des instructions reçues, il courut pour reprendre la flèche.

— Ah ! mon frère cadet, prends garde ! Ne la saisis point, lui cria l'aîné. Tu sais que notre bienfaiteur te l'a défendu.

Mais le cadet s'obstina.

— Elle est à ma portée, rétorqua-t-il à son frère. Je puis l'atteindre facilement.

Il tendit le bras, mais la flèche lui échappa. Elle avait l'air de se moquer de lui. L'écureuil n'avait pas été atteint et, lui aussi, se moquait du Déné. Le jeune chasseur s'élança :

— Ah ! voilà que je la tiens, cette satanée flèche, s'écria-t-il d'un air triomphant.

Mais la flèche, lui échappant encore une fois, monta plus haut. À la fin, le jeune homme parvint à s'en saisir. Mais aussitôt la flèche partit comme un éclair, entraînant avec elle le malheureux garçon. Elle l'introduisit au ciel.

Là-haut se trouvait une terre en tous points semblable à celle que nous habitons. Quand le cadet des Dénés y arriva, il la trouva couverte de neige et, sur cette neige, il aperçut une quantité prodigieuse d'empreintes d'animaux, comestibles s'entend. Il vit aussi un chemin blanc, planté d'arbres à fruits et de poteaux indicateurs. Une paire de raquettes neuves était plantée dans la neige et paraissait l'attendre.

Emporté loin de sa patrie par sa désobéissance, il ne restait au jeune Déné qu'à chausser ces raquettes et à suivre le sentier blanc. Il arriva ainsi à une tente immense où trois femmes lui offrirent l'hospitalité.

La plus vieille, mère des deux autres, lui dit aussitôt en secret :

— Je t'avertis que mes filles sont méchantes. Elles trompent les humains. Méfie-t-en. Ne t'allonge pas auprès d'elles et ne les regarde pas même dormir.

Ce disant, et pour prévenir tout sentiment entre ce jeune homme qu'elle trouvait beau et ses filles, la vieille lui noircit entièrement le visage avec du charbon. L'une des deux filles célestes s'appelait : Sein-plein-de-Belettes et l'autre : Sein-plein-de-Souris.

Dès qu'elles virent le négriillon assis sous la tente maternelle, elles ne purent s'empêcher de rire aux éclats et se moquèrent de lui. La vieille triomphait. Mais le lendemain, le jeune homme, piqué au vif, s'étant lavé le visage et les mains, apparut si beau aux deux sœurs qu'elles s'écrièrent en même temps :

— Je veux l'avoir pour époux !

En vain la vieille s'opposa-t-elle à leur dessein, les deux filles se jetèrent sur le beau jeune homme, l'entraînèrent sur leur couche et le firent dormir entre elles. Mais au matin, un abîme s'entrouvrit sous le jeune homme qui fut englouti vivant dans une crevasse de la Terre-d'en-haut.

— Pauvre malheureux ! s'écria la vieille. Voilà encore un bel homme que vous tuez, méchantes !

Cependant un loup énorme survint. Flairant de la chair humaine au lieu où gisait l'imprudent, il se mit à creuser la terre de ses ongles puissants. À force de creuser, il dégagea le jeune Déné qui sortit enfin de son horrible sépulture, étrangla le loup et attendit les deux sœurs sur le sentier blanc, pour se venger d'elles. Ce fut Sein-plein-de-Souris qui apparut la première, et seule. Le jeune Déné ne put la tuer, car elle était immortelle. Alors il déchira ses vêtements et la blessa. Toutes les souris, les rats, les taupes, les serpents, les vers et autres bêtes malfaisantes qui étaient enfermés dans son sein en sortirent et se répandirent sur la terre où elles vivent toujours. C'est depuis ce moment que le monde souffre, soit dit en passant, de maladies, de famine, de la mort.

La vieille femme, qui habitait sous la grande tente, dit alors au Déné :

— Viens-t-en et fie-toi à moi. Je vais te donner le moyen de retourner chez les tiens. Je connais un endroit, près d'ici, où se trouve un orifice d'où l'on voit la Terre-d'en-Bas. Tu y descendras par cette ouverture.

La vieille découpa des peaux d'élan, en fit une longue corde, lia le jeune homme sous les aisselles et le descendit par le trou béant.

— Aussitôt que tu sentiras la terre sous tes pieds, lui dit-elle, lâche la corde.

Le jeune Déné descendit longtemps, car la distance entre les deux Terres était fort grande. À la fin son pied sentit un obstacle.

— J'arrive chez moi, pensa-t-il.

Il lâcha la corde qui, en un clin d'œil, remonta vers le ciel et il se vit seul, entouré de noires forêts.

Quand le lendemain, sous leur tente de la Terre-d'en-Haut, Sein-plein-de-Belettes et Sein-plein-de-Souris s'aperçurent de la disparition de leur hôte, elles pleurèrent et se lamentèrent, déchirées par le remords.

— Allons à sa recherche, décidèrent-elles.

Aussitôt, accompagnées de leur mère, elles s'élancèrent à travers l'orifice du ciel vers notre bas monde. Elles ne savaient pas ce que le jeune homme était devenu. La première créature qu'elles aperçurent fut un monstre, un géant à figure humaine, le front troué d'un œil. Sa bouche courait d'une oreille à l'autre. Il n'avait qu'un bras et qu'une jambe. C'était Edzil, la Mort.

Les trois femmes terrorisées se cachèrent pour épier les événements. Elles virent le cyclope creuser la terre avec ses griffes et en sortir le jeune homme. Il se disposait à l'emmener sous sa tente et à le dévorer.

Mais le jeune Déné n'était qu'évanoui. Le plein air lui rendit ses sens. Quand il aperçut le cyclope, il poussa un cri d'effroi :

— Ne le tuez pas ! dirent les deux sœurs à la Mort.

— Je ne le tuerai pas, si l'une de vous deux consent à m'épouser, répartit Edzil.

Comme elles hésitaient, un aigle gigantesque, nommé Orelpale (ce qui signifie en langue indienne : la Candeur, l'immense, Celui-qui-s'étend-au-loin), se précipita sur le cyclope, l'enleva dans ses serres puissantes et retourna vers son nid.

— Le Bon-Esprit vient de nous sauver. Que lui offrirons-nous ? s'écrièrent les trois femmes.

Au même moment, elles virent un épervier qui poursuivait un malheureux roitelet.

— Tuez l'épervier ! dit la vieille.

Aussitôt le jeune Déné lui décocha une flèche et, par la mort de l'épervier, sauva le petit oiseau. Puis tous les quatre cheminèrent à l'aventure et arrivèrent en vue d'une grande case sous laquelle ils pénétrèrent. Ils y trouvèrent un petit enfant endormi.

— Petit enfant, dit la vieille en le réveillant, où sont tes parents ?

Le petit indiqua l'Orient et dit :

— Ils sont là-bas.

Puis il se rendormit.

— Petit enfant, dit le jeune homme, dis-moi où est mon pays ?

Le petit enfant indiqua le Couchant et dit :

— Là-bas.

Puis il se rendormit.

— Petit enfant, dirent les deux sœurs, où est le Bon-Esprit, notre protecteur ?

Le petit enfant leva ses bras au ciel et dit :

— Là-haut.

Puis il se rendormit.

— C'est merveilleux, dit la vieille, ne cherchons pas à comprendre.

Un vieillard survint. C'était le grand-père du bambin endormi. Il remit deux flèches magiques au jeune Déné, comme s'il avait voulu remplacer celles données par le Bon-Géant du Lac des Esclaves, mais défendit aux jeunes filles célestes d'y toucher.

— Pourquoi ? demanda le jeune chasseur.

— Il ne faut jamais demander le pourquoi des choses, lui répondit le vieillard.

Les voyageurs se remirent en route. Le brave Déné tua beaucoup de gibier, au moyen de ses flèches magiques, auxquelles les jeunes filles ne touchaient pas. Cependant, un jour vint où, s'étant levées de grand matin, elles aperçurent un élan et voulurent se servir des flèches de leur compagnon pour le tuer. À peine eurent-elles frôlé les flèches défendues qu'elles disparurent vivantes dans le sol et se trouvèrent dans une grotte qu'elles reconnurent pour l'aire d'Orelpale, l'aigle immense, le bon génie.

Continuant à les protéger, celui-ci les saisit dans ses serres, reparut à la surface de la terre et les déposa sur une plage déserte, non loin de la demeure des Bons-Géants du Lac des Esclaves, où il les laissa endormies.

La disparition de ses filles causa tant de chagrin à leur vieille mère qu'elle en mourut, non sans avoir prédit au jeune Déné qu'il épouserait Sein-plein-de-Souris et qu'il retrouverait un jour son frère aîné, qui deviendrait le mari de son autre fille, Sein-plein-de-Belettes. Elle lui recommanda de marcher toujours vers l'Occident, parce que c'était vers le Soleil Couchant que se trouvait sa patrie d'origine, la terre promise, une belle contrée couverte de grands arbres et baignée par l'Océan.

Le jeune garçon fendit un gros sapin, le creusa, y plaça le corps de la vieille, puis il replanta le tronc d'arbre à la manière de ses ancêtres. Il se coucha ensuite pour se reposer. Le sommeil le gagnait lorsqu'un oiseau énorme, battant bruyamment des ailes, se posa à côté de lui.

— Ne t'effraye pas, lui dit l'aigle. Je suis le fils d'Orelpale, le Bon-Esprit, et j'accours pour te sauver. Je te conduirai dans ta patrie, un beau pays rempli d'élangs, de rennes et de castors gras. Mais, crois-moi, lorsque tu l'habiteras, ne quitte jamais ta tente pendant la nuit et ne

chasse le castor que lorsque le soleil sera levé.

— Pourquoi cet ordre ? demanda le jeune homme.

— Il ne faut jamais demander pourquoi à l'Esprit, lui répliqua l'aiglon qui, ce disant, continua :

— Place-toi sous mes ailes et tiens-moi bien.

Le jeune Déné obéit. Le fils d'Orelpale s'éleva dans les airs, plana un instant, puis avec la rapidité de la foudre, traversa le ciel et déposa son passager en un lieu mystérieux.

— Maintenant, lui dit-il, dirige-toi vers l'endroit où le soleil se couche, jusqu'à ce que tu rencontres un grand lac. Prends ce morceau de bois, place-le sur l'eau et il deviendra pirogue. Puis attends les ordres d'en-haut.

Ayant ainsi parlé, le fils de l'Esprit-Bon disparut. Cependant, les deux sœurs célestes avaient été recueillies par les bons géants qui furent aussi gentils pour elles qu'ils l'avaient été pour les deux frères Déné.

Un jour, le père géant leur dit :

— Mes filles, il faut que vous me quittiez. Ce sera pour votre bien. Marchez donc vers le couchant. Voyez ce cygne qui plane dans les airs. C'est l'esprit de votre défunte mère. Suivez-le, il vous indiquera le chemin.

Les deux sœurs s'apprêtèrent. Le bon géant leur offrit à chacune une peau de renard afin qu'elles couvrissent leur nudité, et leur donna quelques poissons secs comme provisions de route.

Au bout de dix jours de marche, elles atteignirent l'extrémité du Grand Lac des Esclaves.

De son côté, le frère aîné, depuis que son imprudent cadet avait été emporté par la flèche magique, s'était toujours, lui aussi, dirigé vers l'Occident. Il atteignit le fond du même grand lac le jour où l'aiglon, fils d'Orelpale, y arrivait avec son fardeau. Les deux frères se rencontrèrent et se reconnurent avec bonheur. L'aîné était toujours muni du pémican que le bon géant lui avait donné, parce qu'il ne le mangeait jamais en entier et lui laissait ainsi le temps de repousser. Le cadet avait sa pirogue et ses deux flèches magiques.

Tout à coup, du fond du lac, ils virent surgir les deux sœurs, Sein-plein-de-Belettes et Sein-plein-de-Souris, qui couraient vers eux toutes joyeuses. Le frère cadet présenta à son aîné les deux jeunes femmes célestes. Ils s'embrassèrent en pleurant de bonheur. Les jeunes gens prirent place dans la pirogue, don de l'aiglon. Les jeunes filles s'installèrent à leurs côtés. Le beau cygne, esprit de la vieille mère les guida. Ils traversèrent le Grand Lac et abordèrent la terre promise après avoir passé quatre jours et quatre nuits sur l'eau. Le lieu où ils accostèrent était un vert et riant rivage. Ils y descendirent en poussant des cris d'allégresse.

Orelpale père et fils apparurent dans les airs. Les Dénés et leurs femmes célestes remercièrent avec effusion leurs génies protecteurs. Peu après, le vieillard qui avait donné les secondes flèches magiques au cadet des frères se montra à son tour, accompagné de son petit-fils, l'enfant qui dormait sous sa tente, et dit aux deux Dénés :

— Mes enfants ! Apprenez que vous êtes les derniers descendants d'un grand peuple venu d'Orient et qui, au début, obéissait aux ordres du Puissant-Bon mais qui, par la suite, s'abandonna à Edzil, le génie du Mal et de la Mort. Une seule famille conserva intactes ses bonnes coutumes. C'était la famille de votre grand-père. Orelpale l'avait pressé de quitter sa méchante tribu et de s'en aller ailleurs. Plus tard, Orelpale lui était de nouveau apparu et lui avait dit : « À ta mort, j'abandonnerai complètement ton peuple. Ordonne donc à tes petits-fils d'errer à l'aventure jusqu'à ce que je les établisse dans la belle terre que je leur ai promise. Ils y seront les fondateurs d'une maison nouvelle. » Fidèle aux ordres du Grand-Esprit-Bon, votre grand-père vous ordonna donc de quitter le pays et de vous diriger vers l'Occident. Vous en souvenez-vous, mes enfants ?

— Oui, oui, répondirent-ils. Nous nous en souvenons.

Le bon vieillard dit alors aux deux sœurs :

— Quant à vous, vous êtes les dernières descendantes d'une autre nation qui, à son début, fut également fidèle au Bon-Esprit, mais bientôt l'abandonna pour suivre l'enseignement du Mauvais, inspireur des peuples anthropophages. Votre famille se réfugia au sommet d'une montagne où elle échappa au feu qui dévorait les coupables. Cette montagne était si haute qu'elle perçait les nuages et faisait partie des Terres du Ciel. Le Grand-Esprit avait prédit à votre mère que vous trouveriez des époux, bien que vous fussiez seules au sommet de ce pic. Sa prédiction vient de s'accomplir.

— Toi, ajouta-t-il en s'adressant au frère aîné, prends pour femme Sein-plein-de-Belettes, et habite cette partie de la forêt. Toi, dit-il au cadet, tu auras pour épouse Sein-plein-de-Souris et tu chasseras dans l'autre partie du pays. Allez maintenant et multipliez-vous.

Ainsi parla le vieillard, puis il disparut et l'on ne le revit jamais plus. Quant au beau cygne, il poussa un cri de joie en voyant le bonheur de celles qu'il avait enfantées et se dilua à son tour dans les nuées.

Les Dénés sont les descendants de ces deux couples merveilleux.



Puissance des sorciers ou l'histoire de l'Enfant-Bouse des Indiens Loucheux



BOUSE était ainsi nommé parce que, tout petit, ceux qui l'élevèrent l'avaient frotté avec de la bouse de bœuf musqué, afin de lui insuffler l'esprit magique. En grandissant, il était devenu un sorcier renommé et puissant. Il n'usait pas de cette fausse magie dont se targuent les jongleurs modernes, mais jouissait d'un pouvoir réel d'une nature inconnue. Cependant, malgré sa puissance, il était le plus doux des hommes. Il ne se fâchait guère contre les gens. Il produisait des merveilles à l'aide d'un bois de renne ou d'une baguette de saule rouge et appelait tous les Indiens ses frères.

Or, à cette époque, les Loucheux avaient été réduits en esclavage par la nation des Mauvaises-Femmes. Cette nation était très riche. Elle possédait des métaux, des vêtements, des verroteries, des colifichets de toutes sortes. Elle avait juré la perte des Loucheux. Sous la domination des Mauvaises-Femmes, les Loucheux étaient si malheureux qu'ils ne pouvaient rire que la tête cachée dans une vessie de renne afin de ne pas être entendus, parce que leurs maîtres s'imaginaient qu'ils se moquaient d'eux. Ils allaient nus et ne pouvaient faire cuire que des charognes de petits chiens en guise de festin.

Pour ces justes raisons, Bouse dit à ses frères Loucheux :

— Montons dans nos canots et combattons cette horrible tribu.

Les Loucheux partirent donc en guerre. Le peuple des Mauvaises-Femmes ne se méfiait pas. Trop de Loucheux demeuraient avec eux. Arrivé dans le village où habitaient son frère et sa sœur, Bouse trouva cette dernière en deuil de son fils que la tribu des Mauvaises-Femmes venait de tuer. Sa chevelure, saupoudrée de vermillon, était parsemée de duvet de cygne comme celle des personnes endeuillées. Furieux, Bouse eut recours à sa magie. Il fixa des os aigus, à la manière de deux cornes, à la pointe de ses raquettes. Inspiré par le génie de la Mort, un jeune homme bondissait de-ci, de-là, au milieu du village, attirant une foule de spectateurs. Bouse fendit la multitude, s'élança vers le jeune homme qui tournoyait dans le camp et sauta sur lui à califourchon avec ses raquettes. Il l'étrangla, puis, armé d'un glaive, massacra une grande partie de la tribu.

Alors les Loucheux devinrent libres et, Bouse en tête, quittèrent le pays pour retrouver la mère-patrie. En fuyant, ils aperçurent de belles peaux de chèvres qui séchaient, étendues. Bouse les prit et les distribua à ses compagnons de route. Malheureusement, ils étaient partis un peu tard et les hommes de la tribu des Mauvaises-Femmes qui avaient échappé au massacre les poursuivirent. Les Loucheux fabriquèrent en hâte des canots et s'élancèrent sur le premier lac venu.

— Mais qu'est-ce donc qui arrive là-bas ? demandèrent-ils.

C'était un grand vent poussant de hautes vagues, aussi hautes que des sapins et qui s'élevaient de chaque côté des canots comme des remparts.

— À terre, vite, à terre ! cria Bouse aux Loucheux.

Ceux-ci se hâtèrent de débarquer. Alors lui, du bord de l'eau, promena son aviron sur la terre et l'en balaya. Au même instant, l'étai qui soutenait l'univers tomba, le disque terrestre s'enfonça et tout le reste des ennemis des Loucheux fut englouti dans la mer. Pas un seul n'en réchappa.

— Accourez, mes frères ! s'écria Bouse. Suivez-moi !

— Oui, oui, répondirent-ils.

Bouse leur fit traverser le lac à pied sec. Ils parvinrent sains et saufs sur l'autre rive. Le soir venu, Bouse dit à ses compagnons :

— Notre pays est encore éloigné ; mais tranquillisez-vous, je vais agir de telle sorte qu'il se rapproche.

Ce disant, il prit un faon de renne, le tua et lui arracha le nerf de la jambe. Geste magique ! La terre des ancêtres se rapprocha des Loucheux sans qu'ils se fussent déplacés. Elle n'était plus très loin. Mais la tribu n'avait plus rien à manger. La foule grondait, inquiète ; c'était un serpent qui privait les Loucheux de nourriture. Ce serpent gardait par-devers lui tous les poissons en les retenant dans le cristal des glaces où ils devenaient durs comme la pierre.

— Je détruirai ce monstre, promit Bouse aux siens.

Mais il ne savait pas en quel lieu se retirait le serpent. Un songe le lui révéla. Profitant du clair de lune, au milieu de la nuit, Bouse s'arma des bois de renne à l'aide desquels il opérait des prodiges, ces bois si lourds en eux-mêmes et cependant si légers pour les sorciers. Il prit aussi sa couverture en peaux de chèvres et pagaya vers l'Île-des-Serpents, île longue, aux baies pleines de poissons rouges à manger crus, et qui ont un goût délicieux. Au centre de cette île s'ouvrait le repaire du Grand-Serpent-de-la-Mort, maître de ces poissons exquis.

Arrivé devant la grotte, Bouse étendit sa couverture sur deux poteaux, afin d'attirer le serpent. Quant à lui, il se tint sur ses gardes, placé derrière la couverture. Bientôt il entendit gronder le monstre, puis il le vit, sortant de sa caverne. Aussitôt, il brandit ses bois de renne et le frappa si fort qu'il lui cassa la tête. Profonde et haute, la caverne était pleine de poissons. Bouse remplit sa couverture de cette excellente nourriture et s'en retourna au camp des Loucheux.

— Je viens de tuer ce chien maudit, leur dit-il. Je lui ai brisé les os. Il est à terre. Vous ne manquerez jamais plus de provisions !

Or il existait un autre peuple, encore plus puissant que celui des Mauvaises-Femmes et dont les guerriers se coiffaient de bonnets en bois. Ils protégeaient leur poitrine d'un vêtement composé de petits cailloux coagulés avec de la résine de pin. Ils étaient armés de boucliers suspendus à leur épaule gauche et de dards en pierre emmanchés d'une gaule. Il n'était donc point aisé de les vaincre. Ils étaient nombreux, vivaient dans le désert sans arbres des Terres-Stériles où ils habitaient sous des tentes de mousse.

Bouse alla les combattre, à la tête d'une horde de Loucheux. Lui-même ne pouvait plus guerroyer, devenu trop vieux. Mais il avait demandé aux Loucheux de le placer dans son traîneau et de le tirer vers l'ennemi. Ce qui fut fait. Les deux fils de Bouse prirent même l'initiative de le hisser au sommet d'une montagne au pied de laquelle la bataille faisait rage. Venus en foule, les guerriers ennemis avaient le dessus sur les Loucheux qui supplièrent Bouse :

— Ah ! parle ! Commande clair et haut ! Advienne que pourra.

Bouse leur dit :

— Précipitez-moi avec mon traîneau sur l'ennemi, du haut en bas de la montagne.

Les deux fils de Bouse poussèrent le traîneau sur la pente du précipice. Alors, tout à coup, parmi ce peuple horrible, un peuple méritant son surnom de Crottes-de-Chien dont l'avaient affublé les Loucheux, on entendit un bruit de tonnerre – de cent tonnerres ! C'était le traîneau de Bouse qui roulait avec des éclairs sur les pentes de la montagne.

Épouvantés par le vacarme, les Crottes-de-Chien aux casques de bois prirent la fuite. Les compagnons de Bouse les poursuivirent et en

tuèrent un grand nombre.



Bouse avait un frère cadet appelé Celui-qui-est-habillé-de-Fourrure-d'Hermine. Vêtu de sa blanche et magique fourrure, il tenait, suspendu à une corde, un simulacre de poisson pris à l'hameçon. Il balançait cet objet singulier qui avait des yeux, tout comme les prêtres balancent leur encensoir. D'ailleurs, la première fois que les Loucheux virent les prêtres des Faces-Pâles balancer leurs fumants pots-à-feu, la présente histoire leur revint à l'esprit.

De même que Bouse, Fourrure-d'Hermine anéantissait, quand il le fallait, les ennemis des Loucheux, mais ce n'était pas en combattant. Fourrure-d'Hermine ne tuait directement personne. Il ne versait pas de ses propres mains le sang des hommes. Front contre terre, il marmottait ses incantations en balançant son mystérieux simulacre de poisson. Ses paroles et ce balancement suffisaient à délivrer les Loucheux de leurs ennemis.

Lorsque les Crottes-de-Chien renouvelèrent leurs attaques contre les Loucheux, Bouse dormait à poings fermés et ne se réveilla que le soir venu⁽¹⁾. Aussi les Loucheux eurent-ils d'abord le dessous et fuirent-ils devant l'ennemi. Mais, dès le réveil de Bouse, Fourrure-d'Hermine se prosterna, chanta et agita son instrument. Bouse sauta par-dessus son frère en formant une croix, d'une épaule à l'autre. À chaque saut, Bouse s'écriait : « Itsch ! » et un ennemi tombait. Les deux frères ne firent pas autre chose toute la soirée. L'un balançait son fétiche en marmottant des paroles mystérieuses, l'autre sautait en croix par-dessus son frère. Brusquement, le courage revint au cœur des Loucheux qui battirent les Crottes-de-Chien à plate couture. Ils n'en épargnèrent qu'un seul, un vieillard, Bouse lui ayant généreusement fait grâce de la vie.

— Va-t'en ! dit Bouse au vieil homme, ne reviens plus jamais ici.

— Bon ! répondit le vieillard. Si à l'avenir les gens de ma tribu qui ont échappé à vos massacres parce qu'ils étaient à la chasse, reviennent, ce ne sera point de ma faute.

Par pitié pour sa tête blanche et son air si misérable, les Loucheux laissèrent donc partir le vieillard. Mais à peine eut-il marché pendant quelques heures dans la toundra que, honteux de la défaite des siens, le vieillard s'étrangla avec la corde de son arc. Il mourut.

Quant à Bouse, nul ne put jamais le vaincre. La vieillesse seule vint à bout de ses forces magiques.



Le combat des deux Géants

*Appelés l'un : Celui-qui-a-des-yeux-par-devant-et-par-derrière,
et l'autre : Celui-qui-use-le-firmament-de-son-occiput.*



Un jeune homme, de la tribu des Peaux-de-Lièvre, ayant découvert un terrier de renard, y pénétra. Il y rampa, en retira les renards, les tua et, ayant trouvé du bois de terre, c'est-à-dire de la houille, il fit du feu, rôtit son gibier et le mangea.

Le jeune Peau-de-Lièvre voulut alors revenir à la lumière du jour, mais cela ne lui fut pas possible. Il faisait horriblement noir sous terre. Il s'égara et ne put remonter. Tout à coup il entendit un bruit de tonnerre. C'était le Géant-au-double-Visage, Celui-qui-a-des-yeux-par-devant-et-par-derrière, qui frappait le toit du terrier avec sa pioche afin d'y pratiquer un passage pour le jeune Indien.

Dès que la lumière filtra dans le terrier, le chasseur Peau-de-Lièvre leva les yeux vers le géant :

— Oh ! J'ai peur de toi, s'exclama-t-il.

Et il fit un bond en arrière pour se cacher de nouveau dans les entrailles de la terre.

Le Géant-au-double-Visage donna un deuxième coup de pioche. Les rochers se fendirent et il parvint à retirer l'Indien de son trou de terre. Il lui dit aussitôt :

— Rassure-toi, fils. Je ne détruis pas les hommes. Je deviendrai ton protecteur.

Sans plus, le géant prit Peau-de-Lièvre par la nuque, le plaça comme un chat sur son épaule et partit dans la toundra. En cheminant, le

grand dieu et le petit homme virent un troupeau de rennes qui paissait.

— Vois, mon fils, ces lapins qui broutent, observa le géant.

Il leur décocha un dard de silex et en tua deux qu'il passa à sa ceinture comme s'ils n'eussent été que des lapins.

Alors :

— Fils, prends cette paille et allume-moi du feu, commanda le géant au jeune Indien.

Les fétus de paille étaient de gros sapins secs. Le géant fit rôtir les deux rennes en entier, leur cassa la tête ainsi que les hommes le font aux lièvres. Pour sa part, il mangea d'abord les entrailles d'un renne, aussi facilement qu'un chasseur avale celles d'un petit chien. Mais le Peau-de-Lièvre ne put venir à bout du même repas.

— Comment ! fils ! Ton estomac est donc si exigü ? fit-il.

Et il dévora, en entier, les deux rennes. Après quoi, il attrapa quelques gros castors qu'il écorcha et dont il coupa la queue.

— Mon fils, proposa-t-il au Peau-de-Lièvre, avale cette queue de femelle bien rôtie. Elle est délicieuse.

Le jeune homme ne put manger qu'un petit morceau de cette queue.



Le Bon-Géant-qui-avait-des-yeux-par-devant-et-par-derrière dit alors à son protégé :

— Le Mauvais-Géant, Celui-qui-use-le-firmament-de-son-occiput, est fâché contre moi et veut ma perte.

Il plaça le Peau-de-Lièvre dans le fourreau du couteau de silex qu'il portait suspendu au cou et partit avec lui pour une longue chasse d'hiver. La nuit, le jeune Indien servait d'oreiller au Bon-Géant.

— Sache, mon fils, lui dit encore celui-ci, que si le Mauvais-Géant me tue, les nuées teintes de mon sang deviendront rouges. Je me propose d'examiner les pistes. Toi, fais le tour du lac. Examine le terrain. Si tu entendais le bruit : « Pa ! pa ! pa ! pa ! », ce serait l'indice de son approche.

Par précaution, le Bon-Géant confia au jeune homme la hache faite d'une dent des castors géants qu'il avait tués.

Bientôt, sous la glace, le Peau-de-Lièvre entendit un son mat : « Pa ! pa ! pa ! » On semblait se battre dans l'eau, sous la glace, mais ce n'était qu'une grosse baleine qui faisait tout ce fracas parce qu'elle était nue et qu'elle avait froid.

Le jeune homme courut avertir son protecteur. Le Géant-au-double-

Visage partit à la rencontre du cétacé. Aussitôt celui-ci, redevenant homme, se jeta sur le Bon-Géant, car cette énorme baleine n'était autre que le Mauvais-Géant.

Les deux géants luttèrent avec fureur. Fort de sa hache en dent de castor, le Peau-de-Lièvre frappa sauvagement le Mauvais-Géant.

— Fils ! Fils ! cria le Bon-Géant, tranche-lui le tendon du pied.

Intrépide, le Peau-de-Lièvre coupa le nerf de la jambe du Mauvais-Géant qui tomba de tout son long à la renverse. Alors l'Indien pénétra dans son corps par l'ouverture qu'il y avait faite et le tua. La femme du Mauvais-Géant étant survenue, l'Indien la tua également. Puis il prévint son protecteur :

— Grand-père ! J'ai découvert que ton horrible ennemi avait un fils.

— Tue-le donc aussi, lui répondit l'autre.

Le Peau-de-Lièvre ne put venir à bout du bambin bien qu'il fût encore au maillot. Le Bon-Géant survint, observa un instant le combat, pressa simplement la gorge du bébé, comme on le fait à un oiseau que l'on veut tuer, et le fils de Celui-dont-l'occiput usait-le-Firmament mourut. Il faut ajouter que le Mauvais-Géant avait aussi une fille en âge de se marier, qui fut également tuée. La race des Mauvais-Géants semblait donc anéantie. Hélas ! il n'en était rien, comme on le verra bientôt.

Le Peau-de-Lièvre étant demeuré longtemps avec le Bon-Géant, celui-ci finit par le congédier. Mais il le prévint :

— Tous les Mauvais-Géants ne sont pas morts. S'ils parviennent un jour à me vaincre, je te répète que tu verras les nuées teintes de mon sang ; le ciel sera rouge. Quant à toi, retire-toi, tu as assez combattu.

Le Bon-Géant fit don au Peau-de-Lièvre de son bâton ou, du moins, il ne lui en donna que la moitié car le bâton entier était trop grand et trop lourd.

— Quand tu voudras dormir, lui recommanda-t-il, plante-le à ton chevet. Et lorsque tu te trouveras en face de quelque difficulté, grimpe sur un arbre et appelle-moi de toutes tes forces.

Tristement, l'Indien quitta son Protecteur. Dès la première journée, il alla très loin et, la nuit venue, monta dans un sapin pour y dormir, parce qu'il craignait les bêtes féroces. Pendant la nuit, il entendit :

— Xa ! xa ! xa !

C'étaient les bêtes du géant qui l'avaient suivi et qui cherchaient à le faire tomber de son arbre pour le dévorer.

— Grand-père ! s'écria le Peau-de-Lièvre. Grand-père ! Au secours !

Les bêtes du Bon-Géant étaient très nombreuses. C'étaient l'ours, le loup, le renard, le carcajou, le renne, l'original et même la souris. Et tous, prenant le jeune Indien pour leur ennemi, essayaient de le décrocher de son arbre pour s'en repaître.

Aussitôt, le Peau-de-Lièvre entendit, portée par le vent, la voix du

Bon-Géant :

— Aube-qui-fuit ! Cendre-légère, Aube-qui-fuit, ici, ici !

Obéissant, les animaux coururent à travers bois vers leur maître et l'Indien en fut délivré. Il descendit alors de son sapin, se coucha au pied du tronc, planta le bâton du Bon-Géant près de sa tête, s'endormit et se trouva par enchantement transporté auprès de sa mère.

La vieille, qui n'avait pas revu son fils depuis le jour où il était entré dans le terrier du renard, le pleurait sans arrêt. Elle avait détruit ses vêtements, comme on fait des hardes d'un mort.

Lorsque le Peau-de-Lièvre arriva auprès d'elle et de ses parents, il voulut leur manifester la puissance qu'il tenait de son protecteur, le Bon-Géant.

— Vous avez brûlé tous mes vêtements, leur dit-il. Eh bien ! mourez donc à votre tour.

Et ils moururent tous.

— Et maintenant, relevez-vous ! leur cria-t-il.

Et ils devinrent à nouveau des hommes. Puis le jeune Indien prit ses raquettes et les planta dans le sol :

— Or sus, transformez-vous, ordonna-t-il.

Et les raquettes devinrent deux beaux arbres verts, deux bouleaux.

Soudain, comme le Peau-de-Lièvre était avec ses parents, le ciel rougit. Alors, il se souvint de la parole du Bon-Géant, et il s'enfonça dans les bois en pleurant.

— Oh ! grand-père, hélas ! hélas ! oh ! oh ! oh ! hélas ! hélas !

Il comprenait que son protecteur avait été vaincu sans qu'il eût eu la possibilité de lui venir en aide. Le sort en avait décidé ainsi.

Le jeune Peau-de-Lièvre épousa la plus belle jeune fille de son village et ils vécurent heureux, toujours pourvus de viande excellente. Devenu vieux, le Peau-de-Lièvre érigea dans une île un grand tas de terre et de pierres destiné à son tombeau. Le goût des aventures lui avait passé et il était devenu sage.

— Quand je mourrai, vous mettrez là-dedans mes os, dit-il pensivement aux enfants qu'il avait eus de la belle jeune fille.

Et ce fut la fin de ses aventures. Le peuple des Peaux-de-Lièvres le vénéra, car ses jugements stupéfiaient les ignorants et les inquiets par leur juste divination.



Le Cri volant



LUME-ÉRIGÉE-EN-QUEUE-DE-LIÈVRE avait été abandonné par son père dans une île déserte au milieu d'un grand lac. Il s'y nourrissait d'œufs d'oiseaux aquatiques qu'il mangeait crus. Après avoir habité cette île pendant longtemps, il rêva qu'une mouette gigantesque lui tenait ce langage :

— Plume, tue-moi. Quand tu m'auras tuée, écorche-moi et revêts-toi de ma peau. Mais prends bien garde de ne point rompre les os de mes ailes. Tu t'introduiras dans ma peau et tu essaieras de voler. Si tu y parviens, tu pourras traverser la mer. Voilà la seule chance qui te reste de sortir de cette île.

Alors Plume se réveilla et les choses se passèrent comme il venait de les rêver. Il aperçut une gigantesque mouette, il la tua, l'écorcha, se revêtit de sa peau et essaya de quitter le sol. Il y parvint et se crut capable de traverser la Grande-Eau. Il s'envola donc hors de l'île, rapidement, mais les forces lui manquèrent et il tomba dans l'Océan. Il nagea jusqu'à un rocher, s'endormit sur cet aride récif et fit un nouveau rêve. Cette fois, c'était un monstre marin qui, sortant du fond de la mer, lui disait :

— Ramasse beaucoup de petits cailloux, monte sur mon dos et place-toi entre mes cornes. Je t'emporterai hors d'ici. Sache cependant que je ne vogue jamais par mauvais temps. Alors je demeure sur le sable, mais quand il fait beau, c'est volontiers que je voyage. Si donc tu vois dans l'azur du ciel apparaître des nuages, avertis-moi en lançant deux ou trois de tes cailloux contre mes cornes. Je me dépêcherai afin de ne pas être pris dans la tempête.

Plume ouvrit les yeux. Le gigantesque poisson cornu qu'il avait vu

en rêve se trouvait devant lui et lui tint le langage qu'il avait déjà entendu. Plume-érigée-en-queue-de-Lièvre fit provision de cailloux, plaça ses jambes entre les cornes de son protecteur et vogua, confortablement assis sur le dos du monstre. Il le frappait quand il voulait avancer plus vite. C'est ainsi qu'il parvint à traverser l'Océan et qu'il aborda de ce côté-ci du monde.

En guise d'adieu, le Monstre-Cornu dit à Plume :

— Mon fils, te voilà en un endroit qui deviendra ta patrie. Si tu veux revoir tes parents, libre à toi. Tu auras à franchir la bouche de la terre. Méfie-toi. Cette bouche est toujours prête à engloutir ceux qui passent. Voilà donc ce que tu feras : tu prendras tes objets les plus utiles, ta hache, tes silex, ta parka et tu les lui jetteras en tribut : la bouche les avalera, puis se fermera. Tu la franchiras alors sans danger.

Plume commença de cheminer vers l'Orient. Soudain, à son grand effroi, la terre s'entrouvrit pour le dévorer. Une mort affreuse le menaçait. Mais, se souvenant des paroles du poisson cornu, il jeta dans le gouffre les objets convenus. Aussitôt la terre ferma sa gueule et le laissa passer. Après avoir voyagé longtemps, Plume atteignit enfin son pays. Alors, il se fit petit oiseau et voltigea autour de la loge de sa mère. Croyant son fils mort depuis longtemps, celle-ci ne le reconnut pas. Quant à lui, il se mit à chanter :

— Femme, ton fils Plume est arrivé. Plume ! Plume ! Plume !

Alors la vieille lui dit :

— Pourquoi me tromper, petit oiseau, en m'annonçant le retour de mon fils ? Ne sais-tu pas qu'il est mort depuis des années ?

Brusquement, Plume reprit sa forme humaine et s'écria en embrassant sa vieille mère :

— En vérité, ma mère, c'est bien moi qui suis ton fils, Plume-érigée-en-Queue-de-Lièvre.

Mais qu'allait dire son père – ce mauvais père qui l'avait jadis abandonné dans cette île déserte dont la noble mouette l'avait fait sortir ? À l'étonnement de Plume :

— Entre, mon fils, entre vite, s'écria le parâtre homicide, dès qu'il revit celui qu'il avait sacrifié. Entre, il y a beaucoup de place. Je vais t'apprêter un festin. Je vais te servir moi-même, mon fils.

Plume ne se laissa pas gagner par ces aimables paroles. Il se souvenait de son enfance malheureuse et craignait d'autres sévices. Il grogna :

— Tu vois cette flèche, vieux ? Si je la décoche, le lieu où elle tombera s'enflammera aussitôt, je te le dis.

— Tu mens ! Jamais je n'ai vu un homme accomplir pareil miracle !

— Tu doutes de mes paroles. Eh bien ! je vais te convaincre.

Plume tira sa flèche verticalement. Quand elle retomba, l'endroit où elle s'enfonça s'enflamma et le feu gagna rapidement les alentours.

— Ah ! mon fils, comment ferai-je pour échapper à cet horrible incendie ? s'écria le vieillard.

— Prends ce saindoux et frottes-en tout ton corps, lui répondit Plume, vindicatif.

Le vieillard se conforma à ces instructions. Aussitôt le feu s'empara de lui et le consuma entièrement.

— Quels sont les hommes qui ont eu pitié de toi, qui t'ont secourue quand tu étais dans la peine ? demande Plume à sa mère. Sont-ils nombreux ?

La vieille femme énuméra les chasseurs qui avaient eu pitié d'elle en temps de famine et l'avaient ravitaillée. Ceux-là ne furent pas brûlés.

Plume vécut longtemps avec sa mère. Les Cris sont tous ses descendants.



Atsina



N homme bigame demeurait avec son frère cadet au bord de l'Océan. Ces deux frères s'étant fâchés l'un contre l'autre, l'aîné fabriqua une auge de bois pendant le sommeil de son cadet nommé Atsina, l'y enferma, l'y lia bien serré, ferma l'auge et la jeta dans l'eau.

Le coffre, qui flottait, vogua à travers les grosses lames d'une tempête. Une mouette l'aperçut, et arriva à tire-d'ailes. Atsina, lié dans l'auge, lui dit : – Nage pour moi devant mon cercueil.

La mouette se mit à nager et les eaux se calmèrent. Alors, le coffre d'Atsina vogua tranquillement jusqu'à un rivage inconnu où le flot montant le déposa. Atsina ne pouvait sortir de son coffre parce qu'il y était étroitement ligoté.

Un loup blanc survint.

— Ronge les liens qui me retiennent captif, lui ordonna Atsina. Le loup essaya, mais ne put en venir à bout. Arriva une martre qui rongea si bien les cordes avec ses incisives coupantes qu'Atsina, délivré de ses entraves, sortit de ce qui devait être son cercueil et s'en fut par un sentier que seuls des chiens avaient foulé et battu. En ce lieu s'élevait un tréteau sur lequel Atsina plaça son auge de bois. Il aperçut, sur cet échafaudage, une quantité de venaison provenant d'animaux tués à la chasse.

Atsina racla la graisse d'une croupe d'élan, mais elle puait tellement qu'il ne put la manger. Atsina découvrit alors la dépouille suspendue d'un grand aigle blanc. Il s'en revêtit afin d'être aidé dans son voyage et vola vers un campement qu'il aperçut du haut des airs. Des enfants jouaient au milieu de ce village.

— Tiens, voilà notre aigle blanc ! s'écrièrent-ils en voyant Atsina qui descendait vers eux.

Ils se jetèrent sur lui et le traînèrent vers les adultes de cette nation, qui lui dirent :

— Les enfants sont insupportables partout. Excuse-les. Nous autres, nous ne tuons personne. Reste donc parmi nous.

Atsina résista longtemps à leurs instances, mais finalement consentit à demeurer avec eux. Ces hommes-là étaient moitié chiens, moitié hommes. Dans la tente où l'on introduisit Atsina, se trouvait une belle jeune fille. Stupéfait, Atsina vit qu'à partir de la ceinture, son corps ressemblait à celui d'une chienne. Une grande foule était accourue et se disputait le voyageur.

— Moi, c'est moi seul qui l'aurai ! C'est chez moi qu'il doit habiter ! s'écriaient de toute part ces gens hospitaliers.

Atsina demeura dans la maison où se trouvait la jeune fille. Pour fêter son arrivée, celle-ci lui offrit des cuissots de souris. Atsina en mangea à satiété, se coucha et s'endormit. Quant aux hommes-chiens, ils ne se couchèrent pas. Ils ne dormaient jamais. Ils ignoraient le sommeil.

Atsina s'immobilisa dans un sommeil profond pendant deux jours. Les hommes-chiens se lamentèrent et entonnèrent leur chant funèbre, parce qu'ils le croyaient mort. Mais Atsina se réveilla brusquement.

— Écoutez-moi, leur dit-il. Dans mes rêves, j'ai découvert une bonne médecine pour vous.

Atsina jeta au feu des yeux de lièvre blanc et, aussitôt, les Pieds-de-Chien s'assoupirent.

Or, le grand hibou blanc de l'Arctique était la nourriture favorite des Pieds-de-Chien. Deux hiboux venaient d'arriver dans le voisinage de leur campement. Accompagné d'Atsina, un homme-chien se dirigea sans bruit vers eux et tendit ses filets sur les arbres où ils étaient perchés. Il espérait attraper ces gras et délicieux oiseaux.

— Surveille ces oiseaux, dit-il à Atsina, pendant que je tâche d'en trouver d'autres.

Atsina épia les hiboux. Mais ceux-ci s'enfuirent et Atsina revint, fort contrit, au camp.

— Où sont les deux oiseaux blancs ? lui demandèrent les Pieds-de-Chien.

— Comment le saurais-je ? leur répondit-il.

La belle jeune fille, qui était devenue sa femme, ajouta :

— Ils se sont envolés. Même Atsina n'est pas capable de les prendre.

Piqué au vif, Atsina partit dans la forêt. Il aperçut les deux hiboux perchés sur un arbre et les perça de ses flèches. L'un des deux demeura suspendu entre deux rameaux de l'arbre. Le second n'était que blessé. Furieux et souffrant, il pénétra dans la tente d'Atsina et

blessa sa femme si cruellement qu'elle en mourut.

Néanmoins, Atsina demeura avec les Pieds-de-Chien tout l'hiver. La famine ravageait le pays.

— Les hiboux ont pris le large, se dirent les Pieds-de-Chien. Nous n'en reverrons plus si nous n'allons pas à leur recherche.

Ils mirent leurs canots à l'eau et s'embarquèrent. Bientôt ils aperçurent des souris qui nageaient à la surface du lac qu'ils traversaient. Ils les suivirent vers les terres hautes d'où elles venaient et où elles pullulaient, car les hiboux désertaient complètement les parages élevés. Les Pieds-de-Chien tuèrent beaucoup de souris. C'étaient de grosses bêtes jaunes, aussi bonnes à manger que des caribous. Les Pieds-de-Chien leur donnèrent une chasse en règle. Elles couraient de-ci, de-là dans la plaine(2). Ils les percèrent de flèches, en prirent d'autres au collet ; ils en éventrèrent. Les femmes en découpèrent la viande qu'elles suspendirent au-dessus des foyers du campement pour la boucaner et pour la sécher.



Les femmes découpèrent la viande qu'elles suspendirent au-dessus des foyers pour la boucaner.

Tout à coup, pendant le sommeil des Pieds-de-Chien, la viande exposée sur les boucans tomba dans le feu. Tout fut consumé, provisions, tentes et ustensiles. Attribuant ce malheur à Atsina, les hommes-chiens lui dirent :

— Ce pays n'est pas le tien. Retourne-t-en chez toi. Nous t'avons assez vu. Tu nous portes malheur.

Atsina s'en alla donc dans la toundra, tout seul, tristement et sans connaître son chemin. Il rencontra le Bon-Géant, que les lecteurs de ce livre connaissent déjà, Celui-qui-a-des-Yeux-devant-et-derrière, le noble Chasseur-au-Double-Visage, qui conduisait son troupeau de rennes. Les raquettes du Bon-Géant se terminaient en pointe recourbée par-derrière comme par-devant, car il marchait aussi facilement dans les deux sens. À l'arrière de ses raquettes, se dressait un glaive acéré.

À la vue d'Atsina, le Géant-au-double-Visage s'arrêta. Il planta ses raquettes devant lui et s'assit entre elles. Il promit à Atsina de lui donner un grand nombre de rennes, mais comme il était si maigre que sa peau flottait sur ses os, Atsina se mit à rire.

— Pourquoi te moques-tu ? lui reprocha le géant. Sais-tu bien que je n'ai jamais tiré vainement une seule flèche ?

Ce disant, il saisit le glaive fixé sur ses raquettes et coupa une tranche de lard dans le postérieur d'Atsina – rite magique qui devait valoir au blessé la possession d'un nombre immense de rennes. Puis le géant s'en alla en disant à son nouvel ami :

— Si, dans quatre jours, tu ne trouves plus sur ton chemin aucune créature vivante, immole-moi un des rennes que je t'ai donnés et sauve-toi loin des pistes habituelles des Pieds-de-Chien.

Cependant, les hommes-chiens continuaient de vivre à leur ancienne façon. l'Homme-au-double-Visage leur rendit visite. Tandis qu'ils jouaient à la pelote sur la place publique, l'un des Pieds-de-Chien dit :

— Je sens l'odeur humaine.

Alors un tout petit enfant qui jouait avec un chien dit :

— Ah ! moi aussi, je sens l'odeur humaine.

L'Homme-au-double-Visage s'écria :

— C'est mon glaive qui sent l'odeur humaine ! Misérables ! Égoïstes ! Sachez que je ne me mets point en chasse impunément.

Aussitôt, le Chasseur-au-double-Visage massacra tous les Pieds-de-Chien pour les punir d'avoir chassé Atsina de leur village.

Quant à Atsina, il avait remis son vêtement en peau d'aigle et s'était envolé sur la mer immense. Il vola loin, très loin. Toute terre disparut. L'océan s'étendait jusqu'à l'horizon. Lorsqu'il jugea à propos de se reposer, Atsina s'écria :

— Banc de sable, surgis !

Aussitôt, un îlot sablonneux émergea du milieu de la mer. Atsina y descendit à tire-d'ailes, y dormit profondément, puis, reposé, s'envola

plus loin. Après de longues heures, la fatigue le gagnant de nouveau, il s'écria :

— Souche, surgis !

Aussitôt, une souche naquit de la mer, sur laquelle il se reposa et reprit haleine. De là, il s'envola vers le frère barbare qui avait attenté à sa vie en le liant dans une auge et il le trouva, visitant les filets qui lui assuraient une copieuse subsistance. Atsina tournoya autour de son frère en volant et le saisit par les cheveux.

— Quoi ! mon frère cadet ! s'écria celui-ci. Est-ce bien toi ? Toi, cet aigle ? Et, terrorisé, il ajouta :

— Que puis-je te donner ? L'une de mes femmes te plairait-elle ?

— Je n'en veux pas, répondit Atsina.

Il traîna son aîné dans un fleuve souterrain et le maintint dans l'eau jusqu'à ce qu'il fût noyé. Alors seulement il lâcha le cadavre qui coula au fond.

De là, Atsina s'en alla chez les deux femmes de son frère aîné, lesquelles logeaient au sommet d'une montagne, sous une petite tente.

— Femmes, leur dit-il, je viens de parcourir toute la terre à l'aide de mon vêtement en peau d'aigle. Je vous annonce que tous les habitants en sont morts, même votre mari.

Sans leur laisser le temps de pleurer, ni même de lui répondre, il s'assit entre elles, comme s'il eût été leur époux. Sur l'une des deux femmes couraient des belettes, sur l'autre, des souris. Atsina les débarrassa de ces parasites, puis il perça le sein de chacune d'elles du tuyau de ses plumes blanches. Bientôt l'une comme l'autre mirent au monde un fils. Oublieux du passé, ils vécurent heureux tous les cinq. Atsina ne pensait plus jamais à son frère aîné, ni même aux Pieds-de-Chien qu'il avait fait massacrer, mais, un jour, à la pêche, un brochet le fit tomber à l'eau, le mordit au talon et, refusant de le lâcher, le traîna au fond du fleuve où il le noya. Ainsi Atsina mourut. Ce brochet énorme n'était autre que le frère aîné qu'il avait noyé, lui-même, naguère.



Les trois maris de Fleur-Blanche



ES Flancs-de-Chien avaient enlevé Fleur-Blanche, fille de la tribu des Dénés, depuis bien des hivers et l'avaient mariée à deux hommes de chez eux.

Les Dénés entreprirent de les combattre. L'un des deux maris de Fleur-Blanche fut tué ; l'autre revint chez lui nanti d'un grand butin qu'il partagea avec tous les guerriers Flancs-de-Chien qui l'avaient aidé. Fleur-Blanche se trouvait sur le rivage lorsque les canots de ses ravisseurs revinrent et elle alla voir ce qu'ils contenaient. Ils étaient remplis de têtes d'hommes. Parmi ces têtes, elle reconnut celles de ses deux frères. La malheureuse pleura beaucoup, mais comme elle était au pouvoir des Flancs-de-Chien, elle jugea nécessaire de dissimuler sa douleur. Manifestant au contraire une joie excessive, elle contrefit l'insensée et, jouant avec ces têtes coupées, elle les fit sauter dans ses paumes, les traîna de-ci, de-là, pour donner le change à ses persécuteurs.

Combien de nuits coucha-t-elle encore aux côtés de l'ennemi qui l'avait prise pour femme ? C'est ce que l'histoire n'a pas retenu. Mais un beau jour Fleur-Blanche se dit :

— C'en est trop. Je veux retourner chez mes parents Dénés.

C'est ce qu'elle fit.

Un soir, elle dit à son mari :

— Aiguise ce couteau.

Lui, sans méfiance, l'affûta pour elle. Puis, dès qu'ils furent couchés, elle lui dit en souriant :

— Couche-toi sur le dos ; ainsi tu t'endormiras plus vite.

Quand le Flanc-de-Chien ronfla, de même que tout le camp, Fleur-

Blanche coupa la gorge de son mari.

La vieille mère de celui-ci se réveilla :

— Ma bru, cria-t-elle à Fleur-Blanche, lève-toi ! Entends les chiens qui volent notre poisson.

— Ah ! le sommeil me tue, lui répondit Fleur-Blanche du ton d'une personne à peine réveillée.

— Ma bru, chasse les chiens, te dis-je, reprit la vieille. Chasse-les donc !

Fleur-Blanche se leva, fit semblant de chasser les chiens, prit une pirogue, traversa le lac et transporta sa barque dans une caverne où elle se cacha elle-même.

Elle avait eu le temps d'entendre sa belle-mère qui criait :

— Malheur ! Fleur-Blanche a coupé la tête de son époux ! Voyez tous ! Mon fils est bien mort.

Alors il y eut un grand branle-bas dans le camp ; tous les Flancs-de-Chien s'embarquèrent à la recherche de leur esclave. Mais ils pagayèrent beaucoup trop loin.

Lorsqu'elle ne vit plus personne sur le rivage :

— Je vais partir à mon tour, se dit Fleur-Blanche. Mais de quel côté se trouve le pays des Dénés ?

Elle se dirigea d'après le cours du soleil. Après avoir vogué longtemps, elle bivouaqua et s'endormit. Un loup blanc la réveilla en la grattant de sa patte :

— Monte sur mon dos, lui commanda-t-il.

Fleur-Blanche lui obéit, sachant que les loups blancs avaient toujours protégé les Dénés. Le loup se jeta à la nage et Fleur-Blanche, ayant abandonné son canot, aborda, à califourchon sur le loup, en un endroit qu'elle reconnut aussitôt pour être la pêcherie de sa famille. Un vieillard vérifiait ses filets, debout dans sa pirogue. Fleur-Blanche crut voir son père lui-même. Pour s'en assurer, elle se cacha dans un buisson et contrefit en sifflant le petit oiseau qui dit dans son chant :

— *Intton-pa ! tchi ! tchit ! Intton-pa ! tchi ! tchi !*

Le vieillard ne fit nulle attention à l'oiseau. Or, Intton-Pa était le nom indien de Fleur-Blanche. Pendant deux nuits consécutives, le bonhomme visita ses filets. Chaque fois il entendit :

— *Intton-pa ! tchi ! tchil*

Il se dit alors en lui-même :

— Les Flancs-de-Chien m'enlevèrent jadis ma fille. Par quel miracle entends-je prononcer son nom⁽³⁾ ?

Le vieillard consulta sa femme.

— Pourquoi ce petit oiseau chante-t-il ainsi ? Il faut que j'en aie le cœur net. Donne-moi un poisson sec pour lui.

Le vieux courut les bois et finit par suspendre son poisson sec aux branches d'un saule, puis il se cacha. Le poisson sec disparut, l'oiseau

chanta et le vieillard tressaillit. Il se précipita vers le lieu d'où partait le chant de l'oiseau. Quel ne fut pas son étonnement en retrouvant sa fille blottie sous la feuillée !

— Mon père !

— Ma fille !

Quand ils furent remis de leur émoi, le vieillard dit à Fleur-Blanche :

— Ma fille, les jeunes gens de notre village, s'ils te voyaient, t'enlèveraient assurément à mon amour. Reste cachée en ce lieu.

Fleur-Blanche demeura donc dans son buisson de saules. Quelques jours plus tard, profitant d'une nuit obscure, son père vint la chercher en canot pour l'amener sous sa tente, au fond de laquelle il lui avait ménagé une cachette. Là, sa vieille mère la nourrirait et lui donnerait de l'eau à boire.

Les deux vieillards parvinrent à dissimuler pendant longtemps aux jeunes Dénés le retour de leur fille. Ils jouissaient de sa présence d'un cœur jaloux. Vint un jour de fête :

— Allez donc danser, dit le père de Fleur-Blanche à tous les jeunes gens qui logeaient sous sa tente.

Lorsque tout le monde fut parti, à l'exception d'un petit enfant dont personne n'aurait songé à se méfier, le bonhomme fit rôtir un poisson, ouvrit la cachette et donna à manger à sa fille en présence du bambin.

Le lendemain, celui-ci n'eut rien de plus pressé que d'aller raconter à chacun le secret qu'il avait découvert. Une grande foule se rassembla aussitôt devant la tente du vieillard. Ce fut presque une émeute.

— Fleur-Blanche est ici ! s'écriaient les jeunes gens. Moi, je veux l'avoir ! Non, c'est moi qui l'aurai ! Moi ! Moi !

Le vieillard, voyant que la tribu ne considérait pas son enfant comme un fantôme envoyé par les Flancs-de-Chien, mais comme un être bien vivant et que, par conséquent, sa vie ne serait pas en danger, donna Fleur-Blanche en mariage au plus bel homme du campement. Fleur-Blanche n'avoua à son nouvel époux ni qu'elle avait eu deux maris Flancs-de-Chien, ni qu'elle avait tué de ses propres mains celui des deux qui n'était pas mort à la guerre.

Le couple fut très heureux. Il eut de nombreux fils et quelques filles aussi.



L'histoire de trois amoureux Pieds-Noirs



rois jeunes Pieds-Noirs qui avaient fait alliance se présentèrent un jour chez un vieillard de la nation des Ninnax, père de trois filles, toutes trois charmantes, toutes trois bonnes à marier et ils lui demandèrent de les épouser.

— Ah ! mes amis, leur répondit ce vieillard, je consens volontiers à vous confier mes filles, mais vous devez me les payer. Or, mes filles sont des créatures de vingt chevaux chacune, car je suis un grand chef. J'ai résolu de ne les marier qu'aux guerriers qui m'apporteraient ce tribut. Revenez avec soixante chevaux et vous aurez mes trois filles.

Ainsi parla le vieillard. Les trois jeunes guerriers engagèrent leur parole pour la plus grande joie des trois filles et firent jurer à celles-ci de ne point se lier à d'autres hommes avant leur retour. Les filles acquiescèrent et donnèrent leur parole. Les jeunes Pieds-Noirs se peignirent le corps en rouge et piquèrent des plumes de couleur dans leur coiffure de guerre. Ils partirent en expédition belliqueuse contre leurs voisins du Sud : les Corbeaux et les Serpents ou Chochones.

Pendant une année, les Ninnax n'entendirent plus parler des trois guerriers. Quand l'époque fixée pour leur retour probable fut passée et que les trois belles eurent perdu l'espoir de revoir leurs fiancés, elles se parèrent des couleurs et des atours de deuil, se peignirent la face en blanc et, durant neuf jours, pleurèrent sur la montagne ceux qu'elles aimaient.

Ce laps de temps écoulé, comme aucun des jeunes guerriers ne reparaisait, les trois filles jugèrent qu'ils avaient péri en combattant pour elles. Elles résolurent de ne point demeurer en reste de

générosité et décrétèrent de mourir ensemble.

Elles avertirent le peuple des Ninnax de leur dessein et demandèrent à leur père l'autorisation de l'exécuter. Le vieillard jugea leur résolution très louable. Elles se parèrent donc de leurs atours de noces, montèrent sur un rocher dont la paroi verticale tombait dans un précipice et de là, se tenant par les mains, et chantant toutes trois leur chant de mort, elles se précipitèrent dans l'abîme au fond duquel elles trouvèrent le trépas.

Mais, le lendemain de ce jour fatal, les Ninnax virent arriver de loin, sur le dos verdoyant de la prairie immense, un tourbillon de poussière qui leur annonça le galop d'un escadron de guerriers.

Ce fut un terrible branle-bas. Les Ninnax étaient résolus à leur opposer une résistance opiniâtre lorsque, des flancs du nuage poudreux, sortit un troupeau de soixante beaux chevaux tout écumants, suivis de trois jeunes guerriers qui les chassaient devant eux. Ces guerriers étaient peints et parés comme pour leurs noces. Ils chantaient l'hymne de la victoire. C'étaient les trois fiancés qui, tenant parole, accouraient ardents pour rappeler au grand chef des Ninnax sa promesse de l'année passée.

Mais, quand ils arrivèrent à la porte de la case où ils croyaient retrouver leurs amours, leurs chants de joie furent accueillis par des chants de deuil, des larmes et des regrets cuisants ; leur bonheur ne rencontra qu'un sombre désespoir. Lorsqu'ils surent que leurs fiancées s'étaient suicidées par amour pour eux, qu'elles leur étaient restées fidèles jusque dans la mort, les trois jeunes Pieds-Noirs jurèrent de les suivre afin de ne point demeurer vis-à-vis d'elles en reste de générosité.

Sans dévoiler leur dessein, ils serrèrent silencieusement les mains du vieillard et prirent congé de lui. Ils chassèrent devant eux les soixante chevaux qu'ils avaient enlevés aux Corbeaux et aux Serpents, les conduisirent au sommet du rocher d'où leurs promesses s'étaient élancées dans les bras de la mort et les forcèrent à sauter. Puis ils entonnèrent tous trois leur chant funèbre et, se tenant par la main ainsi que l'avaient fait les jeunes filles, ils se précipitèrent dans l'abîme au fond duquel ils s'écrasèrent à côté des cadavres de leurs bien-aimées.



Les Indiens découvrent le cuivre



N Ennemi-des-Pays-Plats, c'est-à-dire un Esquimau, enleva une femme Déné et l'emmena au loin, de l'autre côté de la mer de glace. Il l'épousa et en eut un fils, dit-on. Quoique bien traitée, sa malheureuse épouse supportait mal son esclavage et ne songeait qu'à s'évader. Une occasion favorable finit par se présenter. Voici comment :

Après la prise inespérée d'une baleine et de son baleineau, les Ennemis-des-Pays-Plats s'étaient livrés à une orgie monstre. Ils avaient dansé, mangé et bu pendant trois jours de suite, puis s'étaient abîmés dans un sommeil profond. Profitant de ce sommeil, la femme Déné sauta dans un canot avec son enfant et se confia aux flots.

Mais elle ignorait d'autant plus de quel côté elle devait se diriger pour regagner sa patrie, que son ravisseur, en l'emmenant, lui avait voilé la tête d'une couverture. Elle se dirigea au hasard vers l'Orient – heureuse inspiration ! – et vogua toute la nuit sur la mer. Les jours suivants, elle rama encore. Mais quelle fatigue ! La mer était peu profonde et les îlots abondaient. La malheureuse s'en allait donc, d'île en île, cherchant sa nourriture. Quand la distance entre deux îles était trop longue pour qu'elle pût la franchir en un seul jour, elle plantait le soir une longue perche dans le fond de vase au-dessus duquel sa barque flottait. Elle y attachait son esquif et bivouaquait ainsi sur la mer.

À force de répéter cette manœuvre, la voyageuse finit par atteindre le continent oriental où elle aperçut l'estuaire d'une rivière fort large qui semblait descendre du soleil. Elle ignorait où elle se trouvait, par quelles gens elle serait reçue et si la terre où elle allait aborder était

ou non habitée ou même habitable. Elle hésitait à s'amarrer lorsqu'elle vit un loup blanc qui longeait le rivage. De temps à autre, l'animal se retournait, comme s'il l'invitait à le suivre. Elle comprit que le loup était son bon génie et elle le suivit. Le loup disparut sitôt qu'elle toucha le rivage. La femme Déné abandonna son canot et, sachant que la présence d'un loup indique toujours la proximité de gras herbivores, elle partit dans la toundra. Elle ne tarda pas à apercevoir un grand troupeau de rennes. Elle emmancha alors au bout d'une longue perche la seule pointe de silex qu'elle possédât et, de cette lance improvisée, elle put, en se plaçant à l'affût sur le passage des rennes, percer l'un de ces animaux de part en part. Contente, elle dépeça sa proie, alluma du feu, fit rôtir les flancs du renne et se rassasia, ainsi que son petit Esquimau de fils. Puis elle découpa le reste de la viande, dressa un boucan, y fuma sa venaison en prévision de son voyage et se remit, pleine de courage, en quête d'une nouvelle proie, car ses provisions n'étaient pas suffisantes pour la soutenir au cours du long chemin qui l'attendait.

Mais, pendant qu'elle chassait, le petit Esquimau, glouton, volait toute la viande qu'elle avait boucanée et la dévorait en cachette. Sans pitié, la femme Déné abandonna alors son enfant et partit toute seule pour retrouver son pays.

En remontant le long du fleuve, depuis son embouchure où elle avait débarqué, elle aperçut une lumière qui semblait jaillir d'une haute montagne et brillait comme du feu. C'était un volcan, mais la fugitive ne le savait pas. Qui le lui aurait appris ? La femme Déné, qui décidément n'avait pas froid aux yeux, voulut savoir d'où provenait cette clarté et, malgré le tonnerre qui grondait sous ses pieds, escalada l'étrange montagne. Elle y trouva un métal rouge, semblable à de la fiente d'ours ou de castor. Elle comprit qu'il provenait du feu de la montagne et résolut de l'appeler : Fiente-de-Castor. C'était du cuivre natif. Mais, encore une fois, qui le lui aurait appris ? Continuant sa route, elle jalonna son passage de grosses pierres levées, pour revenir sur ses pas si besoin était.

Ce fut ainsi que cette femme Déné arriva dans un campement dont les gens la reconnurent pour leur compatriote. Elle apprit aux siens qu'elle avait découvert un métal rouge sur les flancs d'une montagne qui dominait la mer. Les Dénés décidèrent sur-le-champ de partir vers le lieu décrit et prièrent la nouvelle venue de les guider. Grâce aux pierres qu'elle avait levées, elle retourna droit au volcan. Les Dénés la considéraient comme une Femme-tombée-du-Ciel.

Les Dénés firent souvent le voyage, car ils tiraient de nombreux ustensiles de cette dite *fiente-de-castor*. Toutefois, au cours de l'une de leurs expéditions, ils s'attaquèrent à leur conductrice. La vaillante femme s'assit par terre, à côté de son métal et ne voulut plus les

suivre. En vain ces hommes indignes la conjurèrent-ils de se lever et de les accompagner, comme elle l'avait fait jusqu'alors ; peinée jusqu'à l'âme, elle n'en voulut rien faire. Ils finirent donc par l'abandonner et s'en revinrent sans elle à leur campement.

Quelques lunes passèrent. Quand les Dénés retournèrent à la montagne flamboyante, pour y refaire leur provision de métal, ils trouvèrent la voyageuse enfoncée dans le sein de la terre jusqu'à la ceinture. Elle refusa de nouveau de les suivre. Ne se fiant plus à leurs promesses, elle leur déclara qu'elle préférerait mourir sur place, si le sort devait en décider ainsi. Toutefois, à ceux des Dénés qu'elle aimait, elle adressa ces ultimes paroles :

— Si vous m'apportez de la bonne viande, je vous donnerai du bon métal. Pour du poumon d'original ou de renne, pour du cœur, du foie, des rognons, je vous gratifierai de métal ayant l'aspect de viscères. Ceux qui m'apporteront de la mauvaise viande ne trouveront ici que du métal de rebut.

Les Dénés écoutèrent religieusement la femme enterrée et repartirent chez eux. Quand ils revinrent au pied de la montagne, après le dégel du printemps, ils trouvèrent leur bienfaitrice enterrée jusqu'au cou. Sa tête seule émergeait encore des cailloux. Les Dénés lui offrirent un délicieux rôti de renne, moyennant quoi ils découvrirent encore du métal superbe.

Mais la dernière fois qu'ils retournèrent à la Montagne-Flamboyante, la géniale voyageuse avait entièrement disparu. Ils lui avaient apporté de la venaison succulente. Inutilement. Ils l'appelèrent. En vain. Elle s'était enfoncée dans la terre si profondément qu'elle ne put ni leur répondre, ni leur procurer de la Fiente-de-Castor.

L'on voit encore aujourd'hui les grandes pierres levées que la femme Déné avait plantées le long du chemin qui la ramenait auprès de sa tribu. Elles indiquent encore maintenant la piste qui mène au métal précieux. Quant à cette histoire, elle explique pourquoi certains Dénés portent le nom de « Gens-du-Cuivre ».



La Martre-qui-saute ou l'arrivée des Anglais dans la baie d'Hudson



UNE femme Déné, nommée La Martre-qui-saute, fut enlevée par les Algonquins et emmenée en captivité à l'orient de son pays, sur les rives de la baie d'Hudson. Chez ses ravisseurs, elle aperçut avec étonnement des ustensiles en métal, des objets de toilette, des armes et bien d'autres objets qu'elle n'avait jamais vus encore. Elle crut d'abord que ces richesses étaient le produit de l'industrie algonquine et elle admira la supériorité de ses maîtres. Ceux-ci se gardèrent de la détromper.

Mais lorsque La Martre-qui-saute connut mieux ses ravisseurs, elle découvrit qu'ils allaient quérir ces objets si curieux en un Orient plus lointain encore, où ils les obtenaient en échange de leurs fourrures et de leurs pièces de gibier. Elle pensa que le peuple qui enrichissait ainsi les Algonquins devait être leur allié et elle n'eut garde de s'y réfugier.

Plusieurs années s'écoulèrent de la sorte. Mais la femme Déné finit par apprendre la langue des Algonquins et par savoir que les pourvoyeurs de ses ennemis appartenaient à une race étrangère, venue d'au-delà les mers et qui unissait l'humanité à la générosité. Aussitôt son parti fut pris : elle résolut de s'évader et de rejoindre ces étrangers.

Seule et à l'insu de ses maîtres, elle se dirigea vers la grande maison où demeuraient les représentants de ce peuple étranger. C'était une

maison de pierre, la première ainsi construite dans le pays, ce qui valait aux étrangers le surnom de Thé-yé-ottiné : Gens-de-la-Maison-de-Pierre. En fait, il s'agissait de commerçants anglais et leur maison s'appelait Fort-Churchill.

La Martre-qui-saute savait qu'elle trouverait auprès d'eux des interprètes sachant à la fois l'anglais et l'algonquin. Elle apprit donc aux Gens-de-la-Maison-de-Pierre qu'elle appartenait à la grande nation Déné ; que son peuple habitait bien loin à l'Ouest, dans l'intérieur des Terres ; qu'ayant été enlevée par les Algonquins quand elle était jeune fille, elle avait résolu de ne pas mourir loin de sa patrie. Elle pria donc les Anglais de lui fournir les moyens de retourner chez elle et les assurait qu'elle déciderait sans peine ses compatriotes à se mettre en rapport avec d'aussi bons voisins et à capturer des animaux à fourrure pour leur en faire don.

Ravis, de leur côté, d'avoir une aussi belle occasion d'accroître leur commerce, en se mettant en rapport avec une nouvelle nation Peau-Rouge, une nation que les Algonquins disaient si belliqueuse et si puissante, les commerçants de la Compagnie d'Hudson donnèrent à la pauvre esclave Déné un traîneau à chiens, un chaudron, des vêtements en drap, du linge, des colifichets, un couteau, une hache, un silex et un batte-feu. Ils lui enseignèrent l'usage de ces richesses et la renvoyèrent, ravie de bonheur, vers ses compatriotes.



Ils donnèrent à la pauvre esclave Déné un chaudron, des vêtements en drap...

Mais ils eurent le soin de la munir d'un sauf-conduit qui ordonnait à tous les Algonquins de la respecter, elle et ses compatriotes, et de leur donner passage sur leur territoire.

Après de longs jours, la Martre-qui-saute arriva enfin chez les Dénés qui, éblouis et alléchés par tant de richesses, entreprirent immédiatement le long voyage des bords de la Rivière-aux-Castors (Rivière-de-la-Paix), où ils habitaient alors, à la baie d'Hudson.

Par la suite, les Dénés maintinrent ces bons rapports. Mais, après quelques années (en 1778), les Canadiens vinrent s'établir sur les bords du lac de l'Île-à-la-Crosse ; l'année suivante, ils montèrent au lac Athabasca, puis enfin, dix ans plus tard (1789) au grand Lac des Esclaves. Alors les Déné se fixèrent dans les parages de ces grands lacs et abandonnèrent tout à fait les Montagnes Rocheuses qui leur avaient valu des Canadiens le surnom de Montagnais.

En même temps, un grand nombre d'entre eux, voyant que dans les terres stériles qui entourent la baie d'Hudson, ils trouvaient facilement leur vie grâce aux immenses troupeaux de rennes, qui deux fois par an, vont et viennent dans ces parages, ils se fixèrent dans le voisinage de Churchill, où on les nomme Anglais ou Mangeurs-de-Caribous.



L'arrivée des Français au Grand Lac des Esclaves



LORSQUE les premiers Français de la Compagnie du Nord-Ouest s'installèrent de ce côté-ci du Lac, moi qui vous parle, moi, François Beau-lieu, âgé aujourd'hui de quatre-vingt-dix ans, je les ai vus. C'était en 1789.

Un beau jour, les miens entendirent :

— Beaucoup de Français viennent d'arriver avec un grand chef et un chef subalterne.

J'étais encore un adolescent et demeurais avec mon père, un Français, Coureur-des-Bois, qui s'était établi au bord du Grand Lac des Esclaves avant cet événement. Ma mère était une femme Déné qui ne parlait que le Cri. Ma grand-mère était une Crise. Trois sangs coulent donc dans mes veines.

À peine arrivés, les Français, que les Indiens appelaient des Banlays, se dirigèrent vers la cabane de mon oncle Jacques Beaulieu, autre célèbre Coureur-des-Bois.

— Puisque tu es Français, tu nous serviras d'interprète, dit à mon oncle Jacques le grand chef des Blancs. Or sus, rassemble ton monde.

Mon oncle ayant convoqué tous les sauvages du Lac des Esclaves, il en vint une grande foule. Beaucoup de Flancs-de-Chien se présentèrent également, bien que jusque-là nous eussions toujours été en guerre avec eux.

— Qui donc est votre chef ? demandèrent les Français aux Flancs-de-Chien.

— C'est celui-ci, le Fils-du-Chien, répondirent ces sauvages.

— Eh bien ! continua le chef des Blancs, toi qui t'appelles Fils-du-

Chien, il faudra nous faire bien voir de tes guerriers. Nous sommes de très bonnes gens. Nous aimons les Sauvages. Si tu nous procures des pelleteries et de la viande, nous te donnerons, en échange, de bonnes et belles choses qui aideront ta tribu à vivre confortablement. Ainsi, dans quoi fais-tu cuire ta viande, Fils-du-Chien ?

Le Fils-du-Chien tendit au Français une marmite en racines de sapin nattées.

— Oh ! cela ne vaut rien ! Voilà qui est meilleur. C'est une vraie marmite française.

Le Fils-du-Chien prit l'ustensile et passa la main sur son métal brillant.

Il s'écria :

— Que c'est beau !

— Eli bien ! verses-y de l'eau et mets-la sur le feu. Bon ! Voilà que l'eau bout. Eh bien ! jettes-y de la viande.

Alors, voyant que l'eau bouillait et que la viande était cuite en peu de temps, les Sauvages dansèrent en poussant des cris de joie.

— Et cependant, cela n'est rien encore ! s'exclama le chef des Français.

Il donna au Fils-du-Chien un habit rouge à basques et à parements, un chapeau à claque et à plumet, un couteau, un chaudron, une tasse à boire, une hache, des aiguilles, tout cela sans rien demander en échange.

— Ah ! Ah ! ajouta-t-il, je m'aperçois qu'ici vous ignorez également le tabac.

Il donna aussitôt une pipe et du tabac à tous les sauvages et leur apprit à fumer.

— Que c'est mauvais ! s'écrièrent-ils.

Ils firent la grimace, ils crachèrent, ils vomirent. Cependant tous étaient satisfaits. Cris et Flancs-de-Chien chantèrent et dansèrent jusqu'à l'aube.

À cette époque, ainsi que je vous l'ai dit déjà, je n'étais pas encore homme fait. Cependant je me souviens de l'arrivée des Français comme si elle datait d'hier.

1 Les Peaux-Rouges ne réveillent jamais une personne endormie, fussent-ils très pressés. Ils attendent qu'elle se réveille pour lui parler.

2 Ceci n'est pas une exagération. Sous le cercle polaire, au printemps, l'*Arvicola fulva*, grosse souris jaune, se montre en si grand nombre que l'on peut en tuer une cinquantaine en une heure de temps à l'aide d'un bâton ou avec les pieds. Elles nagent fort bien.

3 Les Déné-Dindjié ne prononcent jamais le nom des défunts ; pas plus que celui du soleil quand il a disparu pour un temps au solstice d'hiver, et qu'il est tenu pour mort.